This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Acad. 4 mai
(2/11

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS

D'ARRAS.

IIe SÉRIE. — TOME XI.

ARRAS

Imprimerie ROHARD-COURTIN, place du Wetz-d'Amain, n° 7.

—

M. D. CCC. LXXX.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE D'ARRAS

Digitized by Google

L'Académie laisse à chacun des auteurs des travaux insérés dans les volumes de ses Mémoires, la responsabilité de ses opinions, tant pour le fond que pour la forme.

Digitized by Google

Bayerische Staatsbibliothek München

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS

D'ARRAS.

II^e^ SÉRIE. — TOME XI.

ARRAS

Imprimerie ROHARD-COURTIN, place du Wetz-d'Amain, n° 7.

M. D. CCC. LXXIX.

Digitized by Google

Digitized by Google

I

LECTURES FAITES DANS LES SÉANCES HEBDOMADAIRES

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE NÉCROLOGIQUE

de

M. FRANÇOIS-MAURICE COLIN

MEMBRE RÉSIDANT DE L'ACADÉMIE D'ARRAS

Par M. C. le GENTIL

Membre résidant

✠

« Comme je me suis fait de l'accomplissement du » devoir une obligation de toute ma vie, je dois accepter » les charges honorables qui me sont offertes, sans me » laisser arrêter ni par les sacrifices, ni par les diffi- » cultés. » (1er août 1837).

« Je renouvelle devant vous l'engagement de con- » sacrer tous mes soins, toutes mes facultés, de me vouer » tout entier à la prospérité de la Cité, au service de » mes concitoyens. » (7 décembre 1840).

(M. COLIN.)

MESSIEURS,

Lorsque, frappé comme par une sorte de coup de foudre, mourut presque subitement, dans la nuit du 28 au 29 décembre 1878, l'honorable Monsieur **FRANÇOIS-MAURICE COLIN**, *Officier de la Légion d'honneur, ancien Maire de cette ville, ancien Chancelier de son Académie, ancien Président du Tribunal de Commerce, ancien Président des sections réunies de la Commission du Musée, Président de la Chambre de Commerce, Censeur de la succursale de la Banque de France, Membre de la*

Digitized by Google

Commission départementale des Monuments Historiques du Pas-de-Calais et de plusieurs Sociétés savantes, qui, à tous ces titres et à bien d'autres, était si populaire et si aimé parmi nous ; ce fut à Arras un regret unanime. Chacun sentait, en effet, qu'en lui était tombé, non-seulement le plus vrai type des enfants de notre vieil Arras, mais encore, ainsi que, traduisant la pensée de tous, l'a fort bien dit M. Paris, « *le premier Bourgeois de la Cité.* »

Oui, le premier Bourgeois de la Cité, qu'il chérissait dans ses personnes autant que dans ses choses, et pour laquelle il s'était, sans ménagement aucun, dépensé, prodigué, depuis plus de quarante ans, avec un zèle, une énergie et un désintéressement que rien n'avait pu affaiblir.

L'émotion douloureuse ressentie à la mort de M. Colin s'est particulièrement produite au sein de l'Académie, où il siégeait depuis 1831. Vous avez en conséquence désiré, Messieurs, qu'une Notice nécrologique perpétuât dans vos *Mémoires* le souvenir de ce regrettable Collègue, et vous avez daigné me charger de la rédiger. Puissent les lignes qui vont suivre ne pas trop trahir votre confiance, et rappeler suffisamment la mâle figure de celui que vous ne voulez pas laisser tomber dans l'oubli.

Digitized by Google

Issu d'une ancienne famille bourgeoise de cette ville, comme le prouvent les *Registres aux Bourgeois*, Monsieur *François-Adrien-Joseph Colin* était un homme remarquable.

Né le 18 février 1747 dans la paroisse Saint-Géry (1), pourvu d'un office de Procureur postulant près le Conseil d'Artois, par Lettres-Patentes du 31 décembre 1775, enregistrées au quatrième *Registre aux Provisions* de ce Conseil (2), admis à la prestation de serment le 10 janvier suivant, il exerça son ministère près cette grande Compagnie Parlementaire jusqu'en septembre 1790, époque de sa suppression.

Ses sentiments bien connus le firent incarcérer comme suspect, le 17 ventôse an II (7 mars 1794), d'abord à l'Abbatiale, ensuite à l'Hôtel-Dieu, « que l'on venait de transformer en prison pour les mâles. » (3) Ultérieurement élargi le 3 fructidor suivant (20 août) (4), il fonda une importante maison de commerce, rue du Saumon, section B, n° 69, dans l'ancien hôtel de Gommecourt, qu'il quitta pour aller habiter, rue Saint-Géry, dite alors de l'Egalité, section A, n° 280, l'hôtel de Grandval, appartenant toujours à la famille.

Nommé Juge au Tribunal de Commerce le 15 thermi-

(1) Voir l'acte de baptême du 19 de ce mois, aux *Registres de Catholicité de la paroisse Saint-Géry*.

(2) 2e série, folio 219, verso, 11 février 1776.

(3) *Arrêté* de Le Bon.

(4) *Décret* du 18 thermidor.

Digitized by Google

dor an VIII, il fut réinvesti dans ces fonctions les 15 germinal an X, 15 floréal an XII, 15 avril 1806, et promu à la Présidence le 15 avril 1810 (1).

Nommé également membre du Conseil Municipal vers la fin de l'Empire, il devint Conseiller de Préfecture en 1815 et Académicien en 1817, lors de la reconstitution de notre Société savante par le Préfet Malouet (2).

Le goût très-prononcé de M. Colin pour les livres, les manuscrits, les médailles, les pierres gravées, les tableaux, les antiquités et les curiosités locales lui avait valu cette dernière distinction.

De son mariage, contracté en septembre 1788, avec Mademoiselle Marie-Josèphe Coulon, étaient, entre autres enfants, nés: le 23 pluviôse an VII, Monsieur *Jacques-Henri Colin* qui, successivement Avocat et Juge-suppléant près le Tribunal Civil d'Arras, et notre Collègue à l'Académie depuis 1840, est le savant numismate, l'ardent entomologiste et l'infatigable botaniste dont l'autorité ne se trouve contestée par aucun amateur; et le 7 germinal an VIII (28 mars 1800) (3), M. **François-Maurice COLIN**, l'homme considérable que nous allons étudier, et qui se recommanda, moins encore par les talents, que par ce qui, rare de tous temps, disparaît de plus en plus et menace de devenir introuvable : *le caractère.*

(1) *Registre aux délibérations du Tribunal de Commerce.*

(2) *Arrêté* du 7 mai.

(3) L'acte de naissance fut reçu par « Grimbert, administrateur municipal, officier public élu pour constater les naissances. » Et la déclaration faite par M. Thilloy et Mme Marie-Charlotte Quarré, veuve de M. Louis de Hangest.

Digitized by Google

Le caractère, c'est-à-dire la qualité virile entre toutes, qui seule constitue l'homme fort et de bonne trempe ; qui à elle seule le fait, en dépit des passions, des opinions et des partis, respecter par tous, en lui assurant, quelque part qu'il se trouve, une situation nette, un franc-parler, un front haut et un rôle prépondérant ; résultat auquel n'a jamais atteint, et que ne donnera jamais, le plus grand savoir-faire, doublé de la plus merveilleuse habileté.

Après avoir ébauché à Paris, dans l'Institution Sabouret, les cours qu'il suivit ensuite avec distinction au Lycée Charlemagne, M. Maurice Colin, se sentant une aptitude innée et une vocation particulière pour le Commerce, vint se placer sous la direction de son père, dont il reprit, en 1825 (1), la suite des affaires auxquelles il imprima un nouvel essor: si bien qu'il s'était mis, comme considération et importance, en tête des négociants d'Arras, lorsqu'en 1834, cent trois suffrages, sur cent soixante-trois votes exprimés dans sa section, l'appelèrent au Conseil Municipal où, sauf un intervalle de peu d'années, il devait rester jusqu'en 1878.

Enumérer et apprécier ce qu'a fait dans ce Conseil M. Colin, pendant cette longue période, exigerait un travail de longue haleine, comportant plusieurs volumes et constituant l'histoire municipale d'Arras ; il n'est pas en effet une question de quelqu'importance, qu'il n'ait travaillée, discutée, élucidée, soit dans les séances du Conseil, soit dans les nombreuses Commissions dont il a fait partie et qui, fréquemment, le désignaient comme

(1) M. François-Adrien-Joseph Colin est décédé le 14 février 1825.

Digitized by Google

Rapporteur ; peu de difficultés dont il se soit désintéressé, pas de mesures sérieusement utiles dont il n'ait pris l'initiative.

Cette tâche étant essentiellement incompatible avec le cadre restreint d'une simple *Notice*, nous nous bornerons à donner un aperçu de l'existence administrative de M. Colin.

La rectitude de ses idées, la sagacité de ses appréciations, la solidité de ses discussions, toujours précises et sans phrases, ne tardèrent pas à frapper ses Collègues qui, l'ayant entendu développer sa manière de voir, notamment à propos de la *Réouverture de la porte St-Michel*, du *Tracé du chemin de fer de Paris à Lille en passant par Arras*, de la *Révision du tarif de l'octroi*, et montrer la même compétence dans les différentes matières par lui traitées, l'élurent, en séance du 29 mars 1837, membre des Commissions chargées de faire ressortir l'utilité de la *direction par Arras du chemin de fer* précité ; de s'occuper de l'examen du projet *d'éclairage de la ville par le gaz* ; et de l'examen du projet de *prolongement de la rue St-Nicaise*.

Ce qu'avait constaté le Conseil Municipal avait également éveillé l'attention de l'Autorité supérieure.

Depuis que 1789 a ouvert pour la France l'ère révolutionnaire dans laquelle nous nous agitons encore aujourd'hui, la vérité de la maxime *Rara concordia fratrum*, s'est accusée dans les assemblées délibérantes, non-seulement politiques, mais encore administratives. Du haut en bas de leur échelle, pour les grands centres surtout, il y a scission et mésintelligence. Ce qui se produisait en une foule d'autres villes existait à Arras.

Digitized by Google

Le Conseil Municipal, à la tête duquel se trouvaient comme Maire *M. Dudouit*, et comme Adjoints *MM. de Retz* et *Nepveu*, hommes bien intentionnés mais faibles, était profondément divisé.

Les élections de 1837 ayant été mauvaises pour l'Administration, la Municipalité se retira ; force fut donc de trouver un nouveau Maire. Et, cherchant un homme dans les rangs éclaircis des conservateurs, le Gouvernement jeta les yeux sur M. Colin (1) ; il avait alors trente-sept ans.

Après s'être assuré du concours de *M. Pillain* et de *M. Wartelle de Retz*, notre digne Collègue, qu'il désigna comme Adjoints, M. Colin, sans se dissimuler les difficultés qu'il allait affronter, et sans sourciller devant elles, prit résolûment en main les rênes de l'administration.

Le discours qu'il prononça au jour de son installation, et dans lequel il donna le programme de sa conduite future, indique que tout en offrant la paix, il s'attendait à la lutte et s'y préparait.

« Messieurs, dit-il, nommé Membre du Conseil Municipal, j'ai cru qu'il était de mon devoir de consacrer mes facultés à la défense des intérêts de cette Ville, et j'ai accepté le mandat qui m'était confié.

» Aujourd'hui, le Roi me rend dépositaire de l'autorité administrative, il me confère des fonctions qui dérivent de la confiance dont mes concitoyens m'ont honoré. Comme je me suis fait de l'accomplissement du devoir, une obligation de toute ma vie, je dois accepter

(1) *Ordonnance* du 22 juillet 1837.

Digitized by Google

les charges honorables qui me sont offertes, *sans me laisser arrêter, ni par les sacrifices, ni par les difficultés.*

» *Ces difficultés sont bien grandes,* mais parfaitement uni et unanime d'intention avec mes honorables amis, Messieurs Pillain et Wartelle, nous pouvons espérer, avec le concours de nos Collègues du Conseil Municipal, de faire ce qui peut être utile aux habitants d'Arras, ce qui peut être bien et beau pour cette Ville où nous sommes nés, où nous avons passé toute notre vie et qui est pour nous une Cité de prédilection. Nous portons à la Ville d'Arras, l'affection profonde que tout homme porte aux lieux qui l'ont vu naître, et autant nous désirons une plus grande somme d'honneur, de gloire, de bonheur pour la France, quand nous la mettons en regard des pays étrangers, autant nous désirons pour Arras une plus grande part d'honneur, de gloire, de bonheur, lorsque nous mettons notre Ville en comparaison avec les autres villes de France.

» Ces sentiments, par cela même qu'ils sont naturels, vous sont garants du zèle avec lequel nous nous occuperons de toute la chose publique pour le bien et le repos de la Cité.

» Nous veillerons à ce que l'ordre soit toujours maintenu, à ce qu'il y ait sureté, tranquillité et justice pour tous.

» Dans l'exécution des mesures conservatrices de la salubrité, nous nous éloignerons également d'une sévérité trop inflexible et d'une indulgence trop dangereuse.

» L'Instruction, cette source du développement de l'intelligence qui nous permet d'apprécier ce que nous devons à Dieu en nous rendant palpables les vérités

Digitized by Google

consolantes de la religion, sera pour nous l'objet d'une sollicitude d'autant plus grande que nos institutions, émanant de la mémorable révolution de juillet, assurent au mérite le rang qui lui appartient, et que la science ouvre aujourd'hui la route la plus sûre pour arriver au succès.

» Le Commerce, qui change la position des hommes et souvent le destin des Etats en transportant le sceptre du pouvoir, là où il établit la puissance du Crédit; le Commerce auquel je dois personnellement des habitudes de travail, d'ordre, d'économie, que je porterai dans l'administration, trouvera en nous des défenseurs énergiques de tous ses intérêts.

» Les Beaux-Arts auront notre appui, nous appellerons sur eux la protection du Roi qui, en calmant nos tempêtes politiques, a su réunir dans un musée immense tous les souvenirs des gloires françaises.

» Les charges qui pèsent sur les habitants seront partagées avec une égalité parfaite; nous serions heureux de trouver les moyens de les diminuer, mais nous craignons de ne pouvoir les alléger autant que nous le voudrions, car en jetant un coup-d'œil sur les besoins de notre époque et sur les véritables intérêts de cette Ville, nous jugeons l'avenir chargé de mettre à exécution les grands travaux qui, à notre avis, devront bientôt se faire successivement à Arras.

» Parmi ces travaux, nous remarquons en première ligne la reconstruction immédiate de notre Beffroi, l'érection d'une Eglise, la confection de bâtiments nouveaux destinés à un Abattoir, à une Jauge, à un Poids public, la formation d'un Château d'eau pour une distri-

Digitized by Google

bution d'eau de fontaine dans toute la ville, l'établissement d'un matériel destiné à un éclairage par le gaz, l'ouverture d'une porte nouvelle actuellement utile, bientôt indispensable par suite de la confection d'un chemin de fer, chemin qui, nous devons l'espérer, passera entre la Ville et le faubourg Saint-Sauveur. »

Cette lutte ne tarda pas à s'engager, car, à propos d'un point insignifiant, une escarmouche entre l'opposition et le Maire eut lieu lors de la séance qui suivit celle de l'installation, et à partir de cette ouverture d'hostilités, M. Colin fut et resta bravement sur la brèche jusqu'à la révolution de 1848.

Systématique et tracassière, ainsi que le démontrent à la dernière évidence les Registres aux délibérations du Conseil Municipal, la ligue formée contre M. Colin pour le harceler sans relâche, soit par empêchements au fond, soit par des chicanes de forme, en arriva à une acrimonie et à une violence qui dépassèrent toutes les bornes au cours de l'année 1840.

Outrée de rencontrer une direction là où elle n'avait pour ainsi dire trouvé qu'obéissance, et de se voir en face de l'un de ces hommes qui, pratiquant la devise : « *Fais ce que dois, advienne que pourra* », se montrent d'autant plus opiniâtres que leur droiture permet moins de les entamer, elle voulut absolument lui arracher une démission.

Mais, soutenu par son énergie personnelle, M. Colin, qui, du reste, avait fait reculer ses adversaires en leur proposant l'arbitrage non-accepté de l'Administration

Digitized by Google

suspension et la place qu'il occupe peuvent servir à les reconnaître [1].

Après avoir reçu les premiers enseignements du christianisme sous Constantin le Grand et ses successeurs, la Gaule-Belgique, souvent envahie et occupée par des hordes barbares, était retombée dans les ténèbres de l'idolâtrie. C'est seulement après la conversion de Clovis qu'elle devint chrétienne. Dès lors, la croix figura sur ses monnaies comme type du revers [2]. Il est permis de supposer qu'une partie des triens mérovingiens percés ou munis d'une bélière, ont été portés par les Francs comme amulettes sacrés [3].

1. Les collections numismatiques renferment souvent de ces pièces ; on en voit plusieurs dans les ouvrages suivants : F. de Saulcy, *Essai de classification des suites monétaires byzantines* (pl. XV, nº 9 et pl. XXI, nº 2). — Sabatier, *Monnaies byzantines* (pl XLIV, nº 13, pl. XLVII, nº 1 et pl. L, nº 6).

La coutume de porter au cou des monnaies byzantines comme amulettes s'est continuée jusqu'à ce jour parmi quelques populations chrétiennes de la Turquie.

2. Pendant près de douze siècles, la croix fut le type ordinaire du revers des monnaies royales et baronales de toute la France.

3. C. A. Serrure, *Observations archéologiques à propos de quelques monnaies inédites de Saint-Omer*, p. 6. — Cependant des objets semblables ont souvent orné des colliers, des bracelets et des boucles d'oreilles Les amulettes des gentils n'étaient pas disparus entièrement aux VI, VII et VIIIe siècles. Le roi Childebert renouvela, en 554, les édits des empereurs romains contre le paganisme et ses singulières pratiques. Dans une allocution que saint Eloi adressait aux habitants de la Flandre, il s'élevait contre leur habitude de porter des phylactères diaboliques. « Un chrétien, disait-il, ne suspend point d'amulettes au cou de l'homme ou d'un animal quelconque, quand

Digitized by Google

Des pièces carlovingiennes ont reçu la même destination ; mais elles sont beaucoup plus rares. Existait-il des médailles de dévotion sous la seconde race? On a bien avancé que Charlemagne portait au cou une médaille de la sainte Vierge, et que son fils, Louis le Débonnaire, avait suivi son exemple[1], mais nous ne trouvons pas la preuve de cette assertion.

Un chroniqueur du commencement du XIII^e^ siècle, Robert, abbé du Mont-Saint-Michel, continuateur de la chronique de Sigebert de Gembloux, est sans doute le premier qui ait parlé des médailles pieuses[2]. Ce qu'il rapporte en contemporain est assez curieux pour être rappelé, malgré le merveilleux de son récit. En l'an 1182, la sainte Vierge apparut, dit-il, à un charpentier travaillant dans une forêt, et lui remit une médaille *(Sigillum)*, qui la représentait avec le Sauveur, et sur laquelle étaient marqués ces mots : *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem*[3]. Marie lui ordonna en même temps

même il le verrait faire et pratiquer par un clerc, quand même on lui dirait que c'est une œuvre sainte et salutaire ; car Jésus n'a pas mis un remède dans ces choses, mais le diable y a mis son poison. » (V. Ed. Leglay, *Histoire des Comtes de Flandre.*)

Le concile tenu en 743, par ordre de Carloman, à Leptines (Estines, en Hainaut), réprouve aussi l'usage des phylactères, « qui sont des inventions magiques. » (Schayes, *La Belgique et les Pays-Bas, avant et pendant la domination romaine*, t. II, pages 141, 144 et 147).

1. Gergères, *Le culte de Marie*, p. 413.

2. *Sigeberti Gemblocensis cœnobitæ chronicon* Paris, 1513. Aubert Le Mire a donné, en 1608, une nouvelle édition de cette chronique et de sa continuation.

3. Dans sa préface du premier volume des *Ordonnances des Rois*

Digitized by Google

de remettre cet objet sacré à l'évêque du Puy et de lui enjoindre, en son nom, de prêcher aux fidèles de sa province et des lieux voisins une guerre d'extermination contre les Routiers, bandes de pillards qui ravageaient alors la France. Le prélat devait recommander à chaque enrôlé de porter un petit capuchon blanc, où serait attachée, en signe de paix, une médaille de plomb semblable à celle qui était censée venir du Ciel; c'est ce qui fut fait. Une confrérie s'établit aussitôt sous le nom de *Paciferi*; elle forma bien vite une armée considérable qui, l'année suivante, défit entièrement les ennemis de la paix [1].

Une de ces médailles a été retrouvée par M. Auguste Aymard, conservateur des Antiquités du Musée du Puy, qui l'a publiée [2]. C'est une plaque polygonale, avec oreille de suspension, représentant l'antique Vierge du Puy assise sur un trône, ayant sur le genou gauche l'Enfant Jésus nimbé, qui tient de la senestre une croix en forme de sceptre. La légende porte bien : AGNUS DEI QUI TOLLIS PECCATA MUNDI DONA NOBIS PACEM. Nous donnons ci-après la figure de cette curiosité.

de France, de Laurière rapporte les faits et reproduit même le passage de la chronique, qui y est relatif.— Dans son *Discours historique de Notre-Dame du Puy*, le P. Oddo de Gissey explique autrement l'apparition supposée : Un jeune homme aurait été déguisé en Notre-Dame du Puy, par un chanoine, et se serait ainsi présenté, la nuit, dans l'église cathédrale, à ce charpentier, nommé Durand.

1. Voir sur ce sujet, Arnaud, *Histoire du Velay*, t. I, p. 135.

2. *Notice sur la Confrérie des Chaperons blancs*, insérée dans le *Congrès scientifique de France*, 22e *session*, *tenue au Puy*, t. II, p. 623.

Digitized by Google

Si cette médaille rentre dans la classe des signes de ralliement, il en était d'autres, à la même époque, dont le caractère était purement religieux. On a, sur les signes de pèlerinage, un ancien document fort important. Il établit qu'au XII^e^ siècle, les pèlerins qui allaient visiter, dans la Basilique de Rome, les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, y achetaient des espèces de médailles à l'effigie de ces apôtres, destinées à augmenter leur piété et à témoigner de l'accomplissement de leur voyage. Par sa lettre du 15 des calendes de février 1198, le pape Innocent III abandonne aux chanoines de sa basilique, non-seulement le droit dont il a joui jusqu'ici, ainsi que ses prédécesseurs, de faire couler de ces enseignes, mais encore et surtout le profit devant résulter de la vente. Il défend, sous peine d'excommunication, à qui que ce soit, d'oser s'ingérer dans ces choses sans leur assentiment et leur consentement formel [1]. Comme, parmi les pèlerins qui

1. La lettre papale est insérée dans le *Patrologiæ cursus completus* de l'édition de l'abbé Migne, t. CCXIV, col. 490 et 491.

Digitized by Google

avaient entrepris le voyage de la ville éternelle, il s'en trouvait beaucoup de notre contrée, l'on doit admettre que ces pieux objets s'y répandirent assez vite. On peut supposer aussi que ce qui se pratiquait à Rome fut suivi ailleurs pour d'autres pèlerinages.

Le XIII^e^ siècle fournirait facilement des exemples de l'emploi de médailles religieuses. L'Hôtel-Dieu du Puy fabriquait des médailles de pèlerinage, en vertu d'une autorisation épiscopale de 1210, confirmée par deux bulles d'Alexandre IV. Ce droit lui avait été concédé, avec peine d'excommunication contre les contrevenants[1].

On sait quelle fut la profonde vénération du peuple pour la mémoire de Louis IX, que l'Église a mis au nombre des saints. Après la mort de ce prince, arrivée en 1270, beaucoup de ses monnaies furent trouées et portées par les fidèles, qui les considéraient comme des reliques et leur attribuaient une vertu miraculeuse[2]. Cette pieuse pratique se répandit en France et dans les pays voisins, notamment en Flandre; elle contribua à propager d'autres objets de dévotion dont nous allons parler.

1. M Aymard, notice déjà citée.

2. Dans son *Traité historique des monnoyes de France* (édition d'Amsterdam, p. 176). Le Blanc rapporte, d'après Sponde, que les monnaies de saint Louis guérissaient les malades qui les portaient. Il ajoute : « De là vient peut-estre que la pluspart des monnoyes de ce saint roy sont trouées, les malades les portant sans doute pendues à leur col ou à leurs bras, comme on y porte aujourd'huy les médailles des saints. » La collection de monnaies de M. Dassy, de Meaux, dont le catalogue a été rédigé par MM. Rollin et Feuardent, renfermait, selon ces savants experts, trois deniers tournois de Louis IX, qui ont été portés comme reliques, et un gros tournois, au nom du même roi, mais de frappe postérieure, considéré comme pièce religieuse.

Digitized by Google

Depuis le XIII^e^ siècle jusqu'au milieu du XVI^e^, et même un peu au-delà, nous ne trouvons pas pour notre contrée de médailles religieuses proprement dites [1]. Les objets de dévotion qui en tenaient lieu étaient désignés sous les noms de *signum*, *insignium*, *signe*, *enseigne*, *imaige* ou *image* [2]. Ils ont un caractère particulier qui les distingue des médailles; ce sont des espèces d'images métalliques ou des plaques de plusieurs formes, le plus souvent carrées ou octogones, avec crochets, oreilles, anneaux et trous. Presque toujours les enseignes sont unifaces, surtout quand elles sont en argent et en cuivre ; faites pour être portées ostensiblement, comme des cocardes ou des décorations, elles visaient à l'effet. Les sujets qu'elles retracent sont ceux des médailles, mais ils sont traités plus naïvement.

Les médailles particulières qui ont remplacé les enseignes, en diffèrent sous plusieurs rapports; elles ont

1. Nous ne considérons pas comme une exception une pièce d'argent de notre collection, retouchée au XIV^e^ siècle, sur le revers d'une monnaie antique de Corinthe, pour figurer la résurrection du Rédempteur.

2. Nous devons faire remarquer que ces expressions désignaient aussi d'autres objets de métal, tels que petites plaques, bijoux et figurines de piété qui s'agrafaient à la coiffure ou se portaient au cou. Les mots *signum* et *insignum* pour *insignium* se lisent sur d'anciennes plaques rondes du pèlerinage de saint Jean-Baptiste, d'Amiens.

Digitized by Google

deux côtés et sont d'ordinaire plus petites, plus soignées et mieux composées ; ovales et quelquefois rondes, elles portent un anneau.

Mais revenons aux enseignes. En 1311, les religieux de Saint-Maximin, en Provence, faisaient couler des images de sainte Madeleine dans des moules en fer et en cuivre, appartenant à la sacristie du couvent. Ces moules étaient confiés à des marchands, chargés de fabriquer ces effigies de plomb et d'en vendre aux pèlerins qui affluaient à Saint-Maximin. Des maladies contagieuses ayant décimé la population, la piété, exaltée par la crainte, fit tant rechercher ces enseignes, que d'autres fabricants ne craignirent pas de graver des moules, de couler de nouvelles images de plomb et d'en vendre. C'était un grand préjudice pour les moines, aussi portèrent-ils plainte à l'autorité royale : en 1354, ils étaient maintenus dans leur possession, et défense était faite de vendre de ces sortes d'images sans l'autorisation du prieur du monastère [1].

En 1379, les religieux de l'abbaye de Saint-Eloi, de Noyon, demandaient à être maintenus dans les immunités dont ils avaient toujours joui, pour la vente de *signes* de pèlerinages aux fidèles qui se rendaient en foule au tombeau de l'évêque monétaire [2]. Nous trouvons, en 1397, la mention d'une *ensaigne* d'argent pouvant valoir deux sols [3].

1. L'abbé Faillon, *Histoire des monuments inédits de l'apostolat de Marie-Madeleine.*

2. Jacques Le Vasseur, *Annales de l'église cathéd. de Noyon*, p. 495.

3. Carpentier, continuateur de Du Cange. *Glossarium novum ad scriptores medii ævi.*, t. IV du supplément.

Digitized by Google

Le XVe siècle fournit de nombreuses mentions d'enseignes de pèlerinage [1]. Sans parler de celles qui rentrent dans notre cadre et dont nous parlerons dans le cours de ce travail, nous citerons les suivantes, concernant : Notre-Dame de Halle en 1420, 1436, 1440 et 1441 ; Saint-Adrien de Grammont en 1438 ; Sainte-Catherine de Fierbois en 1455 ; Notre-Dame de Rœux en 1457 [2]. On doit supposer que l'origine des enseignes ou

1. Les enseignes de plomb et d'étain étaient, au XVe siècle, l'objet d'une industrie importante à Paris et ailleurs. Dans son ouvrage : *Histoire et recherches de la ville de Paris* (notes sur les comptes de la prévôté pour les années 1433 et 1434), Henri Sauval, qui vivait au milieu du XVIIe siècle, s'exprime ainsi : « Sçavoir ce que c'est qu'un *biblotier?* c'est un faiseur et mouleur de petites images de plomb, qui se vendent aux pèlerins et autres. » A la même époque, on appelait *miraclier*, le marchand de choses pieuses, notamment d'enseignes de vermeil, d'argent, de plomb et d'étain. (D'Arbois de Jubainville, *Documents relatifs à la construction de la cathédrale de Troyes*). Dans les *Règlements sur les arts et métiers de Paris*, recueillis par Etienne Boileau et publiés par Depping en 1837, on lit : « Quiconques veut estre ouvriers d'estain, c'est à savoir fesieres de miroirs d'estain, de fremœus d'estain, de souneites, de anèles d'estain, de mailles de plon, de méreaus de toutes manières et de toutes autres menues choseites appartenant à plon et à estain, il le peut estre franchement, et ouvrer de nuiz et de jours, se il li plaist et il en a mestier, et avoir tant de vallés comme il li plaira ». On voit par là qu'il devait exister à Paris une industrie de plombs, qui pouvait alimenter les grands pèlerinages, comme le fait judicieusement remarquer M Forgeais dans sa *Collection de plombs historiés*, 2e série, p. 75.

2. De Laborde, *Les Ducs de Bourgogne*, preuves, *passim*. — *Revue de la Numismatique belge*, 1868, p. 75, article de M. de la Fons Mélicocq.

Il existe une publication intéressante sur un grand nombre de

Digitized by Google

imaiges religieuses du nord de la France est également bien reculée ; cependant les plus anciennes connues ne peuvent guère être attribuées qu'à la première moitié du xv^e^ siècle. Beaucoup de signes ou de souvenirs de pèlerinages affectent des formes bizarres ; ce sont des curiosités qui ne sauraient être prises pour des médailles religieuses, aussi n'ont-elles qu'un faible rapport avec la numismatique : elles forment une classe à part, qu'on pourrait désigner sous le nom d'*Imagerie populaire*. Nous ne comprendrons pas dans nos planches celles des enseignes de ce genre qui se rapportent à des localités

curieux monuments de cette classe ; elle est intitulée : *Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine et recueillis par Arthur Forgeais ; deuxième série : enseignes de pèlerinage*. M. Chalon, directeur de la *Revue de la Numismatique belge*, y a rendu compte de ce travail (p. 101 du t. 1^er^ de la 4^e^ série) ; le savant et spirituel numismatiste n'a pas manqué d'exercer sa verve satirique et railleuse sur ces images métalliques, dont la plupart, il faut le dire, laissent trop à désirer sous bien des rapports. M. Didron, l'éditeur des *Annales archéologiques*, mentionnant à son tour cet ouvrage dans son recueil (année 1861, t. xxi, p. 52), n'a pas eu de termes assez dédaigneux pour ces pauvres plombs qu'il avait trouvés aussi laids que faux. C'était certainement aller trop loin. M. Garnier prit la défense de ces modestes monuments, dans sa *Notice sur quelques enseignes de pèlerinage en plomb concernant la Picardie* (p. 36 et suiv.). Après avoir constaté leur authenticité, le docte Secrétaire perpétuel des Antiquaires de Picardie prouve que ces enseignes, quelqu'imparfaites et grossières qu'elles soient, ne sont pas cependant dépourvues d'intérêt et indignes de la science historique. Aussi M. Forgeais a-t-il obtenu de l'Académie des Inscriptions deux récompenses flatteuses pour ses recherches, dont l'ensemble forme un ouvrage vraiment précieux, suivant les termes mêmes du rapport présenté par M. de Saulcy.

Digitized by Google

du département du Pas-de-Calais ; il nous suffira de les mentionner ; d'ailleurs, ces plombs excentriques sont assez rares pour nos contrées, où ils n'ont jamais joui d'une grande vogue [1]. En effet, malgré les actives recherches faites jusqu'ici, l'on n'en a découvert qu'une vingtaine, et dans ce nombre figurent, pour les trois quarts, ceux de Notre-Dame de Boulogne. Il convient aussi de faire remarquer que, comme plus de la moitié de ces images métalliques, décrites par M. Forgeais [2], ont été trouvées à Paris, dans le lit de la Seine, on peut supposer qu'elles ont été fabriquées aussi bien pour le pèlerinage de Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine, que pour celui de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer [3].

Il était cependant des enseignes d'un genre tout différent; ci-après nous en placerons une du xv[e] siècle, bien intéressante, trouvée récemment à Arras : elle est gravée en creux sur cuivre fort argenté et paraît avoir été niellée autrefois. On y voit le corps inanimé d'un enfant emmailloté, déposé aux pieds de la Vierge, couronnée et nimbée, assise sur un trône dont la partie supérieure est couverte d'*ex voto*. La Reine du ciel tient l'Enfant Jésus sur ses genoux ; de chaque côté, un ange vêtu d'une longue robe porte un chandelier. Ce gracieux ensemble laisse entrevoir la résurrection de l'être que

1. L'usage de ces images métalliques s'est, jusqu'à ce jour, conservé en Espagne ; nous en avons vu de modernes, exposées en vente chez des orfèvres de Barcelone et de Tortose.

2. *Collection de plombs historiés*, 2[e] série, p. 7 et suiv.

3. Rouyer, *Notice historique sur quelques médailles de Notre-Dame de Boulogne*, p. 17. — Forgeais, ouvrage cité ci-dessus, p. 12. — Garnier, *Notice sur quelques enseignes de pèlerinage*, p. 11.

Digitized by Google

la mort a frappé si tôt. Notre enseigne se rapporte visiblement au pèlerinage d'un sanctuaire qui passait pour avoir été témoin du miracle.

Ce qui caractérise les médailles religieuses, ce sont non-seulement leur forme et leur bélière, mais encore les sujets pieux qu'elles retracent, et qui se rattachent, soit à des pèlerinages renommés, soit à des dévotions populaires. Quelque variées qu'elles soient, les formes des médailles de piété de nos contrées sont ordinairement assez simples, jamais elles ne sont bizarres comme beaucoup de ces objets de dévotion trouvés dans la Seine. Elles sont rondes, ovales, carrées, losangées, octogones, en cœur ou disposées en niche. Le contour est quelquefois orné, dentelé, ou carré quadrilobé. Sur quelques médailles quatre globules extérieurs forment une croix ; sur d'autres, les mêmes grains, au nombre de dix, servaient de dizain. En général, dans les XV^e^ et XVI^e^ siècles, les médailles de piété sont estampées, rondes ou carrées ; dans le XVII^e^, elles sont ovales, rarement rondes ou octogones ; dans les XVIII^e^ et XIX^e^, elles sont ovales. La bélière est presque toujours adhérente à la médaille ; si elle en a été détachée, elle y a laissé presque toujours quelque trace.

Digitized by Google

Les médailles que nous publions offrent souvent pour type principal une seule figure, quelquefois deux, rarement trois. Elles représentent le plus ordinairement la Divinité sous ses diverses apparences, la sainte Vierge sous ses différentes dénominations [1], les saints et saintes particulièrement honorés dans les principaux pèlerinages et dans les dévotions spéciales. Puis viennent les légendes et inscriptions, les attributs et symboles, enfin les accessoires et particularités servant à fixer les attributions et à les justifier. On remarquera souvent que ce qui caractérise nos saints sur leurs médailles, c'est plutôt le souvenir d'un fait ou d'une circonstance que l'expression d'une idée abstraite.

C'est en notre siècle qu'ont été produites les plus belles médailles de piété ; le sentiment religieux qui les a inspirées, la dignité des sujets, l'élégance des types, le fini des détails et la sûreté de la frappe permettent souvent de les comparer à nos médailles historiques. [2] Mais

1. On consultera, avec autant d'intérêt que de fruit, sur l'ancienneté, l'importance et le nombre des médailles de la sainte Vierge, une dissertation de l'abbé Bourassé, le savant archéologue. Elle a pour titre : *Numismata Mariana* et a été insérée dans le *Summa aurea B. V. Mariæ*, t. v, p. 538 et suiv. de l'édition de l'abbé Migne.

2. Les maisons Vachette, Robineau, Vincard, Naudin et Massonnet, de Paris, de même que la maison Penin, de Lyon, ont produit une quantité considérable de médailles de piété répandues sur la surface du globe. Le plus grand nombre de ces médailles a été frappé à la Monnaie de Paris.

Il est juste de dire que précédemment, notamment dans le XVIII^e^ siècle, des artistes de talent se sont distingués dans la gravure de ce genre de médailles ; citons, entre autres, Philippe Roettiers, dont les coins particuliers sont conservés au dépôt de coins, poinçons et matrices de Bruxelles.

Digitized by Google

cette perfection a été rarement atteinte pour les médailles qui font le sujet de cet ouvrage. Trop longtemps, ces petits monuments furent exécutés par des artistes sans talent; orfèvres, fondeurs, potiers d'étain ou marchands ambulants, qui en faisaient le commerce. Ces fabricants plus ou moins habiles avaient surtout le lucre pour but, aussi, s'inquiétant peu de la vérité historique, ne cherchaient-ils presque jamais à copier les statues vénérées qu'ils devaient reproduire. Ce qui pourrait expliquer une telle négligence sans l'excuser, c'était le bas prix de ces médailles ; pour que le débit en fût facile et assuré, il fallait qu'elles fussent d'une minime valeur[2]. Voilà pour-

2. Nous devons à l'obligeante amitié de M. de Schodt, le docte secrétaire de la *Société royale de Numismatique de Belgique*, de précieux documents sur la fabrication et le prix des médailles religieuses du milieu du XVIIe siècle. Ces renseignements sont tirés d'un manuscrit flamand intitulé. *Kercke-Boeck van O. L V*, livre à l'usage de l'église Notre-Dame de Courtrai, et traduits ainsi : Paiement de médailles dorées et de médailles d'argent, de cuivre et d'étain, fournies à l'église pour être emportées par les pèlerins et les personnes dévotes. Le 7 novembre 1642, il a été livré 18 douzaines de médailles d'argent à 25 sous la douzaine, une douzaine à 50 sous et 10 douzaines de médailles d'argent à 15 sous. — Le 24 des mêmes mois et an, il a été payé à François Grognard, fondeur à Valenciennes, 29 douzaines de médailles à 4 sous la douzaine et 15 douzaines à 2 sous. — Le 6 juillet de l'année suivante, il a été payé 13 grosses de médailles d'étain, venant de Lille, à 2 livres la grosse, port en sus, autre grosse de mêmes médailles au même prix et 7 douzaines de grandes, moyennes et petites médailles d'argent venant aussi de Lille, coûtant avec le port 17 livres 5 patards. — Enfin, le 28 septembre 1643, il a été payé à Lille, 12 douzaines et demie de médailles d'argent à 5 livres la douzaine, 26 douzaines à 15 sous et 14 autres à 25 sous. Voilà donc en moins de deux ans le nombre considérable de 3,606 médailles pour une seule dévotion.

Digitized by Google

quoi les métaux employés ordinairement pour la fabrication, étaient les plus communs et les moins coûteux : c'étaient le cuivre, le plomb, l'étain ou un alliage de ces deux derniers métaux [1]. Les médailles de cette nature étaient surtout celles qui se distribuaient dans les pèlerinages ou qui se vendaient à la porte des églises et des chapelles lors des neuvaines et pendant les fêtes consacrées aux dévotions populaires. Il en est encore ainsi de nos jours.

Les médailles d'argent, beaucoup moins nombreuses, étaient aussi vendues par les marchands spéciaux d'objets de pèlerinage, mais elles rentraient plus particulièrement dans le commerce des orfévres et des marchands d'ornements d'église [2]. Quant aux médailles de vermeil et d'or, toujours si rares, c'étaient les orfévres et les marchands d'ornements qui les faisaient frapper, après commande. Le même mode de vente subsiste toujours pour les médailles d'or, de vermeil et d'argent.

La vente des médailles religieuses n'était pas toujours l'affaire exclusive des marchands qui les avaient commandées à des artistes plus ou moins expérimentés, s'ils ne les avaient faites eux-mêmes. Quelquefois, les chapelains, les sacristains ou autres employés des lieux de

1. Les médailles de plomb et d'étain étaient parfois dorées, aussi en retrouve-t-on avec des traces de dorure que le temps n'a pas encore effacées entièrement. C'est du reste ce que confirme cet extrait d'inventaire dressé, en 1567, chez le secrétaire du comte de Hornes : « Deux rondes médailles petites de plomb dorées, l'une de Notre-Seigneur et l'autre de Notre-Dame. » (Pinchart, *Archives des Arts, Sciences et Lettres*, t. I, p. 185).

2. Nous en verrons des exemples à l'article de Boulogne-s-Mer.

Digitized by Google

pèlerinage ou de dévotion n'étaient pas étrangers à cette vente ; ils en retiraient un bon lucre dont ils profitaient, ou qui était employé à l'entretien et à l'embellissement des sanctuaires. Aussi gardaient-ils les moules et les coins pour se réserver le privilége de la vente et mieux s'assurer leur part dans le bénéfice qu'elle devait produire. Et si parfois il arrivait que, sans leur consentement, des marchands vendissent de nouvelles médailles, ils ne manquaient pas de les entraver et d'arrêter la vente. De là, contestations et procès [1].

Il faut le reconnaître, il eût été désirable qu'une surveillance fût exercée activement sur ce commerce [2]. Une telle mesure aurait arrêté maintes fois le débit de tant de

1. Voir notamment : *Histoire des monuments inédits de l'apostolat de Marie-Madeleine*, par l'abbé Faillon.

Des *enseignes* et des médailles d'or, de vermeil et d'argent furent quelquefois offertes aux rois, aux princes, aux prélats et aux personnages qui se rendaient à des pèlerinages, comme cela s'est pratiqué à Boulogne-sur-Mer et à Cambrai. (Voir pour cette dernière ville ses *Mémoires de la Société d'émulation*, année 1823. p. 313, t. XXXI, p 270 de la première partie). Souvent des pièces du même genre, mais en cuivre, en étain et en plomb, étaient distribuées aux pèlerins moyennant une légère offrande, et même gratuitement.

2. Une petite fraude à signaler : on se tromperait si l'on croyait que toutes les médailles religieuses portant pour exergue ROMA ont été frappées dans la ville éternelle. Souvent les marchands y ont fait graver ce nom pour laisser supposer aux acheteurs trop crédules que ces pieux objets venaient de Rome même et avaient été bénits par le père commun des chrétiens. On verra un exemple de ce singulier procédé sur une médaille du Calvaire d'Arras, au revers de Notre-Dame de Montserrat (n° 98).

Digitized by Google

médailles grossières et de mauvais goût, trop défectueuses pour porter à la dévotion et surtout indignes du culte qu'elles devaient entretenir et propager.

Il est facile de se faire une idée de la manière dont ce genre de commerce s'exerçait d'ordinaire autrefois, en se reportant à ce qui se pratique de nos jours dans les fêtes patronales, où figurent encore les étalages d'objets de piété. A la porte de l'église ou de la chapelle que fréquentaient les pèlerins, étaient rangées les baraques et les échoppes des marchands que la fête avait attirés. Aux premières places étaient exposées avec symétrie des médailles spéciales au pèlerinage, les bagues à sujets pieux, les chapelets, les images et les petits drapeaux triangulaires représentant le saint vénéré. Les nombreux visiteurs s'arrêtaient devant ce brillant étalage et ne manquaient pas d'y acheter, entre autres objets, des médailles qu'ils portaient sur eux ou qu'ils attachaient à leur chapeau, comme souvenirs de leur pèlerinage.

Autrefois, presque toutes les médailles d'or, de vermeil, d'argent et de cuivre se frappaient au marteau avec des coins en acier ; les autres se coulaient dans des moules de cuivre ou d'ardoise.

Depuis la seconde moitié du XV^e^ siècle jusqu'au commencement du XVIII^e^, beaucoup de ces médailles ont été frappées sur de minces feuilles de métal, comme les bractéates, dont elles se rapprochent assez par la forme. Souvent, les deux côtés ainsi estampés séparément étaient soudés, encastrés ou joints ensemble par les bords. Quelquefois, ils étaient réunis au moyen d'un léger cercle ou disque du même métal formant la tranche

Digitized by Google

et ménageant un vide pour faire un petit reliquaire de la médaille ainsi composée [1].

Nous possédons deux moules en pierre d'ardoise, dans lesquels on fondait des médailles de plomb et d'étain. Ces matrices, trouvées près de Béthune, font voir comment le métal était conduit par des jets dans chaque forme. Les ronds qu'on y remarque sont des points de repère qui permettaient de joindre exactement les deux côtés du moule. Ces matrices, comme celles publiées par M. Forgeais [2], montrent que souvent on coulait à la fois plusieurs médailles différentes. La première, gravée sur les deux faces, prouve de plus que, pour activer le moulage, on superposait plusieurs moules dans lesquels on versait le métal fondu. Cette opération, dont on s'explique facilement la simplicité, était faite sans doute par les vendeurs eux-mêmes, qui pouvaient ainsi fabriquer, où ils se trouvaient, les médailles et autres objets de piété, selon leur débit.

Quand parfois des médailles religieuses étaient destinées à des personnages, elles étaient en or, en vermeil ou en argent, et quelquefois elles étaient rehaussées d'un entourage, où s'enchassaient habilement des perles et des pierres précieuses [3]. Souvent cet encadrement

1. Dans ces espèces de reliquaires on trouve quelquefois, soit de tout petits morceaux de pain, de cire ou d'étoffe, soit des parcelles de reliques, soit même de la terre du lieu de pèlerinage.

2. *Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine*, t. IV, p. 44 et t. V, p. 251 et 253.

3. *Inventaire de Charles V*, fol. 29. Voir aussi les comptes des ducs de Bourgogne aux Archives générales du Nord, à Lille, et

Digitized by Google

était artistement exécuté en filigrane d'un métal précieux, dont les filets, d'une finesse admirable et d'une extrême légèreté, s'enlaçaient et se contournaient gracieusement pour former un ensemble harmonieux, comme on en voit dans notre cabinet et dans celui de M. Delattre, de Cambrai.

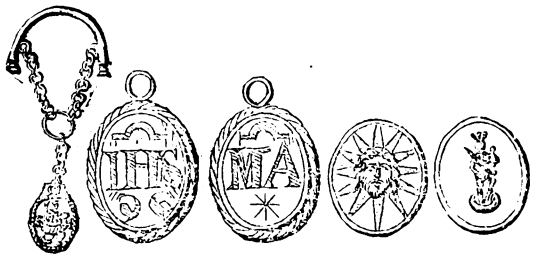
Comme il sera plusieurs fois question, dans notre travail, de médaillons religieux, en forme de boîte, assez répandus aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, nous croyons pouvoir publier ici, d'après notre collection, un de ces objets, aussi curieux que compliqué. Il est en argent, ovale et à bélière ; il porte, d'un côté, le monogramme du Christ, et de l'autre, celui de sa mère. Il contient séparément : 1° la sainte face, entourée de douze rayons ; 2° la Vierge et l'Enfant Jésus ; 3° un cornet de chasse avec chaînette à laquelle est attachée une tout petite médaille en brac-

les extraits qui en ont été faits par M. de Laborde, pour son curieux travail, malheureusement inachevé : *Les Ducs de Bourgogne*. Loin de suivre ce luxe effréné de la maison de Bourgogne, Louis XI avait choisi le plomb pour la médaille fixée à son chapeau.

Nous ne saurions partager l'opinion émise par M Forgeais dans sa *Notice sur les plombs historiés trouvés dans la Seine*, p. 5, touchant l'usage des trois enseignes de Gabrielle d'Estrées, estimées 25,000 écus. La description détaillée de ces magnifiques objets, contenue en l'inventaire des bijoux de la célèbre maîtresse de Henri IV, démontre clairement que c'étaient des joyaux ou parures d'un caractère tout-à-fait mondain. On peut lire cette description dans l'ouvrage de M. le comte de Laborde : *Notice des émaux du Louvre*, 2^e^ partie, glossaire, p. 262.

Digitized by Google

téate, représentant saint Hubert entre les lettres S H, ses initiales.



Notre collection renferme un bon nombre de médailles religieuses, unifaces et assez grandes, des XV^e^ et XVI^e^ siècles, en cuivre ou en plomb, trouées sur les bords ou munies d'une agrafe. Ces plaques, qui s'attachaient surtout au chapeau, servirent de signes de ralliement et de reconnaissance. Elles furent employées pour constater l'accomplissement de vœux, de devoirs pieux ou de peines à expier, mais elles étaient presque toujours des marques extérieures de dévotion [1]. On se rappelle la médaille ou l'image de plomb que Louis XI portait à son chapeau [2]. L'on sait aussi que l'exemple donné par le

1. Les enseignes et médailles que les pèlerins rapportaient de leurs pérégrinations facilitèrent souvent leur retour ; montrées aux fidèles, elles leur inspiraient la charité.

2. Philippe de Comines, *Mémoires*, livre second, chap. VIII.— Dans son *Trésor des merveilles de Fontainebleau*, le père Daniel dit avoir vu, dans cette résidence royale, une petite image de plomb représentant la Vierge, que l'on tenait être celle que ce prince portait ordinairement à son chapeau.

Dans son *Histoire des Ducs de Bourgogne de la Maison de Valois* (6^e^ édition, t. VIII, p. 184), M. de Barante s'exprime ainsi, à l'année

Digitized by Google

superstitieux et rusé monarque fut bientôt suivi par ses sujets, et combien cette mode se répandit dans les campagnes, où elle se maintint longtemps [1]. Pendant les troubles des Pays-Bas, en 1566, cet usage reprit une nouvelle faveur dans ces provinces; il eut d'abord un caractère politique, mais il redevint et resta religieux [2].

1483, touchant la piété de ce roi dévot pour les médailles religieuses : « Il avait toujours eu une grande foi aux images bénites, et souvent en avait porté sur lui, cousues à son chapeau. Maintenant il en avait un plus grand nombre que jamais, et, selon sa fantaisie du moment, il avait dévotion tantôt à l'une, tantôt à l'autre. Il les baisait de temps en temps, ou bien se jetait à genoux et récitait soudainement une oraison adressée à quelqu'une de ces images..... Presque toutes étaient de plomb ou d'étain, comme on les vendait au peuple. Les marchands colporteurs venaient lui en apporter, et une fois il donna cent-soixante livres à un petit mercier qui, dans sa balle, en avait une bénite à Aix-la-Chapelle. »

1. Montfaucon, *Monuments de la monarchie française*, XV^e^ siècle. — Monteil, *Histoire des Français des divers états*, t. II, chapitre intitulé : *Le Cultivateur*. On trouve dans les manuscrits un grand nombre de miniatures qui représentent des personnages avec une médaille au chapeau.

2. Strada, *Histoire de la guerre des Pays-Bas*, t. I, liv. V. — Van Loon, *Histoire métallique des XVII provinces des Pays-Bas*, t. 1, p. 84.

Lors des troubles, les confédérés connus sous le nom de Gueux, avaient porté au cou par affectation et comme signe de ralliement, des médailles de cire ou de bois, puis de cuivre, d'argent et d'or, sur lesquelles on lisait : *En tout fidelles au roy jusqu'à porter la besace*. Pour combattre cette démonstration hostile, le duc d'Arschot, qui avait une grande vénération envers Notre-Dame de Halle, fit frapper des médailles d'argent en l'honneur de ce culte célèbre parmi les catholiques de la contrée. Il porta cette médaille à son chapeau comme preuve de son récent pèlerinage à cette dévotion ; son exemple fut bientôt suivi par ses gentilshommes et par de nobles Bruxellois. Le pape en ayant été informé par la gouvernante des Pays-Bas, approuva cette piété, bénit et consacra les médailles

Digitized by Google

Aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, les médailles de dévotion, plus petites que les premières et d'un usage plus général, avaient deux types et une bélière. Les hommes pieux les attachaient bien à leur chapeau par un cordon ; mais ce n'était plus que comme des souvenirs de pèlerinage, ou comme des objets de dévotion particulière. Les femmes, les jeunes filles et les enfants n'ont cessé d'en porter au cou et sur la poitrine.

Rappelons encore quelques emplois des médailles religieuses. Les fidèles en gardaient dans leur bourse, afin d'être souvent incités à la prière et à de bonnes œuvres ; ils en ornaient de petites boîtes de bois qu'ils portaient sur eux avec la même intention ; ils en mettaient dans leurs constructions nouvelles et dans leur demeure pour y appeler la protection divine. Ils en ornaient les croix et reliquaires [1] ; ils en mettaient au bas des chapelets, et quelquefois à chacune de leurs dizaines de grains [2].

dont elle était l'objet, et y attacha des indulgences. Dès lors, tous les catholiques de ces provinces portèrent des médailles de Notre-Dame de Halle ou d'autres dévotions. (Juste Lipse, *Histoire de Notre-Dame de Halle.* — Strada, *Histoire de la guerre des Pays-Bas*, t. I, liv. V. — Van Loon, *Histoire métallique*, t. I, p. 84 à 87. — Derode, *Histoire religieuse de la Flandre maritime*, p. 168).

Dans les *Mémoires de Pontus Payen*, t. I, p. 365, on lit qu'une médaille de la Vierge fut donnée à l'infortuné Lamoral, comte d'Egmont, décapité, en 1568, pour avoir entretenu des liaisons avec les confédérés. C'était sans doute une médaille de Notre-Dame de Halle.

1. Nous avons admiré dans la trésorerie de la cathédrale de Cologne un riche reliquaire cylindrique auquel sont appendues dix précieuses médailles de piété.

2. Nous possédons trois de ces chapelets ainsi composés.

Digitized by Google

Enfin ils en plaçaient comme *ex-voto* dans les chapelles. On retrouve encore de nos jours la plupart de ces pieuses pratiques. Dans les familles chrétiennes, vous voyez la médaille de la Vierge Marie, protectrice de la France, et celles de nos saints les plus vénérés [1].

Nous n'avons pas à parler ici des effets prodigieux attribués aux médailles de dévotion ; ce sujet a été traité, pour plusieurs d'entre elles, dans des ouvrages spéciaux [2]. Disons cependant un mot de la confiance et de la piété qu'inspirent encore ces médailles. C'est avec amour que la tendre mère passe sa médaille au cou de son jeune enfant ; c'est avec foi que le soldat sur le champ de bataille, et le marin dans les tempêtes et au milieu des écueils de l'Océan, portent celle que leur pauvre mère leur a remise à leur départ.

La médaille religieuse la plus répandue depuis le

1. Que de médailles religieuses furent dispersées et anéanties pendant la Terreur, quand, en 1793, la commune de Paris défendait, par arrêté, d'en vendre et même d'en montrer ; quand elle faisait brûler publiquement toutes les choses saintes que, dans sa fureur impie et sacrilège, elle appelait hochets de fanatisme ! Les nouveaux niveleurs eussent voulu aussi interdire la prière, comme le démontre une de leurs brochures : *Grande dénonciation faite aux Jacobins dans la dernière séance contre les diseurs de chapelets, et découverte d'une conspiration universelle dans les patenôtres.*

2. Voir notamment : *Notice historique sur l'origine et les effets de la nouvelle médaille frappée en l'honneur de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge, et généralement connue sous le nom de Médaille miraculeuse.* — Aladel, *La Médaille miraculeuse.* — Le R. P. Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes, *Essai sur l'origine, la signification et les privilèges de la Médaille ou Croix de saint Benoît.*

Digitized by Google

XVII^e siècle jusqu'à la Révolution fut celle de saint Benoît ; aussi en connaît-on une infinité de variétés. Nulle part cette médaille n'a été mieux accueillie que dans le nord de la France, si l'on en juge par le grand nombre d'exemplaires qu'on y trouve [1]. La spécialité de notre travail nous engage à rappeler, après beaucoup d'autres, le sens de lettres détachées qui se lisent sur la médaille, initiales à l'apparence si mystérieuse, que le vulgaire avait donné à cette pièce le nom de médaille des sorciers [2]. Voici quels sont ces caractères avec leur signification latine : IHS *(Iesus Hominum Salvator)*. VRSNSMV.SMQLIVB *(Vade Retro, Satana ; Nunquam Suade Mihi Vana. Sunt Mala Quæ Libas ; Ipse Venena Bibas)*. Sur la ligne perpendiculaire de la croix sont les lettres : CSSML. *(Crux Sacra Sit Mihi Lux)*. Sur la ligne horizontale : NDSMD. *(Non Draco Sit Mihi Dux)*. Entre les branches de la croix : CSPB. *(Crux Sancti Patris Benedicti)*.

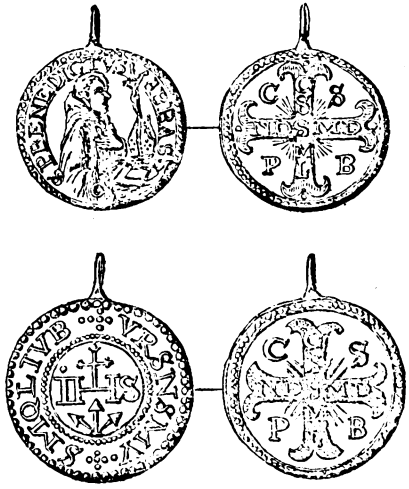
Celles des médailles de saint Benoît qui, par leur style, leur fabrique et leur nombre, semblent appartenir à notre contrée, sont aux types suivants : Le religieux, nimbé, vu en buste à droite, est près d'un prie-Dieu sur lequel est un livre ouvert ; il est en prières devant un

1. Notre médaillier renferme plus de cent variétés de cette médaille, recueillies dans la contrée.

2. *Les effets et vertus de la croix, ou médaille du grand Patriarche saint Benoist.— Le Magasin Pittoresque*, t. IX, p. 92. — Le R. P. Dom Guéranger, ouvrage déjà cité. — L'abbé Coffinet, *Médaille de saint Benoît, vulgairement et improprement appelée la Médaille des sorciers*, notice insérée dans les Mémoires de la *Société académique du département de l'Aube*, t. XXIX. p. 253.

Digitized by Google

crucifix au pied duquel on voit une mitre. La légende porte : S P BENEDICTVS. Souvent ce sujet est remplacé par les lettres IHS, qu'entoure une légende composée des initiales des deux premiers vers transcrits ci-dessus. Le revers offre toujours la croix ancrée, avec les autres initiales.



Au siècle dernier, jusqu'à la Révolution, d'autres médailles de piété trouvèrent un débit considérable dans tout le nord de la France, notamment dans l'Artois. Citons celles de saint Hubert, de saint Roch, de la sainte face, du saint suaire de Besançon, de Notre-Dame de Liesse, de Notre-Dame de Cambrai, de Notre-Dame de Bon-Secours et du Calvaire d'Arras. Notre siècle a aussi produit, pour ces dévotions, de nouvelles médailles qui se sont encore vendues à très grand nombre dans notre contrée ; ajoutons-y la Médaille miracu-

Digitized by Google

leuse, celles de Notre-Dame de Boulogne et celles du bienheureux Labre.

Les médailles religieuses, surtout les plus anciennes, n'ont souvent qu'un côté ; quelquefois elles en offrent deux semblables. Pour la classification de celles qui présentent deux faces différentes, il convient de distinguer le droit, ou côté principal, du revers, qui n'en est ordinairement que le complément ou l'accessoire. Cependant, les deux sujets ayant parfois la même importance, chaque côté peut être pris également pour droit et revers; c'est ce qui arrive surtout quand la médaille a été fabriquée pour être vendue à deux pèlerinages. Sans motif de préférence, nous attribuerons la médaille à celle des deux dévotions qui se présentera la première dans l'ordre alphabétique. On observera que le sujet principal n'est pas toujours celui qu'on supposerait. Citons pour exemple le type si répandu de Notre-Dame-de-Grâce de Cambrai ; la médaille qui l'offre d'un côté ne doit pas appartenir à cette ville, si le sujet reproduit sur l'autre lui est tout-à-fait étranger.

Nous avons adopté pour la classification des médailles de ce recueil, l'ordre alphabétique des lieux et une seule suite de numéros, ce qui facilitera beaucoup les recherches, sans nuire trop à l'ensemble. Chaque article sera précédé d'une notice succinte, où nous retracerons l'histoire du culte auquel les médailles se rapportent. Nous aurons soin de mentionner ce qui pourra servir à leur explication et à leur interprétation, et d'indiquer la bibliographie et l'iconographie de toute dévotion spéciale. Comme la plupart des médailles comprises dans notre travail sont de forme ovale et portent une bélière, nous

Digitized by Google

nous dispenserons de noter ces particularités : donc l'absence d'indication sur la forme de la pièce signifiera qu'elle est ovale et à bélière. De même, les personnages figurés sur les médailles étant ordinairement représentés en pied, debout et de face, nous supposerons qu'ils sont ainsi disposés ; quand il en sera autrement, mention en sera faite. Nous devons encore prévenir le lecteur que, s'il ne trouve point après la description de la médaille l'indication du cabinet où elle se trouve, c'est que nous la possédons. La plupart des médailles que nous allons publier ont été trouvées dans le département du Pas-de-Calais. Le plus grand nombre font partie de notre collection ; les autres nous ont été communiquées obligeamment par plusieurs amateurs, parmi lesquels nous aimons à nommer MM. Preux, Rigaux, Delattre et Faucheux.

En terminant cette introduction, nous prions nos lecteurs d'être indulgents pour un travail qui ne peut être qu'un essai, malgré les longues recherches qu'il a nécessitées.

Digitized by Google

I

ABLAIN-SAINT-NAZAIRE

Médailles de saint Nazaire

Nous commençons ce recueil par un lieu de pèlerinage qui fournit une suite nombreuse de médailles de dévotion. Assis au pied d'une colline, dans une vallée riante qu'arrosent les sources d'une rivière, le village d'Ablain-Saint-Nazaire n'avait anciennement qu'une petite église; elle était placée sous le vocable de saint Nazaire, le diacre qui, sous Néron, reçut à Milan la palme du martyre[1]. Déjà le modeste monument était renommé pour son grand pèlerinage, où l'on venait de toutes parts supplier ce saint d'implorer la miséricorde

1. Voir sur ce village, spécialement sur son église et sur le pèlerinage de Saint-Nazaire, les notices et opuscules ci-après : Le comte Achmet d'Héricourt, *Ablain-Saint-Nazaire.* — Le même auteur, *Église d'Ablain-Saint-Nazaire.* — Terninck, *Souchez et Ablain-Saint-Nazaire.* Notre brochure : *Souvenirs métalliques du pèlerinage d'Ablain-Saint-Nazaire. — La vie de saint Nazare et de saint Celse, martyrs. — Vies de saint Nazaire et de saint Celse, martyrs au Ier siècle, honorés d'un culte spécial dans la paroisse d'Ablain-Saint-Nazaire.*

Digitized by Google

divine pour la guérison de frénésies, d'autres maladies mentales et de violents maux de tête[1].

Sur l'emplacement de l'humble édifice s'élève majestueusement une église construite dans le style de la dernière période ogivale. Ce monument, remarquable par ses belles proportions, par son architecture hardie et gracieuse, ainsi que par la richesse des détails, fut érigé, vers 1525, par Charles de Bourbon, seigneur de Carency, en mémoire de la guérison inespérée de sa fille, atteinte de folie[2]. L'un des autels latéraux, celui de saint Nazaire, où est exposée une partie du crâne du saint, a continué d'être visité par des milliers de pèlerins; mais c'est toujours le 12 juin et pendant la neuvaine, commençant le 28 juillet, que l'affluence des fidèles est la plus grande[3].

Il est à remarquer que les fous eux-mêmes étaient quelquefois amenés à l'église : les plus tranquilles pouvaient se tenir sur le banc de pierre placé à l'intérieur de la tour; quant aux autres, ils étaient attachés à l'extérieur, à l'aide d'anneaux qu'on y voit encore, ou mis dans une cage de fer. Nous trouvons de curieux détails sur un

1. *La vie de saint Nazare*, p. 10. — *Vies de saint Nazaire et de saint Celse*, p. 17. Ces petits livres se sont vendus au lieu du pèlerinage ; le premier renferme des relations de prodiges et des oraisons en prose et en vers.

2 A. d'Héricourt, *Eglise d'Ablain-St-Nazaire*, page 3. L'auteur nous a laissé dans sa notice une savante description de cet édifice.

3. Au XVe siècle et au XVIe, des testateurs ordonnèrent maintes fois des pèlerinages à l'église d'Ablain-St-Nazaire; nous en trouvons des exemples dans des testaments de 1474, 1480, 1508 et 1538, conservés aux Archives de la ville de Douai.

Digitized by Google

pèlerinage fait en 1584, par un de ces malheureux. Dans l'espérance d'obtenir la guérison de Jean Clay, de La Bassée, atteint de démence furieuse, le magistrat de cette ville avait décidé que ce pauvre insensé serait conduit au pèlerinage de Saint-Nazaire. Jean Clay y fut mené pour 50 sols, et installé dans une auberge, où se fit une consommation de 31 sols pour sa bienvenue. Mais déjà il avait été chargé de fers et mis dans la cage de Monseigneur Saint Nazaire; il y resta un mois, c'est-à-dire l'espace de trois neuvaines et quelques jours. De là, une dépense de 19 livres 16 sols pour soins, et de 22 livres pour nourriture. Quant aux frais du retour, ils ne furent que de 14 sols. Le curé, qui avait lu chaque jour l'Évangile, à l'intention du forcené, et avait attesté l'accomplissement de son pèlerinage, reçut pour ces causes 24 sols. De son côté, le chapelain toucha 10 sols pour honoraires de messes qu'il avait célébrées le premier jour de chaque semaine. Enfin, le receveur de l'église perçut 4 livres pour droits ordinaires. C'est un total de 52 livres 5 sols acquitté pour le pèlerinage de Jean Clay par la ville de La Bassée, suivant ses comptes municipaux.

Sur toutes les médailles de ce pèlerinage, saint Nazaire est représenté en diacre et nimbé. Il tient d'une main une palme rappelant avec son martyre, la victoire qu'il a remportée au prix de son sang[1]. Souvent il tient

1. Quelquefois cette palme mal dessinée ou incomprise passe pour une forte branche de buis avec laquelle saint Nazaire semble asperger un suppliant agenouillé. Souvent la palme a été prise pour des verges et baguettes, ce qui forme un contre-sens, car l'action du saint ne peut être que bienveillance et charité.

Digitized by Google

dans l'autre main, ouvert ou fermé, le livre de l'Évangile, allusion à ses fonctions diaconales.

Les médailles du pèlerinage de Saint-Nazaire connues jusqu'ici et décrites ci-après, sont au nombre de vingt-deux: la neuvième, trouvée dans le lit de la Seine, a fait partie de la collection de M. Arthur Forgeais, de Paris; les dix-septième et dix-neuvième se voient dans celle de M. Delattre. Les sept premières sont en cuivre, ainsi que les nos 16, 17 et 18; les nos 8 à 14 inclusivement, le no 20 et le no 21 sont en plomb; les nos 15 et 19 en argent et enfin le dernier est en alliage de nickel et de zinc.

Nous assignons le milieu du xve siècle à la première de ces médailles, le xvie aux treize suivantes et le xviie aux nos 15 à 20 inclusivement. Le no 21 appartient au xviiie, enfin le dernier ne date que d'une vingtaine d'années. Voici la description de ces objets de piété:

1. S. NAZARE · DE ABLAI. Cette légende, la seule où se lise le nom d'Ablain-Saint-Nazaire, remplit trois côtés d'un encadrement au milieu duquel est placé le saint, vêtu de l'aube et de la dalmatique. Il tient d'une main la palme et de l'autre l'Évangile fermé; à gauche, est une figure agenouillée, derrière laquelle on voit des ceps ou un fragment de chaîne. Cette curieuse plaque est carrée; elle a été estampée sur une mince feuille de cuivre jaune. Au bas, est indiquée la place du trou qui devait servir à l'attacher, mais qui a été maladroitement fait au-dessus de la tête du saint.

2. Dans un double cercle, au-dessus duquel règnent des branches et des rosaces, est figuré saint Nazaire,

Digitized by Google

tenant à la main droite une branche dont le bas se termine en fleur de lis et présentant l'Évangile de l'autre; devant lui, un suppliant à genoux. Médaille ronde fragmentée, frappée sur une légère feuille de cuivre.

3. Plaque de cuivre, découpée à jour, représentant, dans un cercle cordé, le diacre martyr, tenant d'une main le livre de l'Évangile et de l'autre une palme, devant un suppliant à genoux. La queue, en pointe longue et aiguë, qu'on voit de l'autre côté fait supposer que cet objet a été fixé à un cierge.

4. S. NAZARE. Médaille à jour, entourée d'une torsade; la légende, entre deux cercles, est suivie de dix globules alternant avec des doubles points. Le saint diacre, qui tient l'Évangile, asperge avec une branche une figure agenouillée, placée à sa droite.

5. Variété sans torsade et sans jour; ici les mains du suppliant paraissent attachées à un poteau placé devant lui.

6. Le martyr, tourné à droite vers un suppliant à genoux, tient de la main droite des baguettes en faisceau et de l'autre l'Évangile. Cette petite médaille est, comme la suivante, frappée sur une mince feuille de cuivre. Nous en possédons trois exemplaires; sur le premier on remarque quatre petits trous qui ont servi à attacher cet objet de dévotion à une coiffure ou à un vêtement. Les deux autres, assemblés par un cercle avec anneau, forment ainsi un petit reliquaire qui était porté au cou[1].

1. D'ordinaire ces sortes de boîtes contenaient des reliques, des parcelles d'étoffes ou du pain bénit On en a souvent trouvé dans la Morinie.

Digitized by Google

7. Médaille dont le champ est pointillé; elle offre le même sujet, mais ici le diacre est posé en sens inverse; le faisceau est dans sa main droite et l'Évangile dans l'autre. La figure agenouillée est aussi posée en sens inverse.

8. Médaille-reliquaire sans revers. Saint Nazaire y est représenté ayant à sa droite une figure priant agenouillée; de l'autre côté, la lettre Ω, initiale du saint.

9. Plaque en carré long, dont les angles supérieurs sont arrondis, présentant ainsi la forme d'une niche. Les deux côtés sont ornés d'une bordure en torsade. Le droit nous montre saint Nazaire, tenant une branche au-dessus d'un suppliant agenouillé à sa droite. A sa gauche, ses initiales S. N superposées; au-dessus, des ceps ou un fragment de chaîne. Revers: la Vierge, nimbée, tenant l'Enfant Jésus sur le bras droit; près d'elle, deux plantes; dans le haut, deux grandes fleurs renversées. Cette curiosité a été publiée par M. Forgeais, dans sa *Collection de plombs historiés*, 4e série, p. 205 à 208, et par le Père Cahier dans ses *Caractéristiques des Saints*, p. 789 [1].

10. Ce plomb a la même forme que le précédent, c'est aussi celle des quatre numéros suivants. Dans un encadrement composé d'une torsade et d'un filet se trouve

1. Après une assez longue discussion, M. Forgeais avait proposé de donner cette singulière plaque à saint Mathurin; le Père Cahier accepta et reproduisit cette attribution. Si ces deux estimables auteurs avaient connu les médailles déjà publiées du pèlerinage de Saint-Nazaire, ils ne se seraient certainement pas égarés ainsi.

La découverte de cette plaque dans la Seine prouve combien cette dévotion était accréditée au loin.

Digitized by Google

saint Nazaire, portant aube et dalmatique; il est légèrement incliné et tourné à gauche. Il tient en la main gauche l'Évangile et asperge avec une branche un enfant attaché à un pilier, les mains derrière le dos. ℞. Dans un encadrement semblable, avec arcatures dans le haut, on lit l'inscription suivante disposée en trois lignes : S. NASSAR.

11. Plomb un peu plus haut, comme les trois suivants; ici une simple torsade forme la bordure. C'est le même saint, se tenant du même côté, la tête droite; il touche avec une branche l'épaule d'un malheureux forcené attaché à un poteau par les mains fixées derrière le dos. ℞. Dans un encadrement de grènetis avec filet, dont le haut porte intérieurement des ornements fleuris, on lit en trois lignes : · S · NASZAR.

12. Autre plaque avec bordure cordée, dont le champ est occupé par le diacre martyr, placé à gauche, tenant une branche devant un fou presque nu, lié par derrière à une colonne légère. Le revers est copié sur celui du n° 11.

13. Variété de la plaque précédente, dont l'exécution est moins correcte et plus lourde. Il en est aussi de même du revers, composé comme les deux précédents.

14. Dans un encadrement avec grènetis et filet, le même type, beaucoup plus soigné et mieux dessiné. Le saint tient à la main droite une longue branche, et le fou est attaché à un double pilier. Le revers est encore le même, si ce n'est que l'inscription porte : S. NASSAR.

15. Petite médaille, formée de deux côtés semblables, réunis par une soudure. C'est toujours le sujet ordinaire. Le saint touche d'une branche l'épaule d'un for-

Digitized by Google

cené qui est à sa gauche et dont les mains sont liées derrière lui. Au-dessus, les initiales S. N.

16. Médaille ronde, composée de deux légères feuilles de cuivre soudées ensemble; elle est d'une exécution remarquable et surpasse de beaucoup toutes celles que nous venons de décrire. Légende : S NAZARE. Le glorieux martyr tient de la main droite des branches et de l'autre l'Évangile ouvert; derrière lui, à sa droite, une petite figure ayant les mains jointes. ℞. Ostensoir à cylindre, richement orné.

17. S · NAZAR. Saint Nazaire, tenant une palme et le livre des Évangiles ; à sa gauche, un enfant agenouillé. Médaille estampée sur une frêle feuille de cuivre; elle n'a pas de revers.

18. Médaille octogone, faite de deux légères feuilles de cuivre. S · NAZARE. Le saint entre deux petites figures suppliantes, l'une de face, l'autre de profil. ℞. N · D DE GRACE : buste de la Vierge portant l'Enfant Jésus, imitation du type de Notre-Dame de Grâce de Cambrai.

19. Autre médaille de forme octogone, au type du droit de la précédente, avec la légende S · NAZARE. ℞. Notre-Dame de Grâce, telle qu'elle est représentée sur beaucoup de médailles religieuses de Cambrai, d'après le tableau si vénéré de la cathédrale de cette ville. Médaille publiée par M. Robert dans son savant ouvrage : *Numismatique de Cambrai*, pl. XLIV, n° 9; l'éminent numismatiste, qui reconnaît que cette pièce n'a pas été frappée pour Cambrai, ne la donne que comme exemple de la reproduction du type cambrésien.

Digitized by Google

20. Médaille assez mince, d'une facture bien maigre. L'anneau et trois globules extérieurs forment la croix. Le saint, placé dans un double cercle, tient l'Évangile ouvert et la palme devant un fou attaché à un poteau. ℟. SAINCT· NAZAR·PRIE·POVR NO·, entre un double filet où règne un rang de points et un filet simple. Le centre est occupé par le monogramme moderne du Christ, surmonté d'une croix et séparé des trois clous de la Rédemption par une longue barre.

21. SAINT NAZARE. Le martyr est représenté sur un plancher carrelé, tenant d'une main une palme et de l'autre l'Évangile. ℟. Descente du Saint-Esprit, sous lequel se lit le mot CONSOLATEUR, épithète donnée souvent à la troisième personne du Verbe. Ce sujet est fort bien choisi pour l'objet du pèlerinage.

22. SAINT NAZAIRE. Le saint avec les mêmes attributs. ℟. L'inscription suivante en cinq lignes: SAINT NAZAIRE PRIEZ POUR NOUS. Cette médaille, de forme ronde, sans bèlière, a été frappée, il y a peu d'années, à plusieurs milliers d'exemplaires, par les soins du curé actuel de la paroisse.

Les n^{os} 1, 10, 15, 19 et 21 ont été publiés dans nos *Souvenirs métalliques du pèlerinage d'Ablain-Saint-Nazaire*.

Digitized by Google

II

AIRE-SUR-LA-LYS

Les comtes de Flandre Bauduin de Lille et Philippe d'Alsace, l'un fondateur, l'autre bienfaiteur de l'église collégiale de Saint-Pierre d'Aire, l'avaient enrichie de reliques de la vraie croix, de saint Adrien, de saint Pierre et de saint Jacques le Majeur. Dès l'an 1200, le pape Innocent III avait accordé des indulgences aux fidèles qui viendraient y honorer ces reliques ; aussi les pèlerins s'y rendaient-ils en foule[1]. A ces reliques vénérées s'en joignirent d'autres de saint Victor, de saint Jean-Baptiste et de saint Eloi, qui furent aussi l'objet d'un culte particulier. Enfin les fidèles y venaient encore implorer la protection de la Reine du ciel dans

1. Arnould de Raisse, *Hierogazophylacium belgicum, sive thesaurus sacrarum reliquiarum Belgii.* — Morand, *Esquisse scénographique et historique de l'église Saint-Pierre d'Aire-sur-la-Lys*, p. 33. — L'abbé Van Drival, *Trésor sacré de la cathédrale d'Arras; Histoire du chef de saint Jacques-le-Majeur.* — Rouyer, *Recherches historiques sur le chapitre et l'église collégiale de Saint-Pierre d'Aire-sur-la-Lys.*

Digitized by Google

son sanctuaire de Notre-Dame-Panetière[1]. En dernier lieu s'établit une dévotion à sainte Æliana, vierge martyre. Nous avons seulement à nous occuper ici de celles de ces piétés dont nous connaissons des souvenirs métalliques et d'une médaille religieuse qui se rattache au siége d'Aire par Louis XIII.

Médailles de saint Jacques le Majeur

Aire n'a pas eu de dévotion particulière plus renommée et plus suivie que son pèlerinage célèbre en l'honneur de cet apôtre. Nous avons déjà dit qu'une relique de ce saint avait été donnée à la collégiale par Philippe d'Alsace. La possession de cette relique, consistant en la partie antérieure du chef, fut la cause d'un différend fort animé entre ce comte et l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, querelle qui dura de 1166 à 1172[2]. Cette relique si disputée, d'abord déposée dans une châsse, fut bientôt placée dans un reliquaire d'argent massif, représentant le buste du saint, posé sur un socle supporté par quatre anges. Elle fut ainsi exposée à la vénération du peuple dans la chapelle du saint, où l'on venait de tous côtés servir le glorieux apôtre. Mais la foule était plus grande encore le 25 juillet, jour de saint Jacques, qui devint une fête communale. C'est alors que « le chapitre faisait dans la

1. Rouyer, ouvrage cité ci-dessus, pages 181 et suivantes.

2. Un grand nombre d'historiens ont rapporté ces démêlés, entre autres Guiard des Moulins, Malbrancq, Gazet, Ferri de Locres, Bollandus, Le Nain de Tillemont et, de nos jours, MM. Harbaville, Morand, Rouyer et Van Drival.

Digitized by Google

ville une procession générale dans laquelle le reliquaire de saint Jacques était porté par deux chanoines. Les confrères-pèlerins de saint Jacques assistaient à cette procession avec leurs larges chapeaux et leurs bourdons ; ils se faisaient précéder d'un des leurs, monté sur un cheval blanc, et portant un étendard, pour marque, disent les anciens mémoires, des victoires remportées par saint Jacques sur les infidèles [1]. »

Au XVIe siècle, le chapitre faisait vendre à ce pèlerinage des enseignes ou médailles du saint, au profit de la fabrique de la collégiale. En 1526, Jacques de Favières, qu'on doit supposer orfévre à Aire, en avait frappé une douzaine en argent, et, en 1550, François de Favières, sans doute son fils, en avait fait deux douzaines de même métal, à raison de neuf deniers la pièce, et trois autres douzaines en laiton, au prix d'un denier par médaille [2]. Nous serions trop heureux de supposer que les deux plaques décrites ci-après, trouvées à Thérouanne et attribuées par nous au célèbre pèlerinage d'Aire, sont les médailles dont il vient d'être question.

23. Très-grande et belle plaque ronde, fort mince, en cuivre estampé. Un large encadrement contient seize coquilles dont chacune est séparée par deux besants placés l'un au-dessus de l'autre. Dans le champ, on voit saint Jacques assis sur un large siége, entre deux fleurs. Il porte chapeau de pèlerin et manteau ; il tient de la main droite un bourdon auquel est attachée une panetière ; dans l'autre est l'Évangile.

1. Rouyer, *Recherches historiques*, page 176.

2. Comptes de la fabrique de l'église collégiale d'Aire, notamment ceux de 1526-27 et de 1550-51 (Rouyer, *Recherches hist.*, p. 175).

Digitized by Google

24. Autre plaque ronde, uniface, frappée aussi sur une mince feuille de cuivre ; elle représente le Christ en croix, ayant saint Roch à sa droite et saint Jacques à sa gauche, l'un et l'autre avec leurs attributs ordinaires. De chaque côté, une haute tige portant trois fleurs qui symbolisent la Trinité, et, vis-à-vis du titre de la croix, un croissant et une étoile. Par son style et sa fabrique cette enseigne appartient bien à la Morinie. Il en est de même de la précédente.

Médailles de saint Jean-Baptiste

La relique de ce saint possédée par la collégiale d'Aire y fut longtemps l'objet d'une vénération profonde et d'un culte particulier[1]. Il en fut surtout ainsi après l'abandon, en 1553, de l'abbaye de Saint-Jean-au-Mont-lez-Thérouanne, où le Précurseur était aussi honoré. Il y avait à Aire un hôpital de Saint-Jean-Baptiste et il y existait une confrérie de la décollation du saint, qui avait principalement pour but le soulagement des prisonniers. Les membres de cette association charitable portaient des médailles distinctives en argent. On connaît deux sortes de ces insignes appartenant, l'un, à la seconde moitié du XVII^e^ siècle ; l'autre, à la première du siècle suivant ; elles offrent, d'un côté, la tête du Précur-

1. Dans son *Hierogazophylacium belgicum*, Arnould de Raisse cite une partie du chef de saint Jean-Baptiste parmi les reliques et joyaux de la collégiale. Suivant une communication obligeante de M. le baron Dard, cette relique était très-révérée au XVI^e^ siècle et on y faisait des offrandes.

Digitized by Google

seur, entourée de rayons et penchée à droite sur un plat; de l'autre, le nom gravé d'un confrère. Le premier de ces insignes, qui est rond et quelquefois entouré d'un cercle d'or avec bélière, porte en légende : *La decollation de S. Jean Baptiste d'Aire*[1]. L'autre, plus grand, ovale et muni d'un anneau, a pour légende gravée : *La conf. de la dec°. de S. Jean-B^t. a.. Aire*[2].

Nous croyons pouvoir attribuer à la dévotion qui nous occupe plusieurs médailles unifaces, représentant la tête de saint Jean-Baptiste avec une longue chevelure et les yeux fermés, placée dans un bassin dont les bords sont plus ou moins ornés. A l'appui de notre opinion, que nous reconnaissons bien discutable, nous exposons les motifs ci-après : toutes ces médailles, au nombre de quinze, ont été trouvées dans les environs d'Aire, principalement à Thérouanne. Les trois premières, estampées dans la seconde moitié du XVI^e siècle sur de minces lames de cuivre, se classent dans la Morinie par leur style et leur fabrique. Les neuf suivantes, aussi en cuivre, toutes munies d'une forte bélière, mais bien plus épaisses, ont entre elles une si grande affinité, qu'il

1. Médaille publiée par M. Preux dans la *Revue de la Numismatique belge*, 1860, pl. XIV.

2. Cette seconde médaille, plus rare que la première, est dans la collection de M. Deschamps de Pas.

Au commencement du XVII^e siècle, la confrérie avait créé, pour ses distributions de secours aux indigents, des méreaux particuliers dont le moule est conservé aux Archives municipales d'Aire. Au droit est la face de saint Jean-Baptiste entre les lettres I B, ses initiales ; au revers, une aigle éployée, armes de la ville ; au-dessous, une fleur de lis.

Digitized by Google

serait difficile de les séparer ; il en est surtout ainsi des nos 30, 31, 32, 33 et 35, si peu différents l'un de l'autre. Remarquons, en passant, que le n° 29 doit appartenir au commencement du XVIe siècle, tandis que les huit autres sont de la première moitié du XVIIe. Quant aux trois dernières médailles, qui sont d'argent et plus modernes, elles semblent avoir aussi une origine commune. Disons, enfin, que quatorze de nos médailles ne sauraient être attribuées à l'abbaye de Saint-Jean-au-Mont, puisqu'elles sont postérieures à l'abandon de ce monastère.

Malgré les raisons que nous avons alléguées, une partie des médailles dont nous venons de parler pourrait sans doute être revendiquée par Amiens, pour son célèbre pèlerinage de saint Jean-Baptiste. Nous laisserions facilement à ce culte les nos 28, 29, 34, 37, 38 et 39, si l'on admettait que ces médailles ont pu se vendre aussi à Aire. Voici, du reste, la description de nos médailles, dont les douze premières sont rondes et les trois autres ovales :

25. Tête de saint Jean-Baptiste dans un très-large encadrement composé de lignes, de tresses, de neuf demi-cercles avec rosaces et de grènetis, le tout formant un riche ensemble.

26. Tête plus grande dans un encadrement plus petit, formé de deux lignes circulaires enfermant seize petits cercles avec trèfles, tous séparés par deux points.

27. Tête plus petite encadrée dans deux cercles occupés par des zigzags et des annelets. Collection de M. de Gournay, de Clarques.

Digitized by Google

28. · SANCTE IOANES. Une fleur est au milieu de cette légende et une autre à la fin. Tête du saint un peu penchée à droite. Même collection.

29. CAPVT' SANCTI' IOANNIS. Cette légende, placée entre deux cercles, forme l'encadrement de la tête du saint, qu'entourent des rayons peu étendus.

30. La face dans un encadrement de huit triangles que relèvent extérieurement des lignes obliques.

31. La même médaille n'ayant que sept triangles.

32. Autre avec six triangles ; ici la tête, au lieu d'être de face, est tournée un peu à gauche.

33. Variété, d'un module plus petit.

34. La face du Précurseur entourée de quatre couronnes[1], séparées par des ornements arrondis, le tout contenu dans une bordure tressée.

35. Médaille qui est presque celle que nous avons décrite sous le n° 33.

36. Médaille plus commune que les précédentes; le chef de saint Jean-Baptiste, tourné un peu à droite, a pour encadrement deux lignes renfermant treize cercles avec globules.

37. La face du saint dans un double cercle d'écailles.

38. La face dans un ovale de perles entre deux cordons.

1. On voit aussi quatre couronnes sur deux médailles amiénoises de saint Jean-Baptiste, publiées par M. Garnier dans sa savante et très-intéressante *Notice sur quelques enseignes de pèlerinage en plomb concernant la Picardie.*

Digitized by Google

39. Même médaille, d'un module bien plus petit.

Le grand nombre, les divers modules et les variétés de ces objets pieux prouvent qu'ils sont des médailles de dévotion et non des insignes de confrérie.

Médailles de saint Adrien

Saint Adrien, guerrier romain, qui reçut à Nicomédie la palme du martyre, vers l'an 306, dans la dernière persécution générale, était honoré d'un culte particulier dans la chapelle de la collégiale. On y révérait un de ses bras renfermé, en 1475, dans un reliquaire d'argent doré et émaillé, en forme de cornet, puis placé, en 1660, dans un buste d'argent, sur le socle duquel se lisait ce chronogramme : HIC TRANSLATA SVNT OSSA ADRIANI MARTIRIS. Cette translation avait donné lieu à une solennité qui augmenta encore la dévotion envers le saint. Quatre ans auparavant, quand des maladies épidémiques ravageaient les environs d'Aire, il s'était établi dans l'église une confrérie contre la peste : elle avait choisi ce martyr pour patron [1]. Une piété si ancienne et si répandue laisse supposer l'existence de médailles qui lui soient propres. Aussi lui attribuons-nous celles dont la description va suivre

40. Petite plaque d'argent, en losange, renfermant un ovale en grènetis, avec oreille de suspension, et trois glo-

1. Morand, *Esquisse scénographique*, pages 23 et 33. — Rouyer, *Recherches hist.*, p. 179. — Hennebert, historien de l'Artois, natif d'Aire, a publié un *Manuel des confrères de Saint-Adrien*.

Digitized by Google

bules extérieurs formant ainsi la croix. Elle représente, entre les lettres initiales S A, saint Adrien, nimbé, vêtu en guerrier, portant un casque panaché, tenant une épée à la main droite, et une enclume avec marteau de la main gauche. A ses pieds, est un animal qui figure un lion. Cette médaille, trouvée à Thérouanne, appartient au milieu du XVII^e^ siècle, époque où la dévotion à saint Adrien, a été pratiquée à Aire avec le plus de ferveur. Ces circonstances jointes à la forme, au style et à la fabrication de cette pièce, qui ont beaucoup de rapport avec celles de notre contrée, nous semblent suffire pour autoriser notre attribution.

Les trois médailles suivantes, qui appartiennent au XVII^e^ siècle, sont rondes et diffèrent peu entre elles ; les deux premières sont de plomb et la troisième d'étain. Toutes trois proviennent des environs d'Aire ; comme il n'en a pas été trouvé ailleurs, on peut les donner avec assurance au pèlerinage de cette ville.

41. Entre les initiales S A, saint Adrien vu de face ; il est nimbé et vêtu en guerrier ; ses bras sont levés, la main droite tient une épée, l'autre porte une enclume avec marteau. Derrière le saint est un lion couché. Cette médaille, qu'entoure un cercle, n'a pas de revers.

42. Variété du type précédent, sans les initiales, avec encadrement tressé. ℞. IHS · S · ADRIE MA. Inscription dans un simple cercle, disposée en trois lignes.

43. Le droit offre le même sujet plus grossièrement dessiné. Une suite de points forme l'encadrement. ℞. L'inscription suivante en deux lignes : · S · ADRIEN.

M. Amédée de Ternas, de Douai, possède une médaille

Digitized by Google

en argent qui concerne certainement cette dévotion ; elle lui provient d'un membre de sa famille, qui habitait la ville d'Aire. En voici la description :

44. · S · ADRIANE · ORA · PRO · NOBIS. Buste à droite de saint Adrien, portant casque et armure ; il tient une épée à la main droite et sur l'autre une enclume avec un marteau dessus[1]. ℟. S. ISBER ORA PRO NOBIS. Sainte Isbergue, en buste presque de face ; elle a un voile et un manteau. Elle tient dans les mains un plat sur lequel est une anguille[2]. Cette médaille porte un encadrement dentelé. Le revers, dont la légende est en creux, a été retouché au burin et gravé. Il convient de rappeler que sainte Isbergue ou Giselle, sœur de Charlemagne, qui a passé à Aire une grande partie de sa vie et qui y est décédée, était particulièrement honorée dans la collégiale, où une chapelle lui était dédiée[3].

Médaille du siége de 1641

Durant la guerre entre la France et l'Espagne, longue lutte que Mazarin termina par le traité des Pyrénées, la

1 Ce droit est le même que celui d'une médaille publiée avec d'autres, par M. Aug. de Portemont, dans ses *Recherches historiques sur la ville de Grammont*. Il est l'œuvre de Philippe Roettiers, dont il indique le nom. Il fait partie des coins appartenant à la Belgique.

2. Nous décrirons les autres médailles de cette sainte à l'article d'Isbergue.

3. Morand, *Esquisse scénographique*, page 25. — L'abbé Van Drival, *Description de l'Église de Saint-Pierre à Aire*, page 29. — L'abbé Robitaille, *Annuaire du diocèse d'Arras pour l'année 1866*, page 208.

Digitized by Google

ville d'Aire fut investie, le 19 mai 1641, par le maréchal de la Meilleraie, à la tête de vingt-cinq mille hommes. Son adversaire n'avait à lui en opposer que deux mille, auxquels vint bientôt se joindre une partie des garnisons de Béthune et de Saint-Omer. La place se rendit le 26 août suivant, mais après une défense héroïque, dans laquelle les assiégés avaient rivalisé d'ardeur et de courage. Les pères jésuites d'Aire avaient aussi affronté les périls: deux d'entre eux s'étaient fait remarquer, encourageant et stimulant les assiégés, auxquels ils avaient distribué des médailles pieuses[1]. Celle dont l'explication va suivre fut très-probablement donnée en cette circonstance.

45. S · IGNATI · S · FRAN XAV · Saint Ignace de Loyola et saint François Xavier, nimbés et portant un long vêtement, tournés l'un vers l'autre; le premier présentant un livre au second. A l'exergue, on lit le nom latin d'Aire, ARIA. ℞. S ISIDOR. Saint Isidore, nimbé, faisant jaillir une source avec le fer d'un long instrument de jardinier; il est placé entre les bustes de sainte Thérèse et de saint Philippe de Néri, sous lesquels se trouvent les premières lettres de leurs noms: S THE · S PHI.

Comme c'étaient les pères jésuites d'Aire qui avaient fait frapper cette médaille, ils avaient pris pour sujets du droit la figure du fondateur de leur ordre et celle de son illustre disciple. La composition du revers s'explique

1. Jean Humetz, *Bellum septimestre sive Aria à Gallis obsessa*, p. 29. — Rouyer, *Preuves numismatiques des siéges d'Aire-sur-la-Lys, des* XVII^e *et* XVIII^e *siècles*, p. 7.

Digitized by Google

aussi facilement; on comprend le choix fait de saint Isidore, patron des laboureurs, pour un pays essentiellement agricole. Quant à sainte Thérèse et à saint Philippe de Néri, l'on sait qu'ils étaient honorés particulièrement dans le nord de la France; de plus, saint Philippe était le patron du roi d'Espagne, Philippe IV, comte d'Artois et prince souverain de cette province. On pourrait voir aussi dans cet ensemble un souvenir de la canonisation de saint Isidore, de saint Ignace, de saint François Xavier, de sainte Thérèse et de saint Philippe de Néri, appelés les cinq Saints, déclaration solennelle faite par le pape Grégoire XV, le 22 mars 1622 [1].

La précieuse médaille que nous venons de décrire a été publiée par M. J. Rouyer, dans ses *Preuves numismatiques des sièges d'Aire-sur-la-Lys*, d'après son exemplaire unique dont il a enrichi notre collection.

Médailles de Notre-Dame-Panetière et de sainte Aeliana

On doit à M. Rouyer une savante histoire de Notre-Dame-Panetière; c'est en grande partie à cet intéressant travail que nous empruntons les détails qui vont suivre [2]. Dès le commencement du XII[e] siècle, une confrérie

1. Nous possédons d'autres médailles aux mêmes types, portant à l'exergue du droit *Roma* au lieu de *Aria*.

2. *Notre-Dame-Panetière. Notice historique airienne.* — Il a paru récemment à Aire, à l'imprimerie et librairie de Guillemin, une brochure ayant pour titre : *Notice sur Notre-Dame-Panetière.*

Digitized by Google

charitable était instituée à Aire sous le titre de l'Assomption de la Vierge ; vers la fin du siècle suivant, elle prenait le nom de Confrérie ou de Charité de Notre-Dame-Panetière, dénomination qui rappelait ses fréquentes distributions de pains. Cette association avait sa propre chapelle dans l'église de Saint-Pierre ; sur l'autel du sanctuaire, on voyait la Vierge Marie, tenant l'Enfant Jésus. C'était principalement le jour de l'Assomption que la statue était revêtue de ses plus beaux ornements. Au milieu du xv^e^ siècle, la riche parure se composait, pour la mère, de bijoux et d'une cotte de drap de damas de couleur sanguine claire, parsemée de feuilles d'or, et, pour le Fils, d'une cotte de même étoffe, ornée de trois enseignes en vermeil de Notre-Dame de Boulogne[1].

La confrérie avait contribué, en 1496, à la reconstruction de sa chapelle, et, peu d'années après, elle remplaçait l'ancienne statue par une nouvelle, plus grande et plus riche, représentée sans l'Enfant Jésus, mais ayant auprès d'elle de petits anges dorés. Cette madone est bien celle qui est encore vénérée à Aire ; seulement, une partie des accessoires a disparu. La confrérie continua de se développer et acquit avec le temps une grande importance[2]; la confiance qu'avait inspirée Notre-Dame-Panetière s'était étendue sur toute la ville, qui s'était

1. *Notre-Dame-Panetière*, p. 10.

2. Cette association avait, au xviii^e^ siècle, ses méreaux particuliers, appelés *Plombs de Salve*. Ils portent les lettres N D P avec une S couchée, au-dessous ; ils ont été publiés par M. Rouyer dans ses *Recherches historiques sur le chapitre et l'église collégiale de Saint-Pierre d'Aire-sur-la-Lys*.

Digitized by Google

placée sous son patronage et considérait la statue comme son *palladium*.

Vers le milieu de notre siècle, une dévotion nouvelle s'établit à Aire, dans l'église de Saint-Pierre. Des fouilles exécutées à Rome dans les catacombes de sainte Priscille, par ordre du pape Grégoire XVI, avaient amené la découverte du tombeau d'une martyre, sainte Æliana, qui renfermait ses restes et une fiole encore empreinte de son sang. Ces reliques furent données par sa Sainteté à Mgr Scott, curé-doyen d'Aire, pour son église de Saint-Pierre, et, le 12 août 1844, elles étaient déposées avec grande pompe dans la chapelle qui leur avait été préparée [1]. Dès lors s'y est établie, en l'honneur de la sainte, une dévotion toujours très-suivie, mais surtout le jour de sa fête, qui se célèbre le premier dimanche d'août. La solennité de la translation des reliques et la piété envers la sainte ont donné lieu aux médailles dont nous donnerons bientôt la description.

N'aurait-il existé, avant notre siècle, aucune médaille religieuse de Notre-Dame-Panetière ? on n'oserait trop le supposer, surtout quand il y a lieu de présumer qu'au XVI^e^ siècle, des orfévres d'Aire fabriquaient des médailles de piété. On connaît bien une médaille gravée entièrement en creux, que nous placerons à la fin de cet article, sur laquelle se lit en abrégé le nom de la vierge vénérée, mais cette plaque est plutôt une pièce historique ou une pièce de fantaisie qu'une médaille de dévotion. Il est donc prudent de n'admettre comme médailles religieuses de

1. M. Morand a donné, dans son *Esquisse scénographique* déjà citée, un récit intéressant et fort détaillé de la cérémonie.

Digitized by Google

Notre-Dame-Panetière, que les suivantes, qui ne permettent aucun doute sur leur classification. Les trois premières, frappées l'an 1844, en argent et en cuivre, concernent aussi la dévotion à sainte Æliana.

46. N·D·PARMENTIÈRE, PRIEZ POUR NOUS. Une méprise du graveur rend cette légende inintelligible ; il s'agit bien ici de Notre-Dame-Panetière. Le sujet est une reproduction assez fidèle de la statue révérée. La Vierge est représentée posée sur un croissant, vêtue d'un large manteau, ayant la tête entourée de douze étoiles et tenant une clef au poignet gauche. ℟. S^TE ALIANA, MARTYRE, PRIEZ POUR NOUS. Sainte Æliana, et non Aliana ; elle est nimbée, tient une palme à la main droite et place l'autre main sur sa poitrine. Fleur entre deux points, au lieu d'exergue. Cette médaille est bien moins commune que les deux suivantes, ayant été retirée de la vente aussitôt qu'on se fut aperçu de la singulière erreur de la première légende.

47. N·D·PANETIÈRE PRIEZ POUR NOUS. Le sujet est le même que celui du droit précédent. Exergue : AIRE 1844. ℟. S^TE ALIANA, PRIEZ POUR NOUS. Sainte Æliana, représentée comme au n° 46. Exergue : AIRE 1844.

48. Même médaille, d'un module beaucoup plus petit. La seconde légende, plus correcte, porte : S^TE ÆLIANA PRIEZ POUR NOUS. Même exergue.

Nous avons maintenant à décrire, sous le n° 49, une médaille que Mgr Scott a fait frapper en argent et en cuivre, il y a peu d'années, dans le but de répandre le culte de Notre-Dame-Panetière. Elle représente la Vierge

Digitized by Google

sur des nuages, entre deux anges agenouillés, jouant des instruments à cordes. Le revers se compose de cette inscription en sept lignes : DIVINE MÈRE PANETIÈRE, NOTRE ANTIQUE PATRONNE PRIEZ POUR NOUS.

En 1849, le choléra sévissait à Aire. Comme dans les autres calamités, la population implora le secours de Notre-Dame-Panetière, et, le 30 juillet, à la suite d'une neuvaine, avait lieu une magnifique procession dont l'un de ses principaux organisateurs, M. Topping, alors vicaire d'Aire, nous a donné le récit[1]. Les quatre-vingts portefaix de la ville, membres de la confrérie de Saint-Christophe et de celle de Notre-Dame-Panetière, figuraient dans le cortége ; trente des leurs portaient le guidon de la Vierge, et huit autres la statue révérée. Ce fut pour entretenir et augmenter leur piété envers la Reine du ciel, que M. Topping offrit à chacun d'eux et à diverses personnes une belle médaille de bronze doré qu'il avait fait frapper à Lyon, au nombre de cent cinquante exemplaires[2]. Voici la description de cette médaille, qui rentre bien dans la classe des médailles de dévotion :

50. DIVA MATER PANARIA. — Buste à droite de la Vierge, voilée et nimbée. ℞. Inscription en six lignes, dont les deux premières sont séparées des autres par un léger ornement : CONFRERIE DE Sᵀ CHRISTOPHE — PORTE-FAIX DE LA VILLE D'AIRE 30 JUILLET 1849.

A l'article de Ruisseauville, nous parlerons de l'abbaye

1. *Souvenir de la neuvaine et de la procession de Notre-Dame-Panetière, à l'occasion du choléra.* On y remarque une lithographie de J. Saudeur, représentant la statue, entourée d'anges.

2. Renseignements fournis par M. Topping.

Digitized by Google

de moines qui existait en ce village et nous verrons qu'on honorait dans l'église abbatiale une statue de Notre-Dame-de Foi. C'était un lieu de pèlerinage où se vendaient des médailles spéciales. En 1635, les religieux, forcés par le voisinage des armées de fuir leur couvent, s'étaient réfugiés pour quelque temps à Aire. Ils y avaient apporté leur statue et l'avaient placée à l'église de Saint-Pierre, dans la chapelle de Saint-Arnould, que le chapitre de la collégiale avait mise à leur disposition pour la célébration de leurs offices. Comme ils y étaient autorisés, ils étalaient là sur une table images, croix, médailles, couronnes et rosaires qu'ils vendaient aux fidèles et aux pèlerins venant servir Notre-Dame de Foi[1].

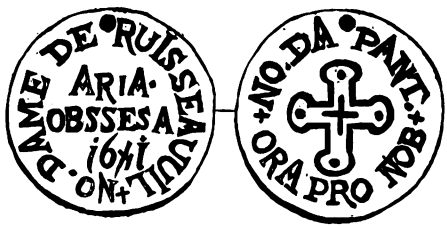
Nous décrirons à l'article de Ruisseauville trois médailles de son monastère ; elles offrent au droit l'image de la Vierge, entourée de la légende : N·DAME·DE·FOY, et au revers, soit l'inscription : A L ABBAIE DE RVISSEAVVILLE, 1627 ou 1629, soit un saint nimbé, vêtu d'un rochet. Il est probable que les deux dernières ont été vendues à Aire comme à Ruisseauville. Il pourrait même se faire que la médaille ayant un saint pour revers ait été frappée d'abord pour Aire, mais rien ne le prouve.

Dans un travail intéressant que le baron Dard vient de publier sous ce titre : *Notice sur le refuge de l'Abbaye de*

1. Rouyer, *Notre-Dame-Panetière*, p. 18. — Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici, à cause de sa longueur, l'ordonnance du doyen et du chapitre de la collégiale d'Aire, touchant le refuge des religieux de Ruisseauville et ce qui s'y rattache. Ce document, dont nous devons la connaissance à l'amitié de M. Rouyer, le docte historien et numismate, a été extrait par lui du Registre aux actes du chapitre.

Digitized by Google

Ruisseauville, est figurée une médaille singulière, gravée en creux sur un flan de cuivre rouge, par un artisan inhabile[1]. Elle comprend trois objets: la Vierge de Ruisseauville, Notre-Dame-Panetière et le siége d'Aire en 1641. D'un côté, se lit l'inscription ARIA·OBSSESA 1641 ; elle est entourée de la légende: ✠ NO · DAME DE RUISSEAUUIL. De l'autre côté, se trouve une petite croix dans une autre dont les extrémités arrondies portent des points ou des clous ; légende: ✠ NO . DA PANT. ✠ ORA PRO NOB. Un trou a été percé dans le haut. Quoique cette curiosité ne soit pas précisément une médaille de dévotion, nous reproduisons ici, la gravure sur bois donnée dans la notice précitée.



1 Nous n'avons pas à relever les irrégularités que cette pièce bizarre présente dans sa composition et dans la forme de certaines lettres.

Digitized by Google

III

ALLOUAGNE

Médailles de la sainte larme

Allouagne est un grand village à dix kilomètres de Béthune, son chef-lieu d'arrondissement, désigné dans les vieux titres sous les noms peu différents de : *Allone, Alosnes, Alouana, Allouane, Allouaigne, Louaigne, Alloine* et *Allewaigne*. Cette localité a aussi été appelée *Sainte-Larme*, à cause du pèlerinage établi en son église [1].

L'histoire locale nous apprend que cette église fut reconstruite par les seigneurs du lieu, qui descendaient de la puissante maison d'Assignies. Ce vieil édifice, à trois

1. Malbrancq, *De Morinis*, t. III, p. 46 — Arnold de Raisse, *Hierogazophylacium belgicum*, p. 273. — *Abrégé de l'institution ou érection du pèlerinage d'Alloigne, où se conserve une précieuse larme de N. S. J.-C. et des miracles qui se sont opérés par la vertu de cette sainte relique* — L'abbé Plique, *Allouagne et son pèlerinage en l'honneur d'une sainte larme de N. S. J.-C; Cantiques en l'honneur de la sainte larme de N. S. J.-C. conservée dans l'église d'Allouagne.* — Le chanoine Robitaille, *Annuaire du diocèse d'Arras pour l'année 1870*, p. 215. — Dancoisne, *Numismatique béthunoise*, p. 136.

Digitized by Google

nefs, de style de transition, est d'ailleurs peu remarquable ; certes, il n'attirerait pas l'attention publique, s'il n'avait été consacré par un culte spécial, but d'un pieux pèlerinage et sujet de la légende que voici : L'Homme-Dieu, au moment de ressusciter Lazare, qu'il avait affectionné, pleura sur son tombeau. Les larmes que Jésus avaient répandues alors, étaient les prémices de la Rédemption ; un ange s'empressa de les recueillir, non pour les reporter au ciel, car elles avaient été versées sur la terre, et Dieu ne reprend pas ce qu'il donne, mais pour les conserver précieusement jusqu'à des temps plus heureux.

Pendant son règne, qui fut de trop courte durée, Godefroy de Bouillon, roi de Jérusalem, s'était procuré en Terre-Sainte d'importantes reliques; il en avait envoyé plusieurs à sa sainte mère, la bienheureuse Ide. L'illustre croisé offrit en même temps, par reconnaissance, à sa nourrice, qui était née à Allouagne et qui y demeurait, une des larmes que Notre-Seigneur avait versées au sépulcre de Lazare. Elle provenait, paraît-il, du trésor des Lieux Saints A son tour, la pieuse femme fit don à l'église de son village de cette précieuse relique, exposée depuis lors à la vénération des fidèles.

D'après la tradition rapportée par Malbrancq, la sainte larme d'Allouagne avait été recueillie avec un fragment de la pierre, sur lequel elle était tombée. Cette pièce fut placée dans une petite fiole d'argent que renferma une châsse d'or de grand prix. Telle était la relique vénérée par une multitude de pèlerins venus de France, de Flandre, de Morinie, d'Artois, de Hainaut, d'Amiens et d'autres lieux, pour demander au Sauveur certaines grâces, et, en

Digitized by Google

particulier, la guérison de maladies d'yeux [1]. Dans le cours du pèlerinage, et surtout pendant la neuvaine qui commençait le 21 juin, on distribuait aux fidèles de l'eau dans laquelle on avait plongé la fiole, des médailles d'argent et de cuivre, ou des images pieuses qui avaient touché la relique [2].

La Révolution vint arrêter cette piété; la châsse disparut pendant la Terreur, mais la fiole fut sauvée avec sa relique. Aussi, en 1803, le culte de la sainte larme était-il rétabli, et les pèlerins reprenaient-ils le chemin du sanctuaire qui a toujours été fréquenté depuis lors. Cette dévotion a encore été ravivée par d'imposantes cérémonies et par les fêtes splendides célébrées, en 1868, sous l'intelligente direction du curé de la paroisse, aidé de M. l'abbé Plique, dont on connaît le zèle pour la propagation de cette piété. C'est dans ces cérémonies que furent distribuées à un grand nombre d'exemplaires une fort belle image [3], et la médaille qui sera bientôt décrite [4].

Allouagne n'est pas le seul lieu où s'est établi une dévotion en l'honneur d'une sainte larme du Sauveur; on peut

1. Malbrancq, *De Morinis*, t. III, p. 46.

2. *Abrégé de l'institution ou érection du pèlerinage d'Alloigne*, page 11.

3. Cette gravure, artistement exécutée par M. Bertin, de Paris, représente, dans la partie supérieure, un ange agenouillé, tenant un linge sur lequel on voit une grande larme radieuse. Au second plan, Jésus-Christ ressuscite Lazare, en présence de quelques disciples et de Marthe. La seconde partie est divisée en deux tableaux, séparés par un ange debout, au-dessus duquel est posée la relique vénérée ; à droite est l'église d'Allouagne, et à gauche, l'autel de la Sainte-Larme.

4. *La Revue Artésienne* du 26 juillet 1868. — Robitaille, *Annuaire du diocèse d'Arras pour 1870*, p. 231.

Digitized by Google

encore citer Vendôme [1], Thiers en Auvergne, Saint-Maximin en Provence, Saint-Pierre près d'Orléans, Sélincourt au diocèse d'Amiens, Liége et Trèves. Il convient donc de discerner les médailles d'Allouagne d'avec celles qui sont étrangères à son pèlerinage. M. Forgeais a décrit et publié sept objets de piété portant une larme plus ou moins ornée ; ce sont cinq grands sachets, un petit médaillon rond avec anneau à consoles et une petite plaque en forme de cœur couronné [2]. Le numismatiste parisien les attribue tous à la dévotion envers la sainte larme de Vendôme ; toutefois il émet un doute à l'égard des deux derniers objets qui pourraient bien, selon lui, concerner la sainte larme de l'abbaye de St-Pierre-lez-Sélincourt [3].

Nous n'avons pas à nous occuper des cinq sachets, dont les types sont pour la plupart assez bizarres, car ils ne rentrent, sous aucun rapport, dans notre travail ; nous les laissons bien volontiers à Vendôme. L'apparence et le style amiénois du petit médaillon autorisent à le

1. Lire les longues discussions auxquelles deux savants du XVIIe siècle, Thiers et Mabillon, se sont livrés sur la sainte larme de Vendôme.

2. *Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine, quatrième série, imagerie religieuse*, p. 65 à 86.

3. Il existe, en effet, des médailles du pèlerinage de Sélincourt, localité du département de la Somme. Nous possédons deux variétés d'une petite médaille en cuivre, du XVIIe siècle, offrant le buste à gauche de saint Pierre, tenant une clef, avec cette légende : ST PIER-LE SELINCOVR, et de l'autre, une larme suspendue à un crochet, et ces mots en légende : LACRIMA CHRISTI. Le R. P. Jacques Le Mercier a traité cette dévotion dans un ouvrage ayant pour titre : *Histoire de la Larme sainte de N. S. Jésus-Christ, révérée dans l'abbaye de Saint-Pierre-lès-Sélincourt.*

Digitized by Google

donner au pèlerinage de Sélincourt [1]. Quant à la petite plaque en cœur, elle est sans doute du même lieu, quoique par le type elle se rapproche assez de deux médailles d'Allouagne. Mais ce rapport n'est pas assez déterminant pour nous faire admettre cette pièce dans notre Recueil.

Les médailles que nous allons décrire, ne laisseront aucun doute sur leur attribution au pèlerinage si renommé de la sainte larme d'Allouagne ; toutes ont d'ailleurs été trouvées dans les environs du lieu de la dévotion. Les quatre premières sont du XVI^e^ siècle et les cinq suivantes du XVII^e^ ; quant à la dernière, elle ne date que de quelques années.

51. Ange, sur la tête duquel on voit une petite croix ; il a les ailes ouvertes et tient devant lui un linge sur lequel se voit une larme. Petite médaille ronde, entourée d'un grènetis, frappée, comme les deux suivantes, sur une mince feuille de cuivre, sans revers.

52. Variété, d'un dessin beaucoup plus correct. Cette pièce est de mêmes module et grandeur ; un filet remplace le grènetis ; la croix manque, mais de chaque côté de la figure est une plante à trois branches, emblême de la Trinité.

53. Le même type, dans un cercle qu'encadre un carré légèrement cintré, enfermé lui-même par un second cercle. Les espaces laissés libres sont occupés par une fleur de lis et de gros points. Médaille ronde beaucoup plus grande que les précédentes.

1. Dans la note qui terminera cet article, nous décrirons une médaille dont le type principal est presque semblable à ce médaillon.

Digitized by Google

54. Dans un cercle tressé, garni intérieurement de demi-cercles, est un ange chevelu, aux ailes déployées, vêtu d'une longue robe et d'un manteau, tenant un linge sur lequel on voit une larme. Grande médaille frappée en bractéate sur une feuille de cuivre, carrée et fort mince.

55. Grande et belle couronne royale, avec croix ; dessous, une larme sur un autel, au milieu de deux chandeliers avec cierges allumés, le tout dans un double encadrement octogone. ℞. Dans un encadrement semblable, l'inscription suivante, ordonnée en sept lignes: QUE BENI SOIT LA S E SACRE LARME DE I CRIS EN ALLOVIGNE. *(Qu'elle soit bénie la sainte et sacrée larme de Jésus-Christ, à Allouagne).* Cette intéressante pièce se compose de deux minces feuilles de cuivre estampées, réunies ensuite et découpées de manière à laisser la place d'un anneau.

56. Couronne royale, surmontée d'un petit globe avec croix ; dessous, une larme tombant sur une pierre, ou posée sur un autel ; elle est accostée de deux anges portant des chandeliers avec cierges allumés. Cette médaille, dont les deux côtés sont presque les mêmes, est de forme octogone ; elle se compose de deux feuilles de cuivre réunies au moyen d'une soudure.

57. La sainte larme, dans un reliquaire en forme de monstrance, porté par deux anges, agenouillés. ℞. Le même reliquaire, mais plus grand, et sans les tenants. Médaille losangée en plomb, avec encadrement tressé, de chaque côté.

58. Sur un fond losangé, deux larmes, que sépare l'inscription INRI, rappelant le Christ. ℞. Le Saint-Esprit.

Digitized by Google

Petite médaille de plomb, formant un carré long ; elle est ornée, des deux côtés, d'un large encadrement.

59. LAZAR. Jésus à droite, ressuscitant Lazare qui se soulève, les mains jointes. ℟. S · LARME LOVAIGNE. Le reliquaire de la sainte larme d'Allouagne, qui affecte la forme d'un ciboire. Cette médaille ovale, ayant un double cercle de chaque côté, est formée de deux feuilles d'argent qu'une soudure a réunies.

60. LA RÉSURRECTION DE LAZARE. Le Christ à gauche, devant le tombeau de Lazare qui soulève la tête. ℟. BÉNIE SOIT LA Ste LARME DE N. S. J. C. CONSERVÉE À ALLOUAGNE. Ange, dans une prairie, tenant à droite un linge où est imprimée la sainte larme. Cette médaille, s'il est possible de donner ce nom à un objet si bizarre, a été faite sur le modèle des larmes d'argent et de cuivre qui se vendent à Vendôme ; il s'en trouve en argent, en similor et en cuivre argenté [1].

Les trois premières médailles, ainsi que les cinquième, septième et neuvième, ont été publiées dans notre *Numismatique béthunoise* (pl. xv et p. 139).

1. Nous possédons encore deux autres médailles en plomb de la sainte larme, qui nous proviennent des collections de MM. Quandalle et Duleau. La première montre, d'un côté, une larme entre deux fleurs, et de l'autre, un saint évêque bénissant ; la seconde offre au droit une larme sur un espèce de chandelier, au milieu d'étoiles, et au revers, la tête nimbée du Christ. Si nous ne comprenons pas ces pièces dans notre Recueil, c'est que, par leur style, leur caractère et leur fabrique, elles paraissent appartenir à l'Amiénois. Nous pensons qu'elles se rapportent à la dévotion de Sélincourt.

Digitized by Google

IV

AMETTES

Médailles du bienheureux Labre

Quelle magnificence et quelle majesté dans ces grandes fêtes de 1860, commencées à Rome, continuées à Arras et terminées dans le modeste village d'Amettes, pour l'exaltation d'un pauvre pèlerin ! C'est que chacun voulait, à l'envi, honorer la mémoire et célébrer la béatification de celui qui fut, par excellence, le héros de la pauvreté, de la pénitence et de la contemplation.

Benoît-Joseph Labre naquit le 26 mars 1748, à Amettes, paroisse qui dépendait autrefois du diocèse de Boulogne et qui, depuis 1801, fait partie de celui d'Arras[1]. Ses

1. Les biographies de Labre sont nombreuses. Le travail le plus important sur ce bienheureux est celui de M. Desnoyers ; il a pour titre : *Le vénérable Benoît-Joseph Labre, célèbre pèlerin français.* Cet ouvrage, qui forme deux gros volumes in-8°, contient, à la page 560 du tome second, une notice bibliographique sur le saint pénitent. Nous ajoutons à cette liste les ouvrages et opuscules parus depuis et surtout en 1860 : *Compendio della vita e virtu del beato pellegrino Benedetto Giuseppe Labre.* — *Abrégé de la vie du bienheureux Benoît-Joseph Labre, pèlerin français*, traduction de l'ouvrage précédent. — *Ragguaglio della vita del beato Benedetto Giu-*

Digitized by Google

parents le confièrent de bonne heure à son oncle, curé d'Érin, qui prit soin de son éducation et lui enseigna le latin. Ce bienfaiteur étant mort, son élève voulut se faire religieux ; il se présenta, sans être admis, d'abord chez des chartreux, puis chez des trappistes; enfin il fut reçu comme novice, à l'âge de vingt-et-un ans, au couvent des Sept-Fonts, mais il quitta ce monastère, huit mois après, pour se vouer entièrement aux pèlerinages. Dès lors, il visita les lieux saints les plus renommés de France, d'Italie, d'Espagne, de Suisse et d'Allemagne ; enfin il se fixa à Rome, passant toute la journée dans les églises, surtout dans celle de Notre-Dame-des-Monts, prosterné constamment au pied des sanctuaires. La charité, la prière et les macérations furent l'unique occupation de l'humble pauvre volontaire, qui rendit sa belle âme à son créateur, le 16 avril 1783.

Au premier bruit de la mort du serviteur de Dieu, la ville éternelle s'émeut toute entière ; partout on entend ce cri : le saint est mort. Le corps, porté dans l'église de Notre-Dame-des-Monts, est aussitôt entouré d'une foule consternée, qui ne cesse de se renouveler et de grossir. On s'agenouille avec respect devant la dépouille mortelle de l'homme qu'hier on ne daignait pas honorer d'un regard, et dont on proclame aujourd'hui les vertus

seppe Labre dato in luce nella solennità della sua beatificazione. — *Le bienheureux Benoît-Joseph Labre.* — *Vie du bienheureux B.-J. Labre.* — l'abbé Robitaille, *Vie du bienheureux Benoît-Joseph Labre.* — *Mandements de Mgr Pierre-Louis Parisis, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer, à l'occasion de la béatification de Benoît-Joseph Labre.* — Aubineau, *Vie admirable du bienheureux mendiant et pèlerin Benoît-Joseph Labre.*

Digitized by Google

héroïques. Chacun veut toucher les restes du prédestiné, en approche chapelets et médailles. Bientôt on se disputera la moindre parcelle des haillons de l'humble indigent, dont il sera fait plus de quatre-vingt mille reliques qui se répandront rapidement par toute l'Europe. L'image du pèlerin français est reproduite de toutes manières, en argent, en cuivre, en étain, en plomb et en cire, sur toile, sur bois et sur porcelaine, mais ce sont surtout les portraits gravés, soit en pied, soit en buste, qui ont le plus de vogue, aussi s'en vend-il un nombre prodigieux d'exemplaires[1].

Quand on considère une telle dévotion, quand on voit tant d'objets de piété, bien propres à l'entretenir et à la propager, on pourrait supposer qu'à la même époque, il a existé à Rome, en France et ailleurs, un grand nombre de médailles au type de l'humble serviteur de Dieu.

1. D'après M. Desnoyers, ouvrage cité, t. II, p. 225 et 509, les cuivres gravés à Rome, à l'effigie du bienheureux, s'élevèrent, en quelques mois, à 85 ; en 1791, ils dépassaient de beaucoup la centaine ; il en fut tiré 135,000 exemplaires. De plus, Capoue et Fabriano éditèrent d'autres portraits du même personnage et en vendirent une soixantaine de mille. Quel nombre obtiendrait-on si l'on ajoutait tout ce qui a été exécuté, sur le même sujet, en France et dans d'autres pays ? Nous connaissons 86 portraits de Benoît ; ils ont été gravés ou lithographiés, savoir : 25 à Rome, 58 à Paris, Arras, Douai, Lille, Avignon, Orléans et Epinal, 1 à Gand et 2 à Munich. Sur 48, le pèlerin est en pied, debout ou à genoux, à droite ou à gauche ; presque toujours il a la tête découverte et les bras croisés ; il est vêtu d'un vieux manteau déchiré, à la ceinture duquel pendent, à droite, un tricorne, et à gauche, une écuelle. Les 38 autres, qui sont en buste, à droite ou à gauche, représentent de même le bienheureux de l'Artois.

Digitized by Google

Pourtant toutes nos recherches ne nous en ont fait découvrir que trois différentes, et encore sont-elles d'origine française. Ceci laisserait croire qu'à Rome surtout, il n'était pas d'usage, que peut-être il n'était pas permis, de fabriquer des médailles religieuses de personnages dont la béatification ou la canonisation n'étaient pas encore proclamées.

De nombreux prodiges s'opérèrent au tombeau de Benoît, élevé dans l'église Notre-Dame-des-Monts ; des fidèles et des pèlerins de toutes les nations n'ont cessé d'y affluer, même dans les temps les plus agités. Le titre de vénérable avait été décerné, dès 1783, au serviteur de Dieu ; sa béatification fut déclarée en 1860. Vers le milieu de notre siècle, on frappait, à Saumur, une petite médaille qui représente le saint pèlerin, marchant à gauche, et s'appuyant sur un bâton, comme on le vit à la fin de sa carrière, pièce qui lui donne, par anticipation, le titre de bienheureux.

Mais ce fut en 1860 que la gloire de l'illustre pénitent du XVIII[e] siècle se manifesta dans tout son éclat, surtout pendant les fêtes solennelles qui suivirent sa béatification[1]. Qui ne se rappelle cette procession d'Arras, qui,

1. Les principales publications sur ces fêtes sont les suivantes : *Programme des fêtes qui seront célébrées à Arras, les 15, 16 et 17 juillet 1860, à l'occasion de la béatification de Benoît-Joseph Labre et de la translation d'une relique insigne du bienheureux.* — *Le bienheureux B.-J. Labre et les fêtes d'Arras.* — L'abbé Robitaille, *Compte-rendu des fêtes d'Arras et d'Amettes.* — L'abbé Van Drival, *Récit des fêtes célébrées à Arras, les 15, 16 et 17 juillet 1860, à l'occasion de la béatification et de la réception d'une relique insigne de B.-J. Labre.* — *Procession célébrée à Arras, le 15 juillet 1860, en l'honneur du bienheureux Benoît-Joseph Labre*, magnifique album colorié, édité en 1861 à Arras, par Brissy.

Digitized by Google

chiennes, Pecquencourt[1] et Thiennes. *Belgique :* Bruges et Courtrai[2].

Mais revenons à notre sujet. Le cierge d'Arras fut déposé d'abord dans l'église de Saint-Aubert ; la chapelle de l'hôpital de Saint-Nicolas le reçut en 1109. En 1215, il était solennellement porté dans l'élégante pyramide qui lui avait été élevée, au milieu de la petite place, par la pieuse Mahaut de Portugal, veuve de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, monument bien remarquable que l'athéisme et le vandalisme révolutionnaire ont fait disparaître en 1791[3]. Heureusement, après mille dangers, la relique vénérable a échappé à cette furie sacrilége. Il en fut de même de sa riche custode qu'avait offerte Mahaut de Portugal, étui d'argent niellé, en

1. On connaît deux médailles de Notre-Dame des Ardents, de Pecquencourt : nous avons donné la première dans notre Notice citée ci-devant ; les coins de l'autre sont au Musée de Lille.

2 L'abbaye de Groninghe, de Courtrai, qui tenait en grande vénération un cierge provenant de celui d'Arras, a fait frapper pour cette dévotion une médaille octogone, en cuivre soufflé, sur laquelle on voit, d'un côté, la sainte Vierge, debout et couronnée, tenant à la main droite un sceptre et portant l'Enfant Jésus sur le bras gauche. Légende : *N. Dame d Groenin.* Le revers représente le saint cierge allumé, dans un chandelier à base hexagone, entre deux anges céroféraires, agenouillés ; légende : *La S. Chandel.* Cette médaille, qui fait partie du cabinet de M. Gentil, de Lille, a été décrite par M. de Linas, à la page 70 de son ouvrage déjà cité.

3. Nous donnerons, sous le nº 114, une médaille dont le revers représente cette belle pyramide de la Sainte-Chandelle. Ce n'est pas la seule qui rappelle ce clocher gracieux et hardi, car il figure aussi sur un jeton frappé en 1597, pour les États d'Artois, pièce publiée par M. Deschamps de Pas, dans sa *Notice sur les Jetons d'Artois.*

Digitized by Google

forme de cône allongé, orné de figures, d'animaux fantastiques, de guirlandes et d'arabesques[1].

On a vu combien le culte de la sainte chandelle, le même que celui de Notre-Dame des Ardents ou du Joyel, a été suivi à Arras. Longtemps il y donna lieu à des pèlerinages nombreux qui ne cessèrent d'attirer un grand concours de fidèles[2]. Il a fallu les mauvais jours de la Terreur pour arrêter cette dévotion si populaire.

Il y a peu d'années, Mgr Lequette, évêque d'Arras, voulant restaurer le culte presque oublié de Notre-Dame des Ardents, décida qu'une église sous ce vocable serait construite dans sa ville épiscopale, et que la sainte relique y serait déposée dans sa custode. On se mit à l'œuvre et bientôt s'éleva ce bel édifice, qui fut

1. Cette custode, qui contient encore des parties importantes du cierge vénéré, a été conservée dans le Trésor de la cathédrale d'Arras depuis le concordat jusqu'en 1876, année où elle fut déposée solennellement en l'église de Notre-Dame des Ardents. Elle a été décrite par M. de Linas, dans son ouvrage cité ci-devant.

2. M. Terninck donne de curieux détails sur ces pèlerinages dans son ouvrage : *Notre-Dame du Joyel*, p. 34.

Suivant Dom Devienne, (*Histoire d'Artois*, 5e partie, p. 236), Louis XIV, qui avait pieusement visité le saint cierge, en 1654, après la levée du siége d'Arras, vint, trois ans après le vénérer de nouveau avec la reine. Les maïeurs de Notre-Dame des Ardents, prévenus de la visite, avaient fait fabriquer cinq *agnus* d'or, dans lesquels ils avaient coulé des gouttes du saint cierge. Ils les offrirent à la reine et aux principales dames de sa suite. Certainement ces agnus n'étaient autres que des médailles en forme de petits reliquaires, du genre de celles que ce recueil renferme en assez grand nombre. Nous ignorons ce que représentaient ces médailles, mais il y a lieu de penser qu'elles étaient au type de l'une de celles que nous décrirons dans ce chapitre.

Digitized by Google

consacré dans le mois de mai 1876. A cette occasion furent célébrées de magnifiques fêtes dont le souvenir sera conservé par la description qu'en a donnée M. le chanoine Van Drival, un des principaux organisateurs de ces solennités[1]. Une foule immense accourut de toutes parts pour assister à ces fêtes et surtout à une procession grandiose dont l'éclat était encore relevé par la présence de plusieurs prélats[2]. Des médailles destinées à raviver et à propager la dévotion à Notre-Dame des Ardents, furent commandées par la commission d'organisation à la maison Robineau, de Paris, qui en a frappé 89,448 exemplaires.

Cette piété a été l'objet d'une suite intéressante de médailles dont la plupart sont d'une grande rareté. Nous en connaissons vingt-deux : une concerne Lille, deux sont de Pecquencourt et une se rapporte à l'abbaye de Groninghe, de Courtrai ; nous donnons les dix-huit autres à Arras. L'attribution de quelques-unes ne peut laisser aucun doute, et comme les autres ne fournissent aucune indication qui les rattache à d'autres localités, nous les classons de préférence à la ville qui fut le siége principal de cette piété. Notons d'abord que sur chaque médaille le cierge est allumé, hormis sur celle qui porte le n° 116.

1. *Description des Fêtes du 21 mai solennisées à Arras en l'honneur de N.-D. des Ardents.* — V. aussi le *Programme de la Procession.*

2. On a réimprimé, pour la procession, les guidons des anciennes corporations de la ville ; il en a été fait ensuite un album de quatorze planches, commençant par celle de Notre-Dame des Ardents.

Digitized by Google

108. ...S.. C.. MTM. La sainte Vierge, couronnée, vêtue d'une robe et d'un manteau drapés avec goût, tenant l'Enfant Jésus entre les bras. A sa gauche, un homme agenouillé lui présente un cierge. A sa droite, un saint évêque portant mitre, chape et crosse. A la droite du prélat, un grand lis dans un vase. Marie, son Fils et le saint sont nimbés. Cette enseigne ronde, autour de laquelle règne un cercle élevé, bordé de grènetis, est d'un beau style, d'un dessin correct et d'un fini remarquable. Cet objet, en étain, trouvé à Arras, remonte au milieu du xv^e^ siècle. Il est malheureusement incomplet; deux cassures ont enlevé la plus grande partie de la légende, ce qui rend notre attribution assez incertaine.

109. La Vierge, portant son Fils sur le bras droit; elle est entre deux chandeliers avec cierges. Comme sur d'autres médailles que nous décrirons ci-après, les deux cierges ne sont pas placés uniquement pour la symétrie; ils ont une signification : ils indiquent soit les deux saintes chandelles des confréries de Notre-Dame des Ardents et des Petits Ardents, soit le cierge principal et ceux qui en sont provenus. ℟. Évêque nimbé et crossé, bénissant ; c'est très-probablement saint Vaast. Cette petite *imaige* est placée dans un cœur avec encadrement garni de cinq trèfles à l'extérieur et muni d'un grand anneau. Cet objet de piété et les deux suivants sont en plomb et appartiennent au xvi^e^ siècle.

110. Pièce plus petite, aux mêmes types; elle est ronde et encadrée dans une cercle épais.

111. Variété plus correcte ; ici l'évêque est mitré.

Digitized by Google

112. La Vierge, nimbée, vêtue d'un large manteau ; elle tient le cierge à la main droite. Plaque de plomb, du XVI^e^ siècle, en forme de niche ; elle est encore garnie de son anneau de suspension.

113. La Vierge avec l'Enfant Jésus sur le bras droit ; elle est entre deux cierges mis dans de petits chandeliers affectant la forme d'un sablier. Les lettres S C (*Sainte Chandelle*) occupent les deux côtés laissés libres. ℟. Chapelle à deux fenêtres, avec clocheton et croix ; dans le champ, quatre étoiles. Plomb rond de la première moitié du XVII^e^ siècle.

114. La Vierge, couronnée, tenant le cierge à la main droite, descend, entourée de nuages, vers l'évêque Lambert et les deux ménestrels près desquels sont deux violes et un archet. ℟. N · D · DES ARDANS. Représentation assez lourde de la belle pyramide de la Sainte-Chandelle ; au bas, deux rosaces. Grande médaille octogone en argent, du XVII^e^ siècle.

115. N D S C DEL (*Notre Dame de la Sainte ChanDELle*). La Vierge, dont la tête, couronnée, est entourée d'une auréole lumineuse ; elle est posée sur des nuages et tient le cierge à la main gauche. ℟. N D S CHANDEL. Le cierge, placé au milieu d'un parquet à carreaux. Médaille ovale du XVII^e^ siècle, frappée sur deux feuilles d'argent en losange ; entre l'ovale et les bords se trouvent le cercle de l'anneau et trois globules.

116. Dans un encadrement losangé, orné extérieurement de quatre fleurs de lis, est un double cercle ovale renfermant, d'un côté, le cierge entre les initiales S C, et de l'autre, les lettres IHS, monogramme ordinaire

Digitized by Google

du Christ, avec la croix et les clous. Petite médaille d'argent, frappée vers le milieu du XVII^e^ siècle.

117. La Vierge, tenant un sceptre à la main droite, et portant l'Enfant Jésus sur le bras gauche, l'un et l'autre ayant la tête entourée d'une auréole rayonnante. ℟. La sainte chandelle mise dans un chandelier élevé, entre deux anges agenouillés, qui présentent des palmes. Vis-à-vis du pied du chandelier sont les lettres S C G N (*Sainte-Chandelle, Gardez Nous*). Jolie médaille octogone, en argent, du XVII^e^ siècle, bien différente de de toutes les autres par le faire et le style.

118. La Vierge, couronnée et nimbée, ayant sur le bras droit l'Enfant Jésus, aussi nimbé ; elle se tient dans un cercle orné de deux fleurs. De chaque côté, un chandelier avec cierge. Cette médaille uniface, bordée d'un grènetis cordonné, a été frappée dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle, sur une légère feuille de cuivre jaune.

119. N·D·DES ARDANS. La Vierge, couronnée, tenant le cierge à la main droite, et portant sur le bras gauche l'Enfant Jésus avec le globe terrestre. ℟. LA·S·CHANDELLE. Le saint cierge dans sa custode. De chaque côté, un ange agenouillé portant un chandelier avec cierge. Cette médaille du XVII^e^ siècle est de forme octogone ; elle se compose de deux lames de cuivre jaune, estampées séparément, puis réunies par une soudure.

120. SAINTE CHANDELE. La Vierge, entourée de rayons dans un ovale formé de nuages, apparaît à l'évêque et aux ménestrels, tous trois à genoux ; elle tient le cierge à la main droite. ℟. CALVAIRE D'ARRAS. Type le plus ordinaire de ce calvaire, reproduit ci-devant

Digitized by Google

au n° 93. Belle médaille en plomb et étain, du milieu du XVIII^e^ siècle.

121. S · CHANDELLE D ARRAS. On voit dans un double encadrement le cierge placé sur un socle. Exergue : 1757. ℞. CALVAIRE D'ARRAS. Même type que celui du n° précédent, mais la porte est plus haute et mieux dessinée. Médaille octogone en alliage de plomb et d'étain.

122. Intérieur d'église, dont la voûte est à compartiments étoilés ; à l'entrée, la sainte chandelle posée sur un large pied de chandelier. Exergue : LA S · CHANDELLE. Médaille octogone sans revers, estampée sur une mince feuille de cuivre rouge, qui paraît être de la seconde moitié du siècle dernier.

Les trois médailles suivantes sont celles qui ont été frappées pour être distribuées et vendues lors de la procession solennelle du 21 mai 1876 ; il s'en trouve en vermeil, en argent et en bronze.

123. NOTRE DAME DES ARDENTS P. P. N. Dans un encadrement formé d'arcatures, la Vierge apparaît sur un nuage ; elle se présente avec le cierge en main, à l'évêque et aux ménestrels, tous trois agenouillés. Le mot CEREVM qu'on lit plus bas donne en chronogramme le millésime 1105, année de l'apparition, qu'on retrouve sur le nuage. ℞. Dans un encadrement semblable, un calvaire dont les extrémités sont trifoliées ; il est placé sur une porte cintrée au-dessus de laquelle est cette inscription : CALVAIRE D'ARRAS.

124. Même médaille réduite aux deux tiers

125. Autre plus petite, aux mêmes types, mais sans les encadrements ; on y a supprimé la porte et le mot *cerevm*.

Digitized by Google

Les nos 119 et 120 ont été décrits par M. Rouyer dans *L'Écho de la Lys*, en 1842 ; les mêmes nos et les nos 113 et 114 ont été publiés dans notre *Notice sur les Médailles de la sainte chandelle* ; enfin le n° 110 figure à la planche IV de notre *Essai sur la Numismatique de l'Abbaye de Saint-Vaast* [1].

Médailles de saint Marcou

Ce saint, connu aussi sous les noms de Marcoul, Marculfe et Maclou, missionnaire, puis abbé de Nanteuil vers le milieu du VIe siècle, était particulièrement honoré à Corbeny près de Laon, où se trouvait son tombeau [2]. Il fut aussi vénéré dans beaucoup d'autres lieux [3] ; on l'invoquait contre les écrouelles. Les rois de France passaient pour avoir obtenu de lui le don de guérir les scrofuleux.

Une église d'Arras, construite dans le XIe siècle, était

1. C'est par erreur que, dans notre opuscule sur les médailles de la sainte chandelle (pl. I, n° 5), nous avons attribué à cette dévotion une médaille qui représente, d'un côté, la sainte Vierge abritant des pèlerins sous son manteau, et, de l'autre, saint Nicolas avec les trois enfants. Elle appartient aux pèlerinages renommés de Notre-Dame de Bon-Secours, de Nancy, et de saint Nicolas, de Saint-Nicolas du Port.

Nous possédons un petit méreau de plomb, qui se rapporte à l'une des confréries de Notre-Dame des Ardents, établies à Arras.

2. Blat, *Histoire du pèlerinage de saint Marcoul à Corbeny*.

3. Notamment à Valenciennes, en l'église paroissiale de Sainte-Elisabeth, et particulièrement à l'abbaye de Cysoing, où des reliques notables du saint étaient l'objet d'un pèlerinage célèbre. (V. *La vie de S. Marcoul*, imprimée chez de Rache, en 1640).

Digitized by Google

sous l'invocation de saint Marcou. Plus tard, elle prit le nom de Sainte-Croix, mais la fête de l'illustre abbé n'y fut pas moins célébrée solennellement jusqu'à la Révolution. Une confrérie en l'honneur du même saint avait aussi été instituée en l'église de Saint-Géry d'Arras. La dévotion à saint Marcou était donc assez populaire en cette ville ; c'était du reste le seul lieu du diocèse où il fût honoré d'un culte particulier et suivi.

Il existe des médailles de saint Marcou, qui le représentent en religieux, tourné à droite ou à gauche, tenant sa crosse inclinée et approchant la main de la figure d'un suppliant agenouillé, et qui offrent au revers la statue de Notre-Dame de Liesse. Bien qu'on ait trouvé souvent de ces médailles à Arras et dans les environs de cette ville, nous croyons prudent de les laisser au Laonnais, où on les a rencontrées plus fréquemment. MM. Duployé les attribuent au pèlerinage de Notre-Dame de Liesse[1].

Nous donnons à la dévotion d'Arras sept médailles de saint Marcou. Les trois premières prouvent leur origine par leur caractère artésien et par les sujets qu'elles représentent. Les quatrième et sixième n'ont pas besoin d'explication. La cinquième appartient à Arras, non-seulement par son type, son style et sa facture, mais encore par le revers, offrant le buste de saint Liévin[2]. Quant à la dernière, au buste du saint

1. *Notre-Dame de Liesse*, t. I, p. 58 et 59, t. II. p. 344.

2. A l'article de Merck-Saint-Liévin, nous parlerons de ce célèbre apôtre de l'Artois et de la Flandre ; nous ne dirons donc ici que quelques mots de son culte à Arras. L'église de Sainte-Croix, la

Digitized by Google

abbé, mitré, dont le revers rappelle la vision de saint Hubert, type si souvent employé pour les médailles religieuses d'Arras, elle doit être considérée comme se rapportant à cette ville, tant par ses types que par son apparence locale.

126. Plaque carrée de cuivre rouge en bractéate. Dans un encadrement de deux lignes de grènetis, dont les angles sont ornés de fleurs se trouve un double cercle avec anneau. Au centre, saint Marcou, nimbé, tourné à droite, tenant une crosse; devant lui un suppliant à genoux. Enseigne du XVI^e^ siècle.

Les deux numéros ci-après, qui sont de forme ronde, en étain, paraissent un peu moins anciens.

127. Petite médaille uniface, mise dans un encadrement; elle représente le saint, nimbé, posant la main droite sur un enfant, et tenant sa crosse de l'autre.

128. Autre médaille encore plus petite, placée dans un encadrement entouré extérieurement d'un anneau et de sept globules. On y voit le saint, tenant sa crosse de la main droite et un petit buste dans l'autre. Le revers montre un cavalier trottant à droite : c'est saint Menne, dont nous aurons l'occasion de parler, à l'article d'Écoust-Saint-Mein.

même où était vénéré saint Marcou, honorait aussi saint Liévin d'une manière particulière ; la confrérie de ce nom, qui s'y était établie, prit une grande importance dans le XVIII^e^ siècle. Ainsi s'explique la présence du buste de ce saint sur une de nos médaillle de saint Marcou, d'Arras. La confrérie a été rétablie en l'église de Saint-Géry, le 5 juillet 1804. (V. *Statuts et Règlements de la Confrérie de saint Liévin.* Arras, Brissy, 1849).

Digitized by Google

129 · S · MARCOVL. Saint Marcou, dont la tête est entourée d'un cercle lumineux, est légèrement tourné à gauche ; il est vêtu en moine et tient sa crosse inclinée. Il approche sa main droite d'un suppliant, à genoux devant lui. ℟. CALVERE DARAS. Le calvaire, fort bas et tourné vers la gauche. Il est à remarquer que l'on a employé pour ce côté un coin plus petit que celui du droit. Cette médaille et la suivante sont en cuivre.

130. · S · MARCO. Dans un double encadrement octogone, le même saint nimbé, tenant sa crosse à la main gauche, va imposer l'autre main sur un roi agenouillé, muni d'un bâton de pèlerin. ℟. S LIEVIN. Buste à gauche de saint Liévin, mitré ; le martyr tient à la main droite une tenaille au bout de laquelle est sa langue arrachée, et à l'autre, une croix à longue hampe et à double croisillon. Cette médaille est composée de deux lames de métal, frappées séparément et réunies par une soudure ; elle appartient bien à l'Artois par son style, sa fabrique et le sujet du revers.

131. S^T MARCOUL PRIEZ P. N. Dans une bordure en grènetis perlé, le saint abbé, vêtu d'un rochet à manches larges, avec croix pectorale, sur la tête duquel plane un nimbe. Il touche de la main droite le cou d'un suppliant à genoux et tient de l'autre main sa crosse inclinée. ℟. Dans un même encadrement l'inscription suivante en quatre lignes : CONFRERIE DE S · MARCOUL A S^T GERY D'ARRAS. Cette médaille d'étain est d'une très-belle exécution ; elle paraît être du même graveur que la première de celles aux types du calvaire d'Arras et de Notre-Dame de Bon-Secours. C'était un objet de dévotion en même temps qu'une médaille de confrérie.

Digitized by Google

132. S. MARCOV. Le saint, mitré, en buste tourné à gauche; il tient sa crosse à la senestre. ℞. Saint Hubert à gauche; il prie devant le cerf crucifère. Au-dessus, un ange qui lui apporte l'étole. A l'exergue : S HUBERT P P N. Cette pièce se trouve en plomb et en étain.

Le n° 129 est du XVII^e siècle; le suivant, du commencement du XVIII^e siècle; les deux derniers sont de la seconde moitié du même siècle.

Médailles de saint Vaast

Saint Vaast, l'apôtre de l'Atrébatie, le patron du diocèse d'Arras, doit avoir sa place dans notre petite galerie métallique. Nous n'avons pas à rappeler ici la vie, bien connue d'ailleurs, de cet illustre évêque d'Arras, qui, après avoir pris une part glorieuse à la conversion de Clovis et des Francs, évangélisa, pendant quarante ans, notre contrée retombée dans l'idolâtrie. La grande renommée de Vaast ou Védaste, les miracles qui lui ont été attribués, et la profonde vénération qu'il a toujours inspirée, l'ont fait choisir pour patron d'un grand nombre de lieux des diocèses d'Arras et de Cambrai. C'est ainsi que tant d'églises et de chapelles ont été placées sous son invocation.

La célèbre abbaye d'Arras, qui portait le nom de l'auguste pasteur, avait été érigée en son honneur, l'an 667 ; elle renfermait son tombeau et la plus grande partie de ses ossements. En 880, l'approche des Normands avait forcé les religieux à transporter à Beauvais ces précieuses reliques, déposées dans une châsse ; treize ans après, elles étaient rapportées par eux avec la

Digitized by Google

plus grande solennité. Depuis lors jusqu'à la Révolution, ces restes ont été révérés dans le monastère même, où la dévotion populaire les avait en grande vénération ; ils étaient l'objet d'un pèlerinage : les mères y amenaient leurs enfants malades pour obtenir leur guérison par les mérites de saint Vaast[1].

Comme ce saint a toujours été le plus illustre de la contrée, un des plus populaires et des plus vénérés d'Arras, son culte devait être en cette ville l'objet de médailles spéciales.

A l'article de la sainte chandelle, nous avons décrit, sous les nos 109, 110 et 111, trois petites médailles du XVIe siècle, d'origine artésienne et aux mêmes types, où l'on voit, d'un côté, la Vierge entre deux chandeliers avec cierges et, de l'autre, le buste d'un saint évêque bénissant, et tenant une crosse. Comme nous supposons que cet évêque est saint Vaast, nous pensons que ces pièces concernent aussi bien son pèlerinage, que celui de Notre-Dame des Ardents d'Arras. Si nous les avons placées de préférence à cette dernière dévotion, c'est qu'elle a toujours été plus suivie que l'autre.

Nous n'aurons plus à parler ici que de quatre médailles ; les deux premières sont du XVIIe siècle, et les deux autres sont de la seconde moitié du siècle dernier.

133. Saint Vaast, mitré et crossé, tenant sur la main droite un modèle d'église ; à dextre, on voit debout

1. Les reliques de l'apôtre principal de l'Artois sont conservées dans le Trésor de la cathédrale d'Arras. (Lire le chapitre qui leur est consacré, dans le savant ouvrage de M. l'abbé Van Drival : *Le Trésor sacré de la cathédrale d'Arras*).

Digitized by Google

l'ours caractéristique. ℞. Châsse du saint. Cette médaille et la suivante se composent de deux minces feuilles d'argent estampées et réunies ensuite.

134. Le droit offre en petit le même sujet, mais sans le symbole traditionnel[1]. ℞. Buste à droite de saint Benoît que caractérisent l'auréole, le capuchon et la mitre placée devant lui[2]. Or on sait que l'abbaye d'Arras suivait l'ordre de saint Benoît.

135. S · VAST · P · N · . Saint Vaast, tourné un peu à gauche, mais regardant de face ; il porte mitre et large manteau, et tient sa crosse à la main droite ; à gauche, ornement en forme de console. ℞. S · · LEV · P N. Saint Loup ou Leu, archevêque de Sens, portant mitre, chape et crosse ; derrière lui passe la tête d'un loup, à côté d'une fleur à haute tige. Cette médaille est, ainsi que la suivante, moulée en plomb et en étain, ou en alliage de ces deux métaux ; elle se rencontre souvent, non-seulement à Arras, mais dans la région, ce qui laisse supposer qu'elle se vendait en divers lieux de dévotion. Citons, entre autres localités, Chéreng, village des environs de Lille, où saint Loup est depuis longtemps l'objet d'une dévotion particulière[3].

1. On remarquera que l'ours, qui accompagne souvent saint Vaast sur les monuments, ne figure pas toujours sur les méreaux.

2. C'est bien le type ordinaire des nombreuses médailles de saint Benoît.

3. Le moule de cette médaille, retouché et refait au commencement de ce siècle, était encore, il y a vingt-cinq ans, en possession de M. Rudot, potier d'étain à Lille, qui a coulé une grande quantité d'exemplaires de cette médaille, surtout pour la fabrique de l'église de Chéreng.

Digitized by Google

136. S·VAST·P·N·. Saint Vaast, représenté comme sur la médaille précédente, mais mieux orné et mieux gravé ; l'ours figure debout à sa droite. Même revers retouché.

Notre *Essai sur la numismatique de l'abbaye de Saint-Vaast* a déjà fait connaître les nos 110, 134 et 135.

Il nous reste à parler dans ce chapitre de quelques médailles qui semblent s'y rattacher, mais que nous ne comprenons pas dans nos planches, soit qu'elles ne puissent être attribuées exclusivement à Arras, soit qu'elles ne rentrent pas dans la classe des médailles de piété.

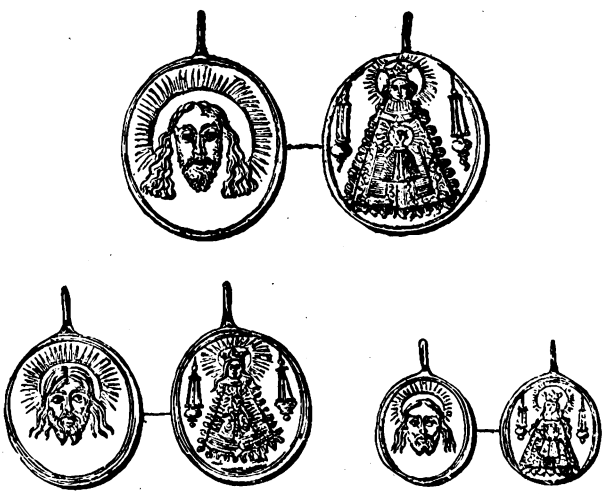
Médailles de la sainte face

Suivant la légende, une femme de Jérusalem s'étant approchée du Sauveur succombant sous la croix, aurait essuyé son visage ensanglanté avec un linge qui en aurait conservé miraculeusement l'empreinte, et cette relique serait parvenue jusqu'à nous. On sait qu'une image de l'Homme-Dieu est, sous le nom de la sainte face, honorée depuis longtemps à Rome, dans la basilique de Saint-Jean de Latran. Une ancienne copie de cette sainte face était, avant la Révolution, très-révérée au monastère de Montreuil-sous-Laon. La plupart des pèlerins se rendant à Notre-Dame de Liesse, ne manquaient pas de s'arrêter à ce couvent, qui se trouvait sur leur chemin, pour y honorer la figure du Christ. C'est pour cette raison que presque toutes médailles du XVIIIe siècle représentant Notre-Dame de Liesse offrent la sainte face au revers[1]. Sans doute des Artésiens entreprirent

1. Duployé, ouvrage cité, t. II, p. 355.

Digitized by Google

maintes fois ces pèlerinages, quoiqu'ils en fussent assez éloignés, et ils en rapportèrent des médailles ; mais on ne peut pas supposer que ces pèlerins aient été fort nombreux. Cependant les médailles aux types réunis de la sainte face et de Notre-Dame de Liesse, dont nous possédons trente variétés recueillies à Arras et dans les environs s'y rencontrent fréquemment. On doit donc admettre qu'elles se sont vendues en grande quantité dans cette ville, soit qu'elles y aient été fabriquées, soit qu'elles fussent importées de Laon ou de Paris. Toutefois, comme cette origine artésienne n'est pas suffisamment établie, nous ne comprendrons aucune de ces médailles dans nos planches ; il nous suffira d'en placer ici trois, frappées en argent et en cuivre, vers le milieu du siècle dernier[1].



1. Il convient de remarquer que le culte de la sainte face, qui est tout oriental, s'est propagé dans notre contrée ; aussi voit-on ce type reproduit sur des médailles de saint Druon, de Carvin ; de Notre-

Digitized by Google

Médailles du Saint-Sacrement.

Le diocèse d'Arras s'est toujours distingué dans la dévotion au Saint-Sacrement. Parmi ses évêques les plus zélés pour la pratique et la propagation de ce culte, nous citerons François Richardot, dont les sermons sur ce sujet ont été si répandus dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle[1], et Gui de Sève, qui, au commencement du suivant, établit l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement[2]. On doit donc supposer que dans ce diocèse, et à Arras surtout, une telle piété a donné lieu à des médailles spéciales. Aussi, pensons-nous pouvoir attribuer à cette ville une petite médaille de plomb qui y a été trouvée, et qui porte, d'un côté, les lettres S S, initiales de Saint-Sacrement, et de l'autre, le monogramme du Christ avec la croix et les clous. Ce qui corrobore notre attribution, c'est le rapport typique existant entre cette pièce et celle

Dame de Grâce, de Cambrai ; de saint Liévin, de Merck-saint-Liévin et de Notre-Dame du Bois, de Tilloy-les-Mofflaines. Ajoutons qu'un livret sur la *Dévotion au Calvaire d'Arras*, contient des litanies de la sainte face et une oraison pour l'honorer.

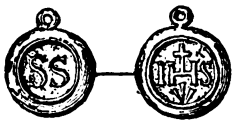
Quant à la dévotion à Notre-Dame de Liesse, nous avons dit précédemment combien elle était générale en Artois et surtout à Arras ; aussi trouve-t-on le type de ce culte sur plusieurs médailles de cette ville.

1. *Quatre sermons du Sacrement de l'autel, faicts et prononcez publicquement à Arras, par Messire Françoys Richardot, evesque dudict lieu.*

2. *Mandement de Mgr l'Evêque d'Arras*, 1701. — *L'adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacrement de l'autel, établie dans tout le diocèse d'Arras*, 1701.

Digitized by Google

de la sainte chandelle, décrite sous le n° 116. Voici cette médaille, que nous préférons placer ici.



Dans la première moitié du siècle dernier, il se vendait à Arras, des médailles du Saint-Sacrement, frappées en argent et en cuivre, qu'on retrouve souvent dans cette ville et dans les environs. Elles représentent, d'un côté, un ostensoir entre deux lampes, et de l'autre, soit Notre-Dame de Liesse, soit la sainte face. Mais comme on a recueilli dans le Laonnais beaucoup de médailles à ces types, il est bon de s'en tenir à une simple mention.

Ce n'est pas trop nous éloigner de notre sujet que de rappeler les médailles frappées pour l'inauguration de l'église du Saint-Sacrement d'Arras. Des religieuses de la congrégation de l'adoration perpétuelle, ou bénédictines du Saint-Sacrement, appelées en 1815 dans le Pas-de-Calais, avaient formé à Arras un pensionnat de jeunes personnes ; elles s'établirent ensuite dans l'ancien couvent des trinitaires de cette ville. En 1842 fut commencée la nouvelle église du monastère, début et chef-d'œuvre de Grigny, l'éminent architecte, le restaurateur de l'art chrétien dans le nord de la France. Ce gracieux édifice, élevé dans le style de l'architecture fleurie du xv[e] siècle, fut inauguré, le 5 août 1846, par le cardinal-évêque d'Arras[1]. A cette occasion, la communauté fit distribuer

1. V. *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*, (article de M. Grandguillaume), 3[e] série, t. I, p. 257. — A. d'Héricourt et Godin, *les Rues d'Arras*, t. I, p. 134.

Digitized by Google

à ses élèves et aux assistants de belles médailles frappées en argent et en cuivre, par la maison Vachette, de Paris.

La première légende porte : · L'ÉGLISE DES BÉNÉDICTINES DU S SACREMENT D'ARRAS, légende supérieure, en deux lignes. Vue extérieure du monument, prise du côté du portail. A l'exergue: 5 AOUT 1846, date de la bénédiction. ℟. LOUÉ ET ADORÉ SOIT LE TRÈS-Sᵀ SACREMENT. Riche ostensoir, de forme moderne, dont le pied avec l'Agneau est soutenu par des nuages. Au bas est le nom du fabricant. Cette médaille ovale a 39 millim. Il en existe une variété. On trouve aussi la même médaille, réduite à 23 millim., et présentant de légères différences; ici, devant l'église, on remarque plusieurs personnes; au revers, la date répétée de la bénédiction remplace le nom du fabricant [1].

En terminant ce chapitre, nous devons rappeler que les médailles dont il se compose ne sont pas les seules qui aient été vendues aux pèlerinages d'Arras. Si nous n'y avons pas décrit celles du bienheureux Benoît Labre, c'est qu'elles devaient être mieux placées à Amettes, lieu de sa naissance et de son principal pèlerinage.

1. Vers le milieu de ce siècle, les dames bénédictines ont fait frapper en argent et en bronze une belle médaille ovale que portent leurs élèves quand elles sont reçues Enfants de Marie. La sainte Vierge y est figurée nimbée, assise sur des nuages, ayant sur sa poitrine un cœur rayonnant. L'Enfant Jésus, dont la tête est entourée d'une auréole lumineuse, se tient debout sur le genou droit de sa Mère. Dans un nuage, à droite, se lit le nom du graveur *Roquelay*. ℟. · ASSOCIATION DES ENFANTS DE MARIE. · MAISON DU Sᵀ SACREMENT. Cette légende est encadrée dans un double cercle et dans un léger grènetis. Le centre est laissé lisse pour la gravure du nom de l'élève.

Digitized by Google

VII

AUCHY-LEZ-LA BASSÉE

Médailles de sainte Apolline

Beaucoup de villages de nos contrées ont mis une grande confiance en un saint, souvent leur patron, qu'ils invoquaient avec ferveur. Il arriva fréquemment que ce culte s'étendit aux alentours; de là des dévotions populaires et des pèlerinages.

La sainte qui a été honorée particulièrement à Auchy-lez-La Bassée, village à l'extrême limite de l'Artois et de la Flandre, s'appelle Apolline ou mieux Apollonie; elle y était invoquée contre les maux de dents. L'hagiographie nous apprend que cette vierge souffrit le martyre vers le milieu du IIIe siècle, préférant une mort cruelle à l'apostasie. L'on sait qu'avant de se jeter dans les flammes, la sainte avait eu les dents cassées avec des cailloux; c'est pour cette cause qu'elle est ordinairement représentée tenant une tenaille au bout de laquelle est une dent.

Il n'est pas probable que le pèlerinage d'Auchy ait jamais été bien important; de nos jours, c'est à peine si quelques personnes viennent de temps à autre invoquer la sainte devant sa statue.

Un renseignement précieux, extrait des archives com-

Digitized by Google

munales d'Haisnes, nous apprend qu'en 1676, on frappait encore, à Auchy-lez-La Bassée, sept douzaines de médailles à l'image de sainte Apolline[1]. C'est ce qui nous permet d'attribuer à la dévotion de ce dernier lieu les deux médailles de cuivre décrites ci-après :

137. · S · APOLLONE. Sainte Apolline tenant à la main droite une tenaille qui serre une dent. ℟. S · FIACRE. Buste à gauche de ce saint, auprès duquel est une bêche, son attribut ordinaire.

138. S. APOL. La vierge martyre, représentée comme au numéro précédent. ℟. Le Christ en croix entre sa Mère et saint Jean l'évangéliste. Collection de M. Rigaux.

VIII

BÉTHUNE

Cette ville paraît avoir eu, au commencement du XVI[e] siècle, des enseignes de pèlerinage ou de dévotion. Dans l'inventaire du mobilier de sa halle échevinale, dressé en 1511, sont décrits deux chapelets ornés, le premier, de cinq enseignes de vermeil, le second, de cinq autres de cuivre doré[2]. On doit supposer que, dans ce nombre, il s'en trouvait concernant quelque culte de

1. Communication de feu M. Legrand, de Béthune.
2. A. de la Fons. *Les Artistes du nord de la France...*, p. 117.

Digitized by Google

la localité. Ce qui fortifie cette conjecture, c'est que la ville comptait alors sept orfèvres[1], et il est naturel de penser que ces artisans fabriquaient aussi de ces objets de piété, dont la vente était si facile et si lucrative.

Comme aucune enseigne béthunoise n'est parvenue jusqu'à nous, nous n'avons à nous occuper, dans ce chapitre, que de médailles moins anciennes, et encore sont-elles en bien petit nombre. Elles regardent : 1° le pèlerinage à Notre-Dame de Bon-Secours, 2° la dévotion à saint Eloi, 3° le pèlerinage à Notre-Dame du Perroy, 4° la dévotion à sainte Wilgeforte. C'est dans cet ordre que nous allons les présenter.

Médailles de Notre-Dame de Bon-Secours

L'église des jésuites de Béthune avait été, au commencement du siècle dernier, terminée et ornée avec magnificence par de hauts personnages. On y remarquait une riche chapelle, qui avait été élevée en l'honneur de Notre-Dame de Bon-Secours, et sur l'autel de laquelle était exposée une image miraculeuse.

Ce sanctuaire était un lieu de pèlerinage fort fréquenté par les fidèles, qui venaient y implorer la Vierge Marie dans toutes les afflictions, mais surtout pour la guérison des maladies graves[2]. On doit supposer qu'au XVIII^e^ siècle, époque où le pèlerinage fut le plus florissant, des mé-

1. A. de la Fons, ouvrage cité, p. 117.

2. Le père Ignace, *Mémoires du Diocèse d'Arras*, t. III, p. 415. Nous ne trouvons pour l'Artois que ce pèlerinage à Notre-Dame de Bon-Secours.

Digitized by Google

dailles de Notre-Dame de Bon-Secours étaient vendues, à la porte de l'église, pendant les jours spécialement consacrés à ce culte. Avaient-elles été faites pour la dévotion béthunoise? Il y a sans doute une distinction à établir. Nous laissons au Hainaut belge toutes les médailles d'argent et de cuivre représentant, au droit, la célèbre madone de Péruwelz, et au revers, la Sainte-Famille, quoiqu'il en ait été trouvé certain nombre à Béthune et aux environs ; ces pièces n'étaient probablement que des souvenirs du grand pèlerinage. Mais il en est d'autres qui sont certainement d'origine artésienne ; elles représentent, d'un côté, le calvaire d'Arras, et de l'autre une statue de Notre-Dame de Bon-Secours. Ces médailles, qui sont d'étain, et dont nous connaissons deux variétés, ont été frappées, vers le milieu du XVIII^e^ siècle, pour être débitées tant au pèlerinage d'Arras qu'à celui de Béthune. Comme elles ont été décrites et figurées, sous les n^os^ 91 et 92, à l'article de la première de ces villes, nous y renvoyons le lecteur.

Médailles de saint Eloi

Ce grand saint du VII^e^ siècle, qui d'orfèvre devint monétaire, puis ministre, et fut évêque de Noyon et de Tournai, a été honoré par diverses villes du nord de la France et du midi de la Belgique, comme l'un de leurs plus chers apôtres. Il est le patron de Béthune, et ce n'est pas sans raison. La légende rapporte qu'en 1188, une terrible épidémie continuait de régner sur cette ville; que saint Eloi était apparu alors à deux maréchaux des environs, Germond, de Saint-Pry, et Gautier, de Beuvry;

Digitized by Google

qu'il leur avait recommandé de former une association à l'effet de soigner les malades et d'inhumer les morts. Dès le lendemain, on instituait à Béthune la confrérie des Charitables de Saint-Éloi et, peu de jours après, le fléau s'éloignait de la ville[1].

Cette ancienne association qui, de tout temps, a rendu de grands services, existe encore dans toute sa vigueur. Elle se compose d'un doyen, d'un prévôt, de quatorze maïeurs et de seize confrères, tous choisis dans la ville ; elle a ses statuts, ses règlements, ses usages et ses fêtes. Encore aujourd'hui les Charitables sont tenus d'assister en costume aux funérailles de tous les défunts, de les porter eux-mêmes au lieu de repos et de les inhumer[2].

Nous attribuons à la piété des habitants de Béthune envers saint Éloi une petite plaque octogone frappée au XVIII[e] siècle, sur une mince feuille de cuivre jaune ; cette médaille, considérée comme étant d'origine béthunoise, sera reproduite sous le n° 139[3].

1. Antoine Delions, *Histoire de l'institution, règles, exercices et priviléges de l'ancienne et miraculeuse Confrérie des Charitables de Saint-Éloy, apôtre des Pays-Bas, évêque de Tournai et de Noyon, patron tutélaire de Béthune et de Beuvry.* Ce petit livre, édité pour la première fois en 1643, était arrivé, en 1753, à la quinzième édition. — *Manuel de la Confrérie de Saint-Éloi, établie en l'église paroissiale de Saint-Martin à Beuvry, au diocèse d'Arras.*

2. Un cartulaire de la confrérie béthunoise repose aux Archives du Pas-de-Calais.

3. Un grand médaillon ovale, en argent, ciselé avec soin, était porté en sautoir par le prévôt dans les cérémonies. Cette plaque, du XVIII[e] siècle, représente saint Éloi, mitré, tenant un grand marteau à la main droite, et de l'autre, sa crosse épiscopale. C'est ainsi que le saint est figuré sur ses gravures et images du pays, notamment sur l'image

Digitized by Google

Les Béthunois ont toujours eu recours au même protecteur céleste dans les temps de peste et d'épidémie, aussi l'invoquèrent-ils particulièrement quand, en 1832, le choléra fit invasion dans leur ville. Ce fut pour rendre cette dévotion plus vive et plus durable qu'un vénérable prêtre, né à Béthune, M. Flajolet, principal du collége de Mouscron, fit frapper par la maison Pamera-Dechevany, de Lyon, la médaille de cuivre décrite ci-après sous le n° 140, qui se répandit bien vite dans le pays.

Lorsque le fléau meurtrier reparut en 1849, une autre médaille de cuivre fut frappée par la même maison, sur la commande de M. Outrebon, négociant à Béthune, qui en vendit alors un grand nombre d'exemplaires. Cette pièce diffère peu de la précédente, comme on le verra par sa description présentée sous le n° 141.

Les trois médailles de saint Éloi, dont nous venons de parler, sont figurées dans notre *Numismatique béthunoise* sous les n^{os} 2, 3 et 4 de la planche XIII ; nous les décrivons ici de nouveau.

139. Dans un encadrement octogone, en grènetis, le buste, à gauche, de saint Éloi, mitré, tenant à la main droite le marteau caractéristique, et soutenant de l'autre la crosse épiscopale. Légende : S ELOI.

qui se vendait à Lille chez Louis Mélino, le dernier fabricant des petits drapeaux de pèlerinage. Nous avons vu à Béthune, dans la collection de M. Béghin, une curieuse gravure sur bois, de la seconde moitié du siècle dernier. Elle représente saint Éloi au milieu de nuages, bénissant et tenant le marteau symbolique. Au-dessous est la ville de Béthune, devant laquelle passe la Confrérie des Charitables avec un défunt ; plus bas, deux groupes de pestiférés. Le titre porte : *Confraternitas sancti Eligii apud Bethuneos a peste illesa.*

Digitized by Google

140. S[t] ELOI DEFENSEUR DE BETHUNE. Le buste du même saint, mitré, un peu penché, montrant de la main droite le ciel, d'où s'échappent des rayons, et portant sa crosse de l'autre. ℞. L'inscription suivante, disposée en quatre lignes, les trois premières droites, la quatrième circulaire : DEFENDEZ NOUS ENCORE DE LA PESTE.

141. Médaille faite sur le modèle de la précédente ; ce sont les mêmes type, légende et inscription. Ici le buste du saint évêque est plus grand et redressé[1].

Médaille de Notre-Dame du Perroy

Hors de l'enceinte de la ville, entre les routes d'Arras et de Douai, s'élevait, avant la Révolution, une grande et belle chapelle, où l'on honorait, sous le titre de Notre-Dame du Perroy, une statue qui représentait la Vierge, en longue et large robe, tenant sur le bras gauche l'Enfant Jésus vêtu de même, selon le type ancien et traditionnel. L'histoire locale rapporte que ce petit édifice fut érigé, en

1. Signalons une belle petite médaille ovale, frappée récemment à Paris, bien qu'elle n'entre pas dans notre cadre, malgré son apparence religieuse. Ce n'est, en effet, qu'un souvenir métallique de services rendus par le doyen actuel de la Confrérie des Charitables béthunois. Le sujet principal est saint Éloi, debout, en costume d'évêque, tenant sa crosse et l'Évangile, ayant à sa gauche, comme attribut, une enclume avec marteau. La légende porte : *Saint Eloi patron titulaire de Béthune et Beuvry, p. p. n* ; l'exergue : 1188, année de la fondation de la Confrérie. Au revers, dans une couronne formée de deux branches d'olivier, on lit cette inscription énigmatique : *C. S. 1829, 1838, 1849, 1877 ;* elle s'explique ainsi : Clément Sy, confrère en 1829, maïeur en 1838, prévôt en 1849, doyen en 1877.

Digitized by Google

1110, dans un lieu boisé, nommé le Perroy, par Robert le Gros, seigneur de Béthune. Elle ajoute que Guillaume, son fils et son successeur, enrichit ce sanctuaire, et qu'il fonda, près de là, le prieuré de Notre-Dame du Perroy pour l'abbaye du Mont-saint-Eloi[1].

Cette chapelle, d'abord visitée par les personnes pieuses de la ville et des environs, devint bientôt le but d'un pèlerinage, où l'on venait de toutes parts, pendant les fêtes consacrées à la Vierge, demander à la Mère des affligés de soulager les malades et de secourir les prisonniers. Lors des siéges de Béthune, surtout durant celui de 1710, le monument isolé fut exposé à de grands dangers auxquels il échappa cependant ; il fallait le cataclysme de 1793 pour le faire disparaître : il fut vendu alors, puis démoli. Toutefois la statue avait été sauvée, et quand, au commencement de notre siècle, le calme revint, on plaça la précieuse madone dans une chapelle improvisée sur l'emplacement de l'ancienne. C'est encore là qu'elle est exposée à la vénération publique.

La dévotion à Notre-Dame du Perroy a donné lieu, vers la fin du XVII^e^ siècle, à une médaille de plomb, ayant quatre globules extérieurs, disposés en croix. On y voit, du côté principal, la représentation de la statue, c'est-à-dire la Vierge couronnée, tenant un sceptre à la main droite, et portant sur le bras gauche l'Enfant Jésus, aussi couronné. Le revers se compose de la légende sui-

1. *Chronique du prieuré du Perroy*, œuvre manuscrite, attribuée à l'abbé Doresmieux, dont une copie se trouvait dans la bibliothèque de M. Godin, Archiviste du Pas-de-Calais. — F. Lequien, *Notice sur la ville de Béthune.* — A. de Cardevacque, *Notice sur le prieuré de Notre-Dame du Perroy.* — Notre *Numismatique béthunoise.*

Digitized by Google

vante, en quatre lignes: NOTRE DAME DV PERROY. Cette médaille, publiée dans notre *Numismatique béthunoise*, a été reproduite par M. de Cardevacque dans sa *Notice sur le Prieuré de Notre-Dame du Perroy*.

Médaille de sainte Wilgeforte

Cette sainte, honorée en divers lieux comme vierge et martyre, et qui figure comme telle dans le Martyrologe romain, est représentée barbue, vêtue d'une longue robe et crucifiée, et a reçu dans divers pays plus de quinze noms, la plupart bien différents. On l'a appelée, en latin: *Wilgefordis, Wegelfortis, Liberata, Liberatrix* et *Eutropia*, et en français : *Wilgeforte, Vilgeforde, Milleforte* et *Livrade* [1]. Nous n'avons point à raconter ici les choses merveilleuses que les anciens auteurs espagnols et portugais ont avancées sur sa légende; il nous suffira de dire quelques mots du culte dont elle était l'objet à Béthune.

Pendant longtemps, des fidèles des environs sont venus, principalement en été, servir sainte Wilgeforte, qu'ils nommaient Milleforte. Ils l'invoquaient pour la santé de leurs enfants qui souffraient de convulsions

1. Aglaüs Bouvenne, *Légende de sainte Wilgeforte*. — Le Père Cahier a donné, dans ses *Caractéristiques des Saints*, un long article fort curieux sur cette singulière sainte. M. de Linas a publié aussi d'intéressants détails sur le même sujet dans *le Moniteur de l'Archéologue et du Collectionneur*, année 1866, pages 7 et 11. Voir encore: *La vie de sainte Wilgeforte d'après les anciennes traditions*. Cet opuscule de 36 pages, imprimé à Boulogne en 1870, avec l'approbation épiscopale, a été publié par M. l'abbé Haigneré, pour le pèlerinage de sainte Wilgeforte, encore en vigueur à Rinxent, à Wissant et en d'autres lieux du diocèse.

Digitized by Google

ou qui étaient rachitiques. On les vit souvent s'agenouiller devant un tableau qui représentait en croix une jeune fille, vêtue d'une longue robe bleue, et portant les cheveux épars, attachée par les bras, les pieds et la ceinture avec des cordes à l'instrument de son martyre. Au bas du cadre on lisait : *Ste Milleforte, p. p. n.* Leur prière faite, les pieux visiteurs allumaient d'ordinaire des cierges ou chandelles devant ce tableau, puis ils se retiraient [1].

Nous possédons une médaille que nous attribuons à cette piété ; c'est le n° 143, pièce octogone du commencement du XVIII[e] siècle, dans le style et de la fabrique de celles du pays, frappée sur deux minces feuilles de cuivre soudées ensemble. D'un côté, l'on voit en croix une femme dont la face virile et barbue est entourée d'un nimbe ; légende : S. WILGEFORT [2]. ℟. S. IACQ MINEVR. L'apôtre saint Jacques le Mineur, nimbé, tenant de la main droite une massue baissée, son symbole ordinaire, et de l'autre, un livre ouvert. Nous ignorons la raison qui a fait choisir ce sujet.

Telles sont les médailles religieuses de Béthune. Il en a cependant été fabriqué d'autres en cette ville, mais elles ne s'y rattachent que par le lieu de fabrication et de vente. Nous voulons surtout parler de médailles

1. M. de Linas, articles cités ci-devant, et renseignements fournis obligeamment par feu M. Montbrun, de Béthune, qui a recueilli avec soin les documents relatifs à sa ville.

Avant la récente restauration de l'église, le tableau dont il vient d'être question était placé près de la tour, il en a été retiré alors, ce qui a mis fin à cette dévotion.

2. Les Bollandistes ont donné, dans leurs *Acta sanctorum*, t. v. p 299, une gravure de cette sainte, qu'on trouve reproduite dans les *Caractéristiques des saints*.

Digitized by Google

d'étain et de plomb, de forme octogone, aux types si connus de saint Roch et de saint Hubert, dont un des moules, en pierre de Tournai, a été retrouvé en cette ville et recueilli par nous.

IX

BLANDECQUES

Médailles de Notre-Dame de Blandecques

Cet ancien village, dont l'intéressante histoire a été esquissée par un auteur audomarois[1], est situé dans une vallée aussi riche qu'agréable, à trois kilomètres de Saint-Omer. Vers la fin du XII^e^ siècle, s'y établissait une abbaye de filles de l'ordre de Cîteaux, sous l'invocation de sainte Colombe[2]. Ce monastère réunissait une vingtaine de religieuses ; supprimé au commencement de la Révolution, il disparut bientôt presque entièrement. Ses armes étaient: *Une colombe d'argent avec une petite crosse d'or dans un champ de sable.*

La communauté gardait pieusement depuis sa fondation deux cierges qui provenaient de la sainte chandelle

1. Piers, *Petites histoires des communes de l'arrondissement de Saint-Omer*, p. 41.

2. *Gallia christiana*, t. III, p. 533.

Digitized by Google

d'Arras ; l'un était enfermé dans une élégante châsse d'argent, en forme de pyramide ; l'autre était enchâssé plus simplement. Deux fois par mois, on allumait sur l'autel consacré à Notre-Dame du Joyel, ce dernier cierge qui était ainsi exposé à la vénération des fidèles. Mais c'était principalement le jour de la Visitation que les pèlerins venaient de toutes parts, en grand nombre, y invoquer Notre-Dame des Ardents, dont on célébrait alors la fête[1]. Cette dévotion a produit dans la première moitié du XVII^e siècle la médaille suivante.

144. NOTRE D·D·BLENDEC. La Vierge, couronnée, tient une crosse de la main droite, et de l'autre, le cierge vénéré. ℞. Colombe à gauche, dans un écu devant lequel est une crosse; c'est, comme on le voit, la reproduction des armoiries du couvent.

Cette médaille, que nous avons vue dans le médaillier de M. Herwyn, de Bergues, a été frappée sur deux feuilles d'argent réunies ensuite ; elle est, de chaque côté, entourée d'un fort grènetis.

1. Le P. Fatou, *Discours sur les prodiges du saint Cierge.* — A. Terninck, *Notre-Dame du Joyel*, p. 42. — *Sanctuaire de Notre-Dame des Ardents*, p. 48.

Digitized by Google

X

BLANGY-SUR-TERNOISE

Médailles de sainte Berthe

Le pèlerinage de Blangy, l'un des plus anciens et des plus célèbres du Pas-de-Calais, devait avoir sa place dans notre histoire métallique des dévotions populaires de ce département. Donnons ici l'explication de ce culte si renommé. En 644, naquit au château de Blangy une enfant que l'église devait mettre un jour au nombre de ses saintes. Berthe, tel était son nom, eut pour père Ricobert, comte de Ponthieu, pour mère Ursane, fille d'Ercombert, roi de Kent, et pour aïeule paternelle sainte Gertrude, abbesse d'Hamage. Elle reçut une éducation chrétienne, qui développa ses éminentes qualités. A l'âge de dix-sept ans, elle épousa Sigefroy, de la race des Francs, dont elle eut cinq filles. Veuve après vingt ans de mariage, Berthe renonça au monde et fonda, près de son château de Blangy, un monastère qu'elle soumit à la règle de saint Benoît, vaste couvent qui compta bientôt plus de cinquante religieuses. La sainte fondatrice en fut l'abbesse, et y consacra entièrement les quarante dernières années de sa vie à la prière, aux mortifications et à la plus admirable charité, donnant ainsi à sa com-

Digitized by Google

munauté l'exemple de toutes les vertus. En 723, elle quittait la terre pour recevoir la récompense que Dieu réserve à ses élus[1].

Les filles de Berthe s'appelaient Gertrude, Déotile, Emma, Gésa et Gesta. Les deux premières prirent le voile avec elle; la troisième épousa Seward, prince anglo-saxon ; quant aux deux autres, elles moururent en bas âge.

Les chroniques locales rapportent des choses merveilleuses sur la sainte de Blangy. Un Franc de haute origine, épris d'une vive passion pour Gertrude, avait formé le projet de l'enlever de son monastère ; n'ayant pu y réussir, il avait employé par vengeance des moyens odieux contre la vénérable Berthe ; il en fut puni par la perte de la vue. Emma, délaissée par un époux dépravé, revenait à Blangy, quand elle fut atteinte, dans la traversée, d'une fièvre qui l'enleva aussitôt. La pauvre mère alla à la rencontre du corps inanimé de sa chère enfant qu'elle voulut voir une dernière fois; Emma ouvrit les yeux et les referma pour jamais. Les récits qui précèdent serviront à expliquer en partie les médailles de cet article.

Sans vouloir faire l'historique du monastère de Blangy,

1. Dom Charles Roussel, *Histoire abrégée de la vie et miracles de sainte Berthe, fondatrice, première Abbesse et Patronne de l'Abbaye Royale de Blangy en Artois.* — Parenty, *Histoire de sainte Berthe et de l'Abbaye de Blangy.* — Bion, *Vie de sainte Berthe, abbesse de Blangy-sur-Ternoise.* — Sellier, *Manuel de dévotion à sainte Berthe.* — Fromentin, *Dévotion à sainte Berthe.* — Robert, *Promenade archéologique à Sainte-Berthe.* — Van Drival, *Légendaire de la Morinie.*

Digitized by Google

dont il ne reste que des ruines, nous rappellerons cependant qu'en 790, une autre Berthe, fille de Charlemagne, se choisit ce couvent pour retraite, que l'abbaye fut détruite, en 882, par les Normands, et qu'elle fut reconstruite, en 1053, par Druon, évêque de Thérouanne ; que depuis lors jusqu'à la suppression des ordres monastiques, elle fut tenue par des religieux bénédictins. Il convient aussi de dire que, pendant son exil bientôt suivi de son martyre, saint Thomas de Cantorbéry avait visité cette abbaye royale, où était précieusement conservé l'anneau pastoral de l'illustre prélat[1], et où son nom était particulièrement honoré.

Peu de temps après la mort de sainte Berthe, un monument d'une grande munificence avait été élevé dans l'église du monastère, pour recevoir sa dépouille mortelle. Des prodiges s'étant opérés sur cette tombe, on y vint en foule de toutes parts implorer la sainte de Blangy. Le pèlerinage s'est perpétué de siècle en siècle, et n'a jusqu'ici rien perdu de son éclat et de sa renommée. Le trois juillet de chaque année, la précieuse châsse de sainte Berthe, déposée sur le maître-autel de l'église paroissiale, est placée dans le chœur, où elle est exposée à la vénération publique[2].

Nous avons recueilli cinq médailles de ce pèlerinage ; elles sont de cuivre jaune, les trois dernières se trouvent aussi en argent. La première appartient à la seconde moitié du XVII^e^ siècle ; la seconde, au milieu du siècle

1. Arnould de Raisse, *Hierogazophylacium*, p. 117.

2. Malbranecq, *De Morinis*, t. III, p. 196. — Dans son *Annuaire du diocèse d'Arras, pour l'année 1866*, M. l'abbé Robitaille a consacré un intéressant article au pèlerinage de Blangy.

Digitized by Google

dernier, et les trois autres ont été frappées vers 1840. En voici la description :

145. Sainte Berthe, nimbée, en habit monastique, portant transversalement sa crosse abbatiale, est agenouillée à gauche, devant un autel sur lequel elle offre à Dieu la couronne et le sceptre qui rappellent sa royale origine. Au-dessus de l'autel, on voit la Vierge assise sur des nuages avec l'Enfant Jésus, qui va couronner la noble abbesse; Marie et son divin fils sont nimbés. On remarque encore des nues d'où sort la tête d'un ange, les lettres S B, initiales de sainte Berthe, et un monastère, ℞. Trois saints nimbés, deux de face et le troisième tourné de leur côté. Le premier, vêtu d'une chasuble ornée d'étoiles, et tenant un calice de la main droite, est saint Thomas de Cantorbéry, comme l'indiquent ses initiales S T, placées en légende près de lui. Le second, couronné, ayant une étoile au-dessus de la tête, et sous les pieds les lettres S G, est couvert d'une armure avec manteau et large collet ; de plus il porte un sceptre à la main droite. Ce prince guerrier est le saint Gombert qui figurera sur la médaille suivante. Enfin le troisième, représenté en religieux avec un bâton à la main, est saint François de Paule, que désignent son costume, son appui et ses initiales S F, inscrites près de sa tête. Nous pensons qu'il aura été choisi en qualité de patron de l'abbé qui était en exercice, quand cette belle et curieuse médaille a été frappée[1].

146. Sainte Berthe, à mi-corps, à gauche, en religieuse, la tête entourée d'une auréole rayonnante. Elle tient

1. On trouve en effet sur la liste des abbés de Blangy, François Vollant, de Berville, en 1671, date qui convient bien à notre médaille.

Digitized by Google

sur la main droite une église, emblême de sa fondation monastique, et de l'autre, sa crosse. Exergue : S. BERTHE. ℟. S · GONBER., légende gravée à rebours. Roi vu à mi-corps et de face ; il porte une longue et forte chevelure et une couronne à fleurs de lis ; il a un sceptre à la main droite[1]. Cette médaille est d'une exécution qui laisse beaucoup à désirer, surtout quand on la compare avec la précédente.

147. Sainte Berthe, en pied, pressant contre son cœur une croix avec palme, et tenant sa crosse. Elle est posée sur un socle où est inscrit le millésime 723, année de sa mort. A sa droite est son monastère ; à sa gauche, son château ; en deçà du couvent, une couronne et un sceptre, puis le corps étendu d'Emma ; de l'autre côté, trois petites figures. Le socle est accosté de deux écussons surmontés d'une mitre et d'une crosse, pour désigner les armes de l'abbaye et celles du dernier abbé. C'est en médaille une réduction modernisée de l'image vendue autrefois aux pèlerins et mise en tête du livre de Dom Charles Roussel[2]. La légende suivante, en neuf lignes, extraite littéralement de la prière mise au bas de cette image : SAINTE BERTHE FONDATRICE ET ABBESSE DE BLANGY PRIEZ POUR NOUS CONSERVER LA LUMIÈRE DE NOS YEUX, AINSI SOIT-IL.

1. Nous avons vainement cherché dans les hagiographies le nom de saint Gombert, dont la longue chevelure semblerait désigner un prince de l'époque mérovingienne. Ne serait-ce pas le père ou l'aïeul de sainte Berthe ?

2. Plusieurs images et gravures de sainte Berthe la représentent ainsi, notamment une grande lithographie éditée à Hesdin, il y a peu d'années.

Digitized by Google

148. Sujet imité de celui du droit précédent dont il ne diffère que dans les détails; l'exécution en est plus soignée. ℟. Même légende.

149. Sᴱ BERTHE PRIEZ POUR NOUS. Même type du droit, d'un autre coin. ℟. Sᵀ LIEVIN PRIEZ POUR NOUS. Saint Liévin en habits pontificaux, tenant une tenaille à la main droite et une crosse de l'autre. C'est la proximité du pèlerinage de Merck-saint-Liévin qui a fait choisir le sujet de ce revers.

(La suite au prochain volume).

Digitized by Google

Digitized by Google

II

SÉANCE PUBLIQUE DU 21 AOUT 1879

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS D'OUVERTURE

par

M. PARIS

Président.

MESSIEURS,

La séance solennelle que l'Académie tient chaque année, d'après une tradition qui remonte à sa fondation même, nous procure l'avantage et le plaisir d'avoir ainsi des relations suivies avec un public d'élite, ami des lettres, des sciences et des arts, de tenir nos concitoyens au courant de nos travaux, qui intéressent presque toutes ces contrées d'une manière spéciale, de leur permettre d'apprécier le résultat de nos concours et de donner enfin plus d'éclat à la proclamation des récompenses offertes aux lauréats.

Le rôle du président me semble tout tracé : c'est pour lui un devoir de signaler les faits principaux qui méritent d'être notés dans le cours de notre paisible existence ; d'exposer, à grands traits, le programme que rempliront ensuite notre secrétaire-général et nos divers rappor-

Digitized by Google

teurs ; en un mot, de vous présenter une sorte d'introduction qui fasse pressentir ce que sera le livre offert à votre curiosité.

Le mérite d'une préface est la briéveté. Je l'oublierai d'autant moins que l'ordre du jour de cette séance est aussi complet que varié, et que j'ai hâte de donner la parole à mes savants collègues et particulièrement à celui qui prend aujourd'hui, d'une manière officielle, sa place au milieu de nous.

L'arrivée, hélas ! est précédée d'un départ. Nous avons eu la douleur de perdre, dans le cours de l'année, un des membres de l'Académie les plus anciens et les plus estimés. Pour célébrer dignement la mémoire de M. Maurice Colin, l'Académie a voulu qu'une notice spéciale reproduisît les diverses phases d'une existence si bien remplie et dans laquelle les soins donnés à la chose publique occupent une si large place. Vous savez, mes chers collègues, combien les pages dictées à M. le Gentil par le sentiment de la justice et de l'amitié ont répondu à notre attente. Reproduites dans le prochain volume de nos annales, elles montreront que l'Académie se fait un devoir de consacrer, après la mort, le souvenir de ceux qui, de leur vivant, ont été son honneur.

Nous avons vu s'accomplir une autre séparation; mais, cette fois, nous n'avons à regretter que l'éloignement d'un collaborateur, et nous pouvons nous promettre de revoir encore le collègue qui, attiré vers l'Anjou par l'amour de la famille et du pays natal, a dit adieu à ses chères Archives et aux rives de la Scarpe. M. Richard a passé trop peu de temps à Arras pour révéler à tous ce savoir profond que voilait tant de modestie. Les hommes

Digitized by Google

studieux qui fréquentent les archives départementales n'oublieront pas avec quels persévérants efforts et quelle compétence M. Richard opérait le classement des documents précieux qui se rapportent à la période des comtes d'Artois, et avec quel aimable empressement, chercheur infatigable, il faisait profiter de ses découvertes les amateurs de travaux historiques. Je serai, j'en suis sûr, l'interprète de vos désirs, en envoyant d'ici un salut amical à M. Richard, devenu membre honoraire de l'Académie, et en exprimant le vœu qu'il mette bientôt au jour l'étude sur la comtesse Mahaut et l'Artois au XIV^e^ siècle, dont il avait rassemblé les matériaux.

Non contents de chercher à réparer par d'excellents choix les pertes que nous avons subies, nous avons nommé cette année plusieurs membres correspondants ; nous avons étendu nos relations avec les Sociétés savantes de la France et de la Belgique.

Le compte-rendu de nos travaux intérieurs vous montrera combien ont été nombreuses et diverses les lectures qui ont rempli nos séances hebdomadaires.

L'activité fait naître l'émulation. Les sujets mis au concours pour l'année 1879 ont été traités avec succès. Nous couronnerons tout-à-l'heure trois mémoires sur les places d'Arras, le glossaire du patois artésien, l'histoire de l'invention et de l'exploitation de la houille dans notre département.

Les beaux-arts ont également répondu à notre appel. Un artiste du Pas-de-Calais, dont je n'ai pas à faire l'éloge, l'auteur de la *Muse d'André Chenier*, de *Rebecca à la fontaine*, de l'*abbé Suger*, de la *Vierge des Ardents*, du *Monument de David d'Angers*, a fait hommage à l'Aca-

Digitized by Google

démie du buste de M. le chanoine Parenty, notre regretté chancelier. L'Académie reconnaissante, lui a accordé le prix annuel, fondé par la libéralité d'un de ses membres.

En résumé, si l'Académie n'a point été exempte d'épreuves pendant l'année 1879, nous pouvons nous féliciter des résultats dus à sa persévérance et à ses encouragements. C'est un nouveau motif pour que votre président vous témoigne sa reconnaissance de l'honneur que vous lui avez fait, Messieurs, en lui donnant, pour la seconde fois, une marque d'estime dont il est fier. J'aurais dû commencer ce discours en vous adressant mes remercîments; vous m'excuserez de les avoir réservés pour la fin: c'est à un post-scriptum que l'on confie souvent ce qu'une lettre a de plus intime.

Digitized by Google

RAPPORT

sur les

TRAVAUX DE L'ANNÉE

par

M. le Chanoine E. VAN DRIVAL

Secrétaire-Général.

MESSIEURS,

L'Académie d'Arras, fondée en 1737, est une des plus anciennes Sociétés littéraires de France. Elle compte aujourd'hui un siècle et demi d'existence, ou bien peu s'en faut, c'est-à-dire cent quarante-deux ans.

Or, si toujours elle a eu le titre de Société littéraire d'abord, puis d'Académie des Belles-Lettres, lors de la reconnaissance officielle, en 1773, toujours aussi elle a joint à la culture des Lettres celle de l'Histoire, et jamais elle n'a négligé les Sciences ni les Arts.

Facilement nous en trouverions la preuve dans les cinquante-cinq volumes qu'elle a publiés depuis le commencement du siècle et dans les volumes non moins nombreux et non moins variés, publiés par ceux qui

Digitized by Google

nous précédèrent dans la même carrière, au siècle dernier.

Les Lettres, l'Histoire, les Sciences, les Arts, tel est le domaine tout intellectuel de notre Académie, tel est le vaste champ qu'elle cultive avec persévérance, sachant que le travail continu, opiniâtre, finit toujours par être utile et atteint son but tôt ou tard. Si, en particulier, pour l'année qui se termine, nous examinons les travaux de l'Académie d'Arras, en les classant dans l'ordre qui vient d'être indiqué, nous verrons que la vieille Société a été fidèle à ses bonnes traditions et qu'elle n'a rien oublié de ce qui a fait sa réputation dès son origine.

En effet, les Lettres ont été représentées assiduement dans nos séances hebdomadaires.

Notre excellent collègue et ancien Président, M. Lecesne, ne va-t-il pas, aujourd'hui même, nous donner un nouveau spécimen de ces compositions poétiques, toujours faciles et spirituelles, qu'il nous accorde pourtant avec trop de parcimonie? Notre nouveau collègue, M. Ricouart, ne va-t-il pas, lui aussi, nous donner l'appréciation très-littéraire d'une œuvre de littérature *sui generis*? Et déjà plus d'une fois ne nous a-t-il pas donné la preuve de ses habitudes littéraires, en remerciant, dans la langue des poètes, la Société qui l'a admis dans son sein, avant de lui parler, comme il va le faire tout-à-l'heure, dans la langue des prosateurs, dans laquelle, pas plus que dans l'autre, il n'a pas à faire ses preuves. Et d'ailleurs sa traduction en vers de Manilius, couronnée ici même l'an dernier, était assurément une œuvre littéraire au premier chef.

Plusieurs fois, dans nos séances hebdomadaires, je

Digitized by Google

vous ai entretenus du drame religieux au moyen-âge, sujet sur lequel on fait aujourd'hui beaucoup de recherches qui produisent des découvertes curieuses. Plus souvent je vous ai communiqué, parce qu'ainsi vous l'avez voulu, une série d'études sur l'origine du langage, étude à laquelle je me livre depuis de longues années, mais que j'aime à laisser de temps en temps dormir, selon le précepte d'Horace, afin de ne donner que des choses certaines et bien éprouvées, lorsqu'il s'agira de les publier.

La Littérature proprement dite, votre premier objet, n'est donc pas négligée chez vous.

L'Histoire, il faut le dire ici, l'emporte de beaucoup sur les Lettres, et c'est là surtout la branche privilégiée dans l'Académie d'Arras. L'histoire d'Arras attire très-particulièrement l'attention de plusieurs d'entre vous, et c'est avec le plus grand soin que vous en recherchez sans cesse les faits, avec les preuves originelles de ces faits. Dans cet ordre d'idées, M. le Gentil nous a donné plus d'une Monographie. Il nous a également donné des Biographies qui sont aussi de l'histoire, notamment celle de M. Maurice Colin. M. Lecesne a continué ses études intéressantes sur Arras, et il nous a fait connaître dans ses détails un des épisodes les plus émouvants de l'histoire de cette cité, la Vauderie à Arras.

M. Proyart nous a présenté une série de recherches sur Raoul de Neuville, évêque d'Arras : c'est avec un véritable intérêt que l'on lira, dans nos Mémoires, cette Biographie d'un homme qui a rendu de notables services à ce pays, il y a sept siècles.

Vous avez accueilli avec un plaisir tout particulier les

Digitized by Google

communications d'un homme studieux qui n'est plus notre Collègue habituel, et qui pendant son séjour dans notre Artois avait travaillé à l'histoire d'Arras avec le zèle d'un Artésien. M. Richard nous a donné l'histoire des Maladreries de nos contrées, il nous a donné une foule de renseignements historiques puisés aux sources; il nous prépare la publication d'un cartulaire et de pièces importantes concernant l'Artois. Il nous promet de continuer, comme Membre honoraire, de collaborer assiduement à nos travaux: c'est là une promesse que nous nous plaisons à enregistrer ici et dont nous lui donnons acte.

M. Paul Lecesne et plusieurs autres Collègues ont ajouté à cet ensemble de documents un assez bon nombre d'autres documents dans les séances hebdomadaires toujours si bien remplies. L'histoire a donc été par vous cultivée avec le soin qu'elle mérite, et c'est avec empressement que tout à l'heure encore, vous allez couronner une nouvelle œuvre d'histoire, qui touche d'une façon intime à la ville d'Arras.

Vous allez aussi couronner une œuvre de science: c'est dire que les travaux scientifiques ne vous sont pas étrangers. De temps en temps, en effet, vous recevez des communications de ceux d'entre nous qui s'occupent de science, et toujours ces communications sont accueillies avec l'intérêt le plus vif.

L'art, il faut le dire, a pour vous encore plus d'attraits, surtout quand l'art est uni à l'érudition. Dans cet ordre de recherches, vous avez distingué, comme c'était justice, les profondes et persévérantes études de M. de Linas sur les origines de l'orfèvrerie cloisonnée.

Digitized by Google

Vous avez voulu lire et relire ses deux volumes qui ont vu le jour; vous attendez avec impatience la suite de ces savants travaux, et vous êtes heureux quand l'auteur vous donne, ce qu'il fait souvent, la primeur de ses découvertes. C'est avec bonheur que vous applaudissez à ses succès.

M. Richard vous a donné des inventaires d'objets d'art, extraits des Archives du département: il a notablement augmenté la liste déjà riche de nos titres et ouvert la voie à de nouvelles et heureuses investigations.

C'est avec joie que vous avez accueilli certaines découvertes, dues en partie à M. Richard et en partie à votre Secrétaire-général, sur un sujet Atrébate entre tous, les Tapisseries d'Arras. Jaloux de conserver à Arras une de ses gloires les plus positives, j'ai voulu prendre date et publier, dès maintenant, des pièces d'archives qui constatent le plein exercice de l'art des tapisseries à Arras, dès l'an 1312; prochainement j'espère, pièces en mains, prouver une origine encore plus reculée.

J'ai, d'ailleurs, fourni toute une tradition non interrompue de pièces d'archives pour tout le XIV^e^ siècle et pour tout le XV^e^. Avec d'autres documents que nous tenons en réserve, nous ferons une seconde édition des Tapisseries d'Arras, et nous maintiendrons à notre cité artistique la gloire qui lui est due.

Plusieurs découvertes, soit artistiques, soit archéologiques, ont été signalées et décrites dans vos séances. Ici encore nous avons à mentionner les recherches de M. le Gentil sur les décorations murales dans la ville d'Arras, les antiquités gallo-romaines de M. Terninck, surtout sa curieuse maison située vis-à-vis de la porte

Digitized by Google

Maître-Adam, maison qui n'a pas encore livré tous ses secrets. Enfin, nous avons l'importante pierre tombale du XIII^e^ siècle, trouvée près de la porte Saint-Michel.

M. Grandguillaume, lui, ne s'occupe pas d'art à la manière de ses Collègues. Il en fait bel et bien, et c'est avec une générosité sans égale qu'il meuble notre salle de séance, transformée en galerie splendide de monuments d'Arras, et des portraits, au grand complet, de tous les Membres de notre Société.

Sous une autre forme, l'art se présente encore au milieu de nous, et ici nous n'avons pas le droit de nommer l'auteur premier de tous ces bustes, qui viennent successivement orner nos salles de séance, bibliothèque et autres pièces de notre belle installation.

L'initiative artistique est grande ici, c'est bien évident, et ce n'est pas de ce côté non plus que l'on pourra reprocher à notre Académie d'avoir dégénéré.

Le travail considérable de M. G. de Hauteclocque sur l'enseignement dans le Pas-de-Calais, avant 1789, touche à plusieurs catégories de sujets. Voilà pourquoi nous le citons après les autres, en faisant remarquer l'importance de ces recherches et le grand jour qu'elles projettent sur l'état ancien de la France, dans ce qui forme aujourd'hui le Pas-de-Calais. Ai-je tout dit, Messieurs, ai-je tout passé en revue? Evidemment ceci n'est qu'un sommaire, une esquisse incomplète de vos travaux.

Une Société qui se réunit régulièrement une fois chaque semaine, qui a chaque fois des sujets de lecture, des dissertations, des études, est une Société pleine d'activité et de vie.

Aussi entretenez-vous avec les autres Sociétés fran-

Digitized by Google

çaises et étrangères des relations habituelles, qui vont même se développant ; aussi vos concours sont-ils suivis et vos questions deviennent-elles l'objet d'études sérieuses. La quantité des Mémoires envoyés n'est pas encombrante, sans doute ; mais la qualité est fort remarquable, ce qui vaut mieux. Les Rapports qui vont être lus tout-à-l'heure prouveront, d'ailleurs, l'importance de ces concours.

En résumé, Messieurs et chers Collègues, l'année académique a été bonne pour nous : dans le calme de nos réunions, nous avons échangé beaucoup d'idées utiles, nous avons appris bon nombre de faits intéressant l'histoire et l'art de notre pays. Il nous semble qu'il y a, dans ce calme de l'étude, des éléments d'un bonheur vrai, de jouissances élevées : nous désirons fort que ce goût de l'étude se répande un peu plus, qu'il entre dans les usages ordinaires et ramène aux idées justes et aux grandes pensées.

Digitized by Google

DISCOURS DE RÉCEPTION

de

M. RICOUART

Pourquoi faut-il, MESSIEURS, que les débuts d'un Membre récemment admis dans le sein de votre Compagnie soient toujours attristés par les regrets et ne doivent de se produire qu'au passage de la mort dans vos rangs! En cette inexorable nécessité, bien que l'éloge du Confrère dont nous déplorons la perte ait droit à la première place, de par la tradition académique, dans le discours du récipiendaire, j'avoue mon impuissance à faire assaut d'éloquence et de vérité avec ceux d'entre vous, Messieurs, qui ont écrit ou prononcé le panégyrique de M. Colin; qui ont dépeint sous ses trois aspects, le juge intègre, le commerçant distingué, l'administrateur soucieux des intérêts de ses concitoyens, et représenté à nos yeux la grande figure de cet échevin des anciens temps, véritable incarnation de la commune bourgeoise et de la ghilde marchande. Permettez-moi, toutefois, de tirer

Digitized by Google

vanité d'avoir obtenu le fauteuil d'un homme désormais inscrit dans les fastes de la ville d'Arras, et de pouvoir, grâce à vos suffrages, m'appliquer ce que dit Virgile, quand de l'arbre toujours jeune et toujours entier, emblême des immortelles Académies, le fils d'Anchise, maître du rameau fatidique, voit surgir à sa place une branche nouvelle.

Pourtant mes titres à votre bienveillance se bornent à peu de choses : un seul travail, un essai de traduction fidèle, voilà tout mon actif littéraire. Si je me permets de réveiller ainsi vos souvenirs en cette occasion, ce n'est pas, je vous prie de le croire, pour imiter ce paysan naïf qui ne savait qu'une prière, mais pour développer l'idée qui m'a dirigé dans cette étude et faire admettre sans hésitation que traduire un auteur latin, c'est faire une œuvre utile.

Il faut savoir le latin... Je ne veux pas soutenir, Messieurs, que l'on doive retourner aux errements d'un autre âge. L'ancienne Université avait inscrit dans ses commandements les dialogues en latin, les plaidoyers et les répliques, les thèses soutenues publiquement sur quelque subtilité théologique ou littéraire. L'école était un petit Forum, où s'exerçaient à la parole les futures illustrations de la chaire et du barreau. Mais l'orateur ou le poète recousait péniblement, à l'aide d'un fil grossier, les harmonieux débris pillés dans les modèles antiques, et, sur un sujet moderne, jetait une parure de lambeaux bariolés ; de cette imitation servile, que peut-il sortir d'utilement pratique ? C'est qu'il ne suffit pas, pour connaître une langue, de feuilleter le dictionnaire jusqu'à en user les pages, de frapper à *toutes* les portes de Rome ou

Digitized by Google

d'Athènes, pour y trouver le verbe sous *tous* ses modes et le mot avec *toutes* ses désinences ; en vain l'on jetterait la sonde à *toute* profondeur dans les ruines de la Babel grammaticale, si l'on négligeait, enfoui sous cette avalanche de racines et de finales, ce qui échappe à toute investigation mécanique, le génie de la langue, le caractère du peuple qui l'a parlée, les besoins physiques qui exigeaient de lui telle façon de dire, les émotions morales qui amenaient telle manière de penser ; en un mot, la vérité historique et la conception philosophique. Sachons donc le latin, mais en reléguant dans le musée des souvenirs la langue parlée de l'ingénieuse scolastique, contentons-nous de traduire.

Ce n'est qu'en tournant sans relâche ces pages si fortement nourries des écrivains de Rome, en les disséquant à fond pour pénétrer dans leurs plus intimes pensées, en épuisant, selon l'expression de Rabelais, leur substantifique moëlle, qu'on parvient à s'en approprier les richesses, au point de s'en faire gloire comme si on les avait produites. Ainsi outillés, *instructi*, dirait un Romain, les partisans des bonnes études, les admirateurs de l'antiquité remonteront par la traduction jusqu'aux plus lointaines origines, fixeront le sens propre du mot français, en détermineront l'orthographe. La connaissance du latin sera leur point de repère à travers les broussailles du néologisme scientifique et leur refuge contre les assauts du naturalisme littéraire. Dans cette lutte contre l'envahissement de la langue du grand siècle par celle de la Cour des Miracles, c'est dans l'étude des anciens qu'il faut puiser les moyens de défense. Voici donc la double tâche imposée à tous ceux qu'intéressent

Digitized by Google

la pureté et la richesse de notre langue : d'une part, sauvegarder les sources ; de l'autre, s'imprégner assez des traditions pour soutenir notre littérature sur ces éclatants sommets, où l'ont conduite nos grands écrivains. Ce travail, raisonné maintenant et logiquement entrepris, s'est accompli d'une façon inconsciente en même temps que progressive à toutes les époques de notre histoire.

Quand Jules César, s'inspirant des traditions de Rome naissante et mettant à profit les discordes intestines des Gaulois, eut écrasé leurs peuples épars sous le poids de ses légions disciplinées, les Romains ne prirent point de repos que la Gaule entière n'eût tout perdu, jusqu'à la mémoire de ses usages et de ses institutions. Les Bardes et les Druides, l'histoire et la religion des ancêtres, cherchèrent un refuge dans les îles de l'Océan armoricain et, deux cents ans après l'occupation, toute la Gaule était Romaine. La langue gauloise, qui n'avait pas de monuments écrits, revêtit promptement la forme latine, même dans les parties du territoire les plus éloignées des villes, grâce à la multiplicité des habitations isolées et, selon les habitudes romaines, disséminées sur toute la province. De là naquit une langue hybride, adaptée au génie du peuple vaincu, plus vive, plus alerte, pleine de syncopes et d'abréviations, et secouant, comme l'avait fait la plèbe polyglotte de la capitale de l'empire, le joug grammatical de la terminaison multiple. Ce latin, rural ou rustique, ainsi que le nommait saint Eloy dans sa première homélie, détrôna le langage du vainqueur assez rapidement pour que Grégoire de Tours déplorât amèrement que son auditoire ne comprît plus le latin

Digitized by Google

savant du prédicateur. Dès lors il fallut traduire, c'est-à-dire qu'il fut nécessaire d'établir entre le lettré et le vulgaire un échange d'idées, et cet échange eut pour résultat immédiat de maintenir le Romain officiel dans un état de pureté relative et d'empêcher le rustique de se détacher complétement du rameau latin. Tous ceux que la haine du servage ou du joug des Centurions attirait dans les monastères, toutes les intelligences qui s'éveillaient encore au déclin de la gloire impériale, accomplirent alors cette œuvre merveilleuse qui éclaire les débuts de notre histoire, livrèrent ce combat toujours renaissant de la civilisation contre la barbarie et sauvèrent de la ruine les derniers monuments de la puissance romaine, noyée sous le flot germain, je veux dire les chefs-d'œuvre de ses historiens, de ses orateurs, de ses poètes, monuments plus impérissables que les colonnes de ses temples et les statues de ses empereurs. Viennent les Francs : le scribe du monastère sert d'interprète à ces nouveaux convertis, qui vont infuser dans les veines du peuple gallo-romain, épuisées par quatre siècles de servitude fiscale, un sang demeuré jeune et généreux dans la liberté du sol germanique L'évêque traduit en théotisque ou tudesque les homélies des Pères de l'Eglise, comme il l'a fait en rustique pour le payen autochtone, et bientôt l'élément nouveau de la nation désapprend, comme le Gaulois, l'idiôme de ses pères et se fond insensiblement dans la masse des vaincus courbée sous la framée. Le Normand, pirate et vagabond, plus tard envahisseur et conquérant, doit aux mêmes nécessités (dirai-je aux mêmes lois?) de subir l'influence de ces abbayes, qu'il a tant de fois dépouillées et dévastées, et de devenir Fran-

Digitized by Google

çais, avec cette docilité à recevoir l'empreinte, à s'assimiler la langue et les usages étrangers qui caractérise les peuples du Nord. Aussi, dès avant la guerre de Cent-Ans, la langue française est sortie de cette longue enfance, où l'a guidée avec vigueur et sollicitude le latin nourricier. La douce Berthe, la langue d'Oil, avait bien pu abandonner le lit royal à l'altière Constance, la langue d'Oc; mais cette invasion passagère des troubadours méridionaux avait laissé derrière elle des traces moins profondes que les razzias orthodoxes des chevaliers du Nord dans les domaines du comte de Toulouse : quelques joyaux de plus parmi ceux que les croisades avaient recueillis dans leur course à travers l'Orient, à Chypre, à Bysance, à Venise. Joinville n'épèle plus. Le latin usé par ses efforts prolongés, déformé par le contact de la langue vulgaire, rentre dans les abbayes et dans les Universités pour n'en plus sortir qu'au jour des cérémonies religieuses et des tournois de la scolastique. L'Anglais peut occuper pendant cent ans nos plus belles provinces, et, dans Notre-Dame, poser la couronne de France sur le front de son jeune roi : que nous lègue-t-il en disparaissant devant l'épée de bois de la Pucelle? Les termes de raillerie dont on salue sa retraite.

Mais voici que le xv^e^ siècle, traînant à grand'peine l'attirail vermoulu du moyen-âge, corrompu par cet amour du bien-être qui naît de la réaction des grandes souffrances, énervé par la débauche, refuge de ceux dont la vie doit être courte, sent tout à coup souffler, à travers les Alpes, un vent régénérateur de la pensée. C'est la Renaissance, c'est la résurrection de ces grands morts, que la Rome des Papes nomme avec respect Tacitus, Cicéro, Virgilius.

Digitized by Google

Un enthousiasme inoui s'empare de toute une génération prête à vivre et qui trouve, à portée de sa main, l'arme de Guttemberg, fourbie à l'approche de la bataille, arme destinée à éclairer la terre du reflet éblouissant de sa lame. Les langues, qu'on disait mortes, vinrent enseigner aux intelligents que le monde avait dormi, et renouer après un long rêve la chaîne si longtemps rouillée des traditions; et l'on s'aperçut que le latin n'avait pas tout donné de ses richesses. « Notre langue, s'écrie l'ardent Du Bellay, est encore à fleurir; cela certainement, non pour le défaut de sa nature, aussi apte à engendrer que les autres, mais par la faute de ceux qui l'ont eue en garde; tant s'en faut qu'elle ait apporté tout le fruit qu'elle pourrait bien produire, mais ils ne l'ont cultivée à suffisance. » Or quel moyen indique-t-il de la rendre féconde? « La traduction et l'imitation des sacrées reliques de l'antiquité ». « Notre langage, » dit-il, « sinon tant copieux qu'il pourra bien être, est pour le moins fidèle interprète de tous les autres. Toutes fois, ce tant louable labeur de traduire ne me semble moyen unique et suffisant. Faisons comme les Romains, imitant les meilleurs auteurs grecs, se transformant en eux, les dévorant et, après les avoir bien digérés, les convertissant en sang et nourriture. »

Ainsi, vous le voyez, Messieurs, le latin (pour continuer la métaphore employée par Du Bellay), le latin a servi de tuteur à la langue française, la Pléïade a rendu l'arbre touffu ; que Malherbe vienne l'émonder, et rien n'arrête plus le lettré qui, désormais, abrité par ses rameaux verdoyants, est libre, sous cette ombre protectrice, de se transporter en esprit au milieu des civilisations antiques.

Mais si le précepte du poète Angevin, appliqué en ce

Digitized by Google

qu'il a de sage aux littératures du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, nous a donné le Cid, Iphigénie et Mérope ; si l'imitation de Shakespeare et de Schiller a révolutionné le monde classique ; si enfin, le génie de Leibnitz a profondément sillonné le champ de la philosophie livré aux ronces des d'Holbach et des Helvétius ; la traduction, dans sa signification absolue, ne reste pas à la hauteur de ces résultats immenses. Hélas ! c'est en jetant un coup d'œil sur le style et la manière des traducteurs d'alors qu'on est inévitablement amené à trouver trop peu sévère encore la sentence italienne: « *Traduttore, traditore.* » S'il est juste d'avouer, avec l'un des écrivains les plus spirituels de notre littérature contemporaine (Alphonse Daudet) qu'à transvaser une langue dans une autre, on en perd toujours quelques gouttes, il est impossible de garder son sérieux devant le travestissement hideux et plaisant tout à la fois dont on affublait Juvénal ou Virgile. *Sur la scène*, accommodés à la mode du jour, les Pompée, les Agésilas, étalaient avec complaisance les rubans démesurés de leur canons et les boucles soyeuses de leurs perruques à la française. *Dans le livre*, les vers du poète épique ou satirique, sont traduits en langage précieux, en dépit du sens véritable et de ce que la critique appelle la couleur locale. Ainsi, par exemple, l'affranchi de Domitien, « *jam princeps equitum* » est colonel-général de la cavalerie ; et la femme de Serranus, dictateur, « agréablement surprise, vient en hâte le revêtir des habits de sa nouvelle dignité. »

Quem trepida ante boves dictatorem induit uxor.

Jusqu'aux premières heures du XIX^e^ siècle, il fut de bon

Digitized by Google

goût de voiler pudiquement les horreurs de Shakespeare ou de mettre dans la bouche des héros d'Homère les interminables périodes qui ont illustré Bitaubé. Pour cela faire, on avait la périphrase, qui remplaçait avantageusement la nature, et sauvegardait la susceptibilité nerveuse des beaux diseurs de l'époque ; en un mot, on s'efforçait d'étouffer sous un air d'épinette le hennissement superbe de Pégase victorieux.

Mais alors il y eut révolte chez le bon sens. Du sein de la seconde Renaissance, au parcours de cette nouvelle marche en avant, qui entraîna les esprits vers la liberté et la vérité, sortit un vibrant appel à la fidélité dans la traduction. Chateaubriand qui venait de lever, comme un signal, au milieu de la décadence classique, sa plume indépendante et hardie jusqu'au paradoxe, se mit à la tête de ce mouvement insurrectionnel, en l'exagérant, sans doute, comme il arrive toujours lorsque, sans avoir conscience de sa force, on a pris un trop vigoureux élan, mais en laissant derrière lui la route désormais tracée. Ce fut à qui sonderait les auteurs anciens ; dans les camps, dans les ambassades, dans toutes les classes de la société, on travailla avec une mémorable ardeur à cette œuvre de restauration ; un roi, connu par ses goûts littéraires, semble, en traduisant Horace, avoir obéi à l'impulsion générale non moins qu'aux tendances d'un esprit enclin à la satire. Et l'on découvrit tout un monde inconnu jusque-là, perdu qu'il était dans les brouillards de la routine. Talma chassa enfin de la scène tragique les Grecs à talons rouges et les Romains à panaches, dont le costume respectueusement conservé par la tradition du vestiaire, perpétuait devant la rampe le travestisse-

Digitized by Google

ment du Roi-Soleil. Et l'on vit enfin le traducteur reproduire exactement la pensée, imiter dans la mesure du possible le style de l'original, construire la phrase sur le plan du modèle, maintenir à chaque mot sa place, à chaque trait son rayon. On posa les règles absolues de ce travail et l'on se tint pour dite cette maxime fondamentale : « Que les erreurs de l'auteur ne doivent pas plus être rectifiées que supprimées. » C'est un portrait dont le peintre retrace la ressemblance sans en dissimuler les défauts sous le fard de la flatterie. L'histoire doit-elle nous cacher les hontes de Tibère ou les extravagances de Caligula ! Que deviendrait-elle si, comme certaines traductions, elle était expurgée « à l'usage du Dauphin, » ou d'une société imprégnée d'une préciosité pudibonde ! De même qu'en toute page de l'histoire le plus infime détail, quand il sert à la cause de la vérité, ne doit, en aucune circonstance, être sciemment omis, de peur que que nous ne saisissions pas toutes les faces des hommes et tous les aspects des civilisations ; de même, dans une traduction, la copie fidèle et littérale du poète et de l'écrivain originaux, doit montrer au lecteur dans le lointain des âges, Tibulle ou Properce semant ses vers avec les roses dans la coupe de la débauche romaine, ou Tyrtée, l'Athénien, animant au combat les citoyens tremblants de Lacédémone, découronnés de leur auréole de bravoure.

Vous plaidez, me direz vous, une cause banale. En effet, elle est banale ; mais toutes les grandes vérités le sont, et cependant elles trouvent toujours des champions qui, sans être obligés de les défendre, s'éprennent d'amour pour leur drapeau. Pour moi, je serai satisfait si

Digitized by Google

j'ai fait admettre comme indiscutables ces deux axiomes qui serviront de conclusions à la thèse que je soutiens. Grâce à la traduction, la littérature française, éclairée sur le mouvement intellectuel des nations éteintes ou vivantes, a pu s'assimiler, selon le précepte de Du Bellay, la substance des auteurs anciens ou modernes, sans rien perdre toutefois de son originalité ni de sa grandeur ; grâce à la traduction, la langue française, fille de la latine, a traversé les siècles en s'enrichissant des dépouilles de l'étranger conquérant, sans rien abandonner de sa nationalité ni de son génie.

Toutes deux semblent avoir obéi à une loi parallèle, à la loi physiologique qui règle la perpétuité des races. Cette loi veut que les hommes de race guerrière qui s'implantent par les armes sur le sol envahi, s'ils sont inférieurs en civilisation aux vaincus, n'en deviennent réellement les maîtres que par leur alliance avec les femmes de la race assujettie. Or, il est formellement établi que le premier né de ces unions ressemble à la mère, et qu'après quelques générations, le type maternel est le seul qui demeure, reproduisant à travers les siècles les traits originels des premiers possesseurs de la terre. C'est ainsi que l'Austrasien victorieux, disparaît devant la Neustrie soumise ; c'est ainsi que par les caractères du visage et par le génie de la langue, nous sommes encore, et nous serons toujours, les fils des Gallo-Romains.

Digitized by Google

RÉPONSE

au

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE M. RICOUART

Par M. PARIS, Président

MONSIEUR,

Il y a une année à peine, l'Académie d'Arras décernait dans cette même salle, « à titre de récompense exceptionnelle, » une médaille d'or à l'auteur de la traduction en vers des *Astronomiques* de Manilius, et vous étiez proclamé lauréat. Une distinction plus haute vous était réservée : l'Académie vous a admis dans ses rangs. Je me félicite, Monsieur, après avoir applaudi, comme président de cette docte compagnie, à votre premier succès, d'être appelé par les devoirs de ma charge à vous souhaiter publiquement la bienvenue.

Vous aviez droit personnellement à un excellent accueil. Vous vous êtes ménagé des sympathies plus

Digitized by Google

vives encore en vous plaçant sous le patronage de l'homme si distingué dont vous venez d'évoquer le souvenir. L'Académie vous sait gré d'avoir offert à M. Maurice Colin, dont vous occupez le fauteuil, un tribut d'hommages mérité. Elle trouvera de son côté, croyez-le bien, quelque adoucissement à son deuil, en donnant au collègue qu'elle regrette un successeur aussi respectueux de sa mémoire.

Sans avoir connu M. Maurice Colin dans toute la vigueur de son activité, vous avez été, Monsieur, mieux placé que beaucoup d'autres pour apprécier, sous certains rapports, les éminentes qualités qu'il a révélées dans les fonctions aussi importantes que variées dont l'avait investi la confiance de ses concitoyens, vous qui collaborez à l'administration des affaires de la cité, que M. Colin a dirigées avec tant de fermeté et d'intelligence; vous qui, suivant sa trace, savez accorder aux livres une partie des loisirs d'une retraite studieuse. Vous retrouverez ici le vivant souvenir de M. Maurice Colin. Les traditions qu'il a laissées peuvent servir d'exemple aux meilleurs.

Votre modestie se demande quels titres vous désignaient à la bienveillance de l'Académie. Nous n'avions que l'embarras du choix : le savant s'unit en vous au lettré; les connaissances que vous avez acquises en chimie, en histoire naturelle, vous permettaient de prendre place à côté de ceux de nos collègues qui honorent à la fois l'Académie et notre école de médecine et de pharmacie. Mais vous avez su attirer notre attention sur des travaux d'une autre nature, et vous présentez à votre actif un volume de cinq mille vers, que vous appelez, en restant

Digitized by Google

trop au-dessous de la vérité, « un essai de traduction fidèle. » Après avoir couronné l'œuvre, l'Académie aurait pu dire à l'ouvrier : *Non bis in idem* ; elle a mieux aimé vous appliquer cette autre maxime : *Bis repetita placent*, et manifester d'une manière éclatante quel prix elle attache à une œuvre purement littéraire que l'amour de l'art vous a seul porté à entreprendre.

Quel autre attrait que celui des beaux vers a pu vous déterminer, en effet, à consacrer aux *Astronomica* de Manilius « ce travail patient, fruit de tant de veilles » (1)? Ce n'est pas la renommée de votre poète qui vous a attiré. On ne sait presque rien de sa vie. Simple affranchi, comme Térence, Syrien d'origine, avait-il pour prénom Marcus ou Antiochus? Était-il le même personnage que ce Manilius qui, par ordre d'Auguste, dressa dans le Champ de Mars cet obélisque de soixante-dix pieds de hauteur, dont l'ombre, se projetant sur des lames de bronze incrustées dans le marbre, servait à marquer les heures? Les érudits ont agité ces questions, sans les résoudre. L'œuvre même de Manilius — je parle du poème et non de l'obélisque — a été perdue pendant quatorze siècles, et peut-être est-ce le temps écoulé avant la découverte du manuscrit, trouvé au xv^e^ siècle par le Florentin Le Pogge, qui a servi Manilius beaucoup mieux que ne l'aurait fait une comparaison moins tardive avec les poèmes didactiques de Lucrèce et de Virgile.

Le sujet traité par l'auteur des *Astronomiques* n'était pas fait non plus pour vous séduire. Scaliger, il est vrai, qui publia trois éditions de Manilius, a pu dire, avec l'en-

(1) Rapport de M. Wicquot.

Digitized by Google

thousiasme d'un érudit et à une époque où l'astrologie était encore en faveur : « Ecoutons le cygne ; rien de plus divin, de plus abondant, de plus sérieux, de plus agréable que ses chants; à part quelques redondances, l'ouvrage est parfait. » Votre jugement a trop de mesure pour que vous n'ayez pas rabattu de cet éloge : « Sauf en quelques épisodes où l'on retrouve avec bonheur l'élégance de Virgile et l'abondance d'Ovide, le poème, hérissé de détails techniques, de calculs assez mal déduits, de théorèmes astrologiques, où l'inanité du but se confond avec l'obscurité de la démonstration, n'offre au traducteur qu'une série d'obstacles presqu'insurmontables. » J'adhère d'autant plus volontiers à votre appréciation, Monsieur, que j'ai éprouvé cette même impression, lorsque j'ai lu pour la première fois, convié par vous, les cinq livres des *Astronomiques*. En parcourant le monde sidéral de Manilius, égaré que j'étais dans les combinaisons puériles du poète astrologue, je me suis rappelé le *Fiat lux* d'une puissance créatrice bien différente de son Univers-Dieu, et les merveilleuses découvertes à l'aide desquelles la science moderne nous a permis de plonger un regard sûr dans l'infini des cieux et de répéter avec le psalmiste : *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Manilius est du siècle d'Auguste ; il nous l'apprend lui-même, avec cette hyperbole de flatterie dont les poètes ont usé trop souvent et usent encore envers le maître, qu'il s'appelle Peuple ou César :

> Toi seul dans mes efforts pourras me soutenir,
> César, de la patrie et le prince et le père,
> Qui sous d'augustes lois régis la terre entière,
> Qui, Dieu comme ton père, as le droit d'aspirer
> A ce Ciel qu'il habite....

Digitized by Google

Manilius appartient à l'âge d'or de la littérature : la pureté de son style révèle un contemporain de Virgile et d'Horace. Vous avez été séduit, en vous attachant à ses pas, par les charmes de la muse antique. Je soupçonne aussi que les *Astronomiques* vous offraient le prestige de l'inconnu. Porté par vos études de prédilection vers la poésie didactique, vous auriez peut-être craint de grossir le nombre des traducteurs des *Géorgiques* et du poème *de la Nature* ? Votre traduction en vers de Manilius, la première qui ait été tentée, présente au contraire la saveur de l'originalité.

Il nous faut du nouveau....

Je n'ai point à faire l'éloge de votre traduction. Un rapporteur autorisé s'est acquitté de cette tâche; il me suffira de rappeler ici les conclusions de M. Wicquot.

Après quelques réserves au sujet des libertés que vous vous êtes permises, autorisé par nos poètes contemporains, envers le classique hexamètre, notre collègue constatait « que vous n'aviez pas trop présumé de vos forces ; que vous étiez sorti de la lutte avec un véritable succès. — Je ne crains pas de l'affirmer, poursuivait-il, ce sera un vrai plaisir pour ceux qui ne peuvent lire le texte latin de trouver une traduction qui leur donne si exactement l'*idée*, sans leur faire perdre la musique des vers. »

L'Académie, en consacrant aujourd'hui ce jugement avec plus de solennité, vous montre qu'un seul travail bien fait l'emporte, à ses yeux, sur de nombreux essais. Elle vous associe, en quelque sorte, à la renommée de votre Manilius. A ceux qui seraient tentés d'objecter que vos titres ne datent que d'hier, elle rappellerait cette anec-

Digitized by Google

dote: c'était en 1772; le traducteur des *Géorgiques* venait d'être élu à l'Académie. Le duc de Richelieu remontrait au roi que Delille était bien jeune pour mériter un tel honneur. Il oubliait que, sans autre titre que sa qualité de grand seigneur, il avait été nommé académicien au même âge. « Trop jeune, s'écria un prélat, enthousiaste des *Géorgiques!* Delille trop jeune! Il a près de deux mille ans; il a l'âge de Virgile. »

C'est ainsi que l'Académie d'Arras vous accorde, toute proportion gardée, la faveur que rencontra sur un plus grand théâtre le traducteur de Virgile, et elle répond ainsi d'avance à la question que vous avez posée dans le discours auquel le public — un public de connaisseurs — vient d'applaudir si vivement: traduire un auteur latin, est-ce faire une œuvre utile? Oui, certes, Monsieur, quand on le traduit comme vous.

Oui, c'est faire une œuvre utile que de bien traduire un de ces auteurs, un de ces maîtres, que les lettrés de tous les pays appellent, avec un sentiment d'admiration qui tient du culte: les Anciens! Nous ne saurions trop tôt nous habituer à vivre dans le commerce familier des grands écrivains d'Athènes et de Rome. L'étude approfondie des modèles inimitables que nous a laissés l'antiquité nous initiera à l'amour du beau. Cette étude n'est pas seulement un hommage rendu au génie des temps reculés; « c'est à la fois, dit un critique, une féconde inspiration du génie qui veut briller à son tour. » Virgile et Cicéron doivent beaucoup de leurs perfections à l'étude d'Homère et de Démosthène. Racine, Corneille et Boileau méditaient jour et nuit les chefs-d'œuvre antiques. Fénélon semble avoir emprunté à ces temps glo-

Digitized by Google

rieux les formes séduisantes de son langage. Bossuet, qui fut si original dans sa puissance, étudia pourtant le secret de l'éloquence antique.

Sachons donc le latin, dirai-je avec vous, Monsieur; et j'ajouterai, sachons aussi le grec. Que l'étude des langues anciennes reste la base de notre enseignement national. Avant d'appliquer les facultés de l'esprit à un but spécial et déterminé, développons ces facultés à l'unisson; formons des hommes. Pour atteindre ce but, les méthodes peuvent varier; elles ne sont que des instruments. Avec vous, Monsieur, je constate que l'habitude de traduire une langue nous en révèle les secrets, et que l'écrivain qui se livre à cet exercice acquiert ainsi deux qualités inappréciables : la justesse des termes et la sobriété de l'expression. Qu'on n'objecte pas qu'un pareil travail convient seulement à l'apprenti qui est encore sur les bancs. L'auteur des *Essais* a bien pu dire : « Ami lecteur, ie suis moy mesme la matière de mon livre. » Montaigne est le compagnon assidu des anciens. Les textes grecs et latins abondent sous sa plume et prêtent à sa verve gauloise, en se fondant dans l'unité du style, une saveur inexprimable. — Boileau n'a-t-il pas traduit le *Traité du Sublime*? Racine n'a-t-il pas mis en français les hymnes de l'église et des fragments du *Banquet* de Platon et de la *Poétique* d'Aristote? Corneille n'a-t-il pas consacré les derniers accents de sa muse à rendre en vers dignes de l'auteur du *Cid* le livre de l'*Imitation*?

Nous sommes d'accord pour reconnaître l'utilité de la traduction; vous me permettrez cependant, Monsieur, de me montrer moins sévère que vous pour le système d'enseignement des langues suivi par l'Université de

Digitized by Google

France. Les hommes qui s'étaient formés à cette école ne se contentaient pas de « recoudre péniblement, à l'aide d'un fil grossier, les harmonieux débris pillés dans les modèles antiques.» Cujas et Pothier, Bossuet et le bon Rollin, tant d'autres encore étaient certes des latinistes que les écrivains de l'ancienne Rome n'auraient pas désavoués. Si l'on apprenait autrefois à écrire, à parler en latin aussi aisément qu'en français, c'est que le latin était alors la langue de la science, la langue universelle. Il n'en est plus ainsi, et certains procédés d'enseignement nous semblent surannés. Avant de les proscrire d'une manière absolue, attendons que les nouveaux programmes aient fait leurs preuves. Heureux, si nos fils se présentent aussi bien armés que l'étaient nos devanciers, dans cette lutte que vous les conviez à soutenir, au nom du bon goût, contre la substitution « du jargon de la Cour des Miracles au langage du grand siècle. »

Je ne vous suivrai pas, Monsieur, dans les recherches curieuses auxquelles vous vous livrez pour établir quelle a été, aux diverses époques de notre histoire, l'influence des langues anciennes sur la littérature française : vous venez de nous montrer combien ces questions, traitées souvent, et à des points de vue divers, par les maîtres de la critique, vous sont familières. Je conclurai volontiers avec vous — et avec du Bellay — que le latin a servi constamment de tuteur à la langue française. J'aime mieux retenir, pendant quelques instants encore, l'attention de l'Académie sur les réflexions judicieuses que vous consacrez à comparer les divers systèmes de traduction. Ce sera le moyen de ne pas perdre de vue le traducteur de Manilius, en examinant

Digitized by Google

ses théories, après avoir loué l'application qu'il en a faite.

Traduire, ce n'est pas seulement substituer des mots à d'autres mots ; le travail est plus complexe ; il consiste à faire passer le génie d'une langue dans une autre.

C'est en se mettant à l'œuvre qu'on en constate les difficultés. Les différents idiômes n'ont pas les mêmes mots, les mêmes tours de phrase pour rendre les mêmes idées, et il est souvent impossible de trouver à un terme un terme équivalent. Ces obstacles matériels ne sont rien en comparaison de ceux que l'on rencontre, lorsqu'on s'attache à conserver à l'original sa physionomie propre.

Avec une grande justesse de vues, vous mettez en présence les deux systèmes opposés auxquels les traducteurs se sont attachés, selon qu'ils préféraient ou l'esprit ou la lettre. — Rendons, avant tout, le sentiment général de l'œuvre, disait-on avant notre siècle, et oubliant que traduire n'est pas créer, on fit longtemps parler et penser en français Homère et Virgile, Dante et Shakespeare. C'est à ce genre de traduction que Montesquieu pensait assurément, lorsqu'il disait : « Les traductions sont comme ces monnaies de cuivre qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours faibles et de mauvais aloi. » On a renoncé, de nos jours, à défigurer les auteurs pour les faire mieux connaître, et la reproduction exacte du modèle est devenue la règle des traducteurs. Mais le poète l'a dit :

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

Nous avons vu des traducteurs n'avoir qu'un scrupule:

Digitized by Google

la substitution d'un mot à un mot; nous en avons vu pousser l'amour de la ressemblance littérale jusqu'à calquer le rythme du vers et à en contrefaire le mécanisme. Ils oubliaient ce qu'a si bien dit Villemain : « Le mot à mot, quand il contrarie le cours naturel de notre langue, est la pire des traductions. »

Entre ces deux théories, placées à deux pôles opposés, vous faites, Monsieur, un choix fort sage. — Vous ne prenez parti ni pour Bitaubé paraphrasant Homère, ni pour Chateaubriand décalquant Milton; vous n'admettez ni travestissement de l'original, ni servilisme littéral ; vous préférez vous établir dans ces régions tempérées qu'habite la vérité.

Je vous félicite une dernière fois, Monsieur, de l'application heureuse que vous avez faite d'une méthode dépourvue de tout esprit de système. Le traducteur de Manilius, devenu membre de l'Académie d'Arras, se souviendra, nous l'espérons, qu'il a débuté par un coup de maître, et que succès oblige.

Digitized by Google

RAPPORT

sur le

CONCOURS D'HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

par

M. LE CHANOINE E. VAN DRIVAL

Secrétaire-Général.

MESSIEURS,

Une question très-intéressante pour la ville d'Arras a été inscrite au Programme de vos concours dès le mois de juillet 1873 : elle se formulait ainsi :

Rechercher ce qui concerne l'historique des deux Places d'Arras, les décrire, en juger le style, en dire la provenance. Joindre des dessins au travail écrit.

Cette question était si difficile, si complexe, qu'il fallait du temps, beaucoup de temps pour la résoudre. C'est ainsi que vous en avez jugé, en remettant avec une persévérance très-significative, la même question au concours depuis six ans. C'était dire aux concurrents : travaillez avec soin, l'Académie compte sur vous.

Votre confiance a été justifiée, Messieurs, et nous avons reçu, en réponse à cette question, non pas un volume, mais une série de volumes, tout un grand travail composé

Digitized by Google

de quatre manuscrits reliés, in-4°, et d'un immense album aussi relié, grand in-folio, comprenant 181 planches, partie en photographies, partie en dessins originaux pris sur les monuments, partie en reproduction d'anciens dessins, dont quelques-uns extrêmement rares, le tout complété par plusieurs grands plans.

La question a donc été examinée avec tout le soin possible et traitée d'une manière très-sérieuse. J'ajoute, au nom de votre Commission, qu'elle a été bien traitée.

Nous ferons tout de suite nos réserves au sujet de l'archéologie, trop négligée, comme nous le dirons plus tard ; mais aux points de vue historique et descriptif, le travail est absolument complet.

Dans votre question, il y avait trois points à traiter : l'historique des Places, le style et sa provenance, la description. L'auteur du travail considérable dont j'ai à vous rendre compte a suivi cet ordre d'idées : il a consacré un volume à la première partie, un volume à la seconde, deux volumes et l'album à la troisième.

Dans le premier volume, Histoire des Places, il remonte à l'origine de l'Abbaye, montre le grand monastère de Saint-Vaast formant peu à peu la ville actuelle d'Arras, lui donnant littéralement l'existence. Comme dès le XII^e^ siècle, dans notre Guimann, elles sont désignées sous les noms de Grand-Marché et de Petit-Marché, l'auteur disserte sur l'idée même de marché, examine les conditions de l'ἀγορα comme celles du *Forum*, pose des principes qui vont lui être utiles pour la dissertation du second volume, et relate ensuite l'histoire de toutes les constructions que l'on voyait sur les deux places d'Arras.

C'est ainsi qu'il note l'hôtel de ville et ce qui l'a pré-

Digitized by Google

cédé, la halle échevinale; c'est ainsi qu'il parle de la Sainte-Chandelle, de la Maison-Rouge, des Pierres du grand-marché et de celles du petit, de l'énigmatique Pollaine, de la croix de grès, des perrons, puits, etc. etc. Il donne les noms des maisons principales dès le XII^e^ siècle, puis il insère en entier, textuellement, les ordonnances et placards concernant l'ordre de bâtir partout sans lacune, de bâtir les façades en pierres ou briques, enfin de suivre un plan uniforme. Nous avons ainsi maintenant tout ce que l'on pourrait appeler la législation spéciale des Places d'Arras, depuis les premiers règlements de l'Echevinage jusqu'aux édits de Charles-Quint et de Philippe II.

Les faits dont ces Places ont été les témoins sont ensuite racontés. Ils forment une histoire d'Arras depuis le XIII^e^ siècle jusqu'au XIX^e^. On assiste aux fêtes de la Sainte Vierge et aux tournois ; on est témoin des troubles nombreux dont Arras fut la victime, et on a devant les yeux le lugubre spectacle de bien des exécutions capitales. Puis ce sont des théâtres d'opérateurs en plein vent qui viennent solliciter votre attention ; puis brillent les feux de joie, que remplacent bientôt les feux d'artifices : aucun fait n'est oublié, et l'on peut suivre ainsi l'histoire animée d'Arras sur ses Places, aux temps de la mère de Baudouin de Lille, comme à ceux d'Albert et Isabelle, jusqu'à 1864 et 1876, dernières solennités dont ces Places furent témoins.

Je ne vous ai donné qu'une idée assez incomplète de ce premier volume ; mais il me tarde d'en venir au second, qui traite une question considérable, la plus importante du travail.

Digitized by Google

D'où vient le style des Places d'Arras ?

Cette question, posée par vous il y a six ans, Messieurs, a fait travailler un peu partout: elle est en effet nouvelle et assez obscure, digne des efforts de ceux qui aiment à connaître la raison des choses. C'est ainsi qu'il y a deux ans, à la Sorbonne, M. l'abbé Dehaisnes s'est occupé de l'architecture des Places d'Arras et a nié l'influence espagnole qu'on leur attribuait dans la tradition populaire. Selon M. Dehaisnes, les Espagnols ne sont pour rien dans ce style : pas un seul des noms de constructeurs et d'architectes qu'il a relevés avec soin et dont il a dressé des listes, non pas seulement pour Arras, mais pour le Nord de la France et les Pays-Bas, pas un de ces noms n'est espagnol, tous sont des noms d'habitants du pays. M. Dehaisnes croit que ce style vient d'Italie, de Rome, et que l'église du Gesù est l'archétype de ce genre de constructions. Reprenant la question et l'examinant avec le plus grand soin, l'auteur du présent travail commence par la diviser en deux sections parfaitement logiques. Il y a, dit-il, deux éléments dans ce sujet: les galeries et les façades. C'est quand on aura obtenu une juste idée des unes et des autres qu'il sera possible de décider de l'ensemble.

D'où viennent les galeries ? D'où viennent les façades?

Les galeries, si nous en jugeons par les extraits des mémoriaux, actes de ventes, papiers anciens, et aussi tableaux anciens, les galeries n'ont pas toujours été des arcades en pierres comme nous les voyons aujourd'hui. Les galeries étaient formées par des poutres, par des piliers en bois, soutenant l'avancée ou saillie des façades également construites en bois. A quoi servaient ces gale-

Digitized by Google

ries en bois? Evidemment elles servaient à exposer en vente les marchandises, à recevoir les acheteurs, à leur permettre même de circuler à l'abri de la pluie. On voit la même chose dans mainte rue de mainte autre ville, au moyen-âge. Les façades des maisons avec pignons sur rue avançaient à partir de l'étage et surplombaient très-souvent au-dessus de la chaussée, rétrécissant encore les rues étroites et fournissant, sur les marchés, une sorte de bazar, sans lacune ni interruption.

Il ne faut donc pas aller en Espagne ou dans les autres pays chauds chercher une raison à ces déambulatoires. A Arras, il n'a jamais été nécessaire de chercher habituellement un refuge contre la chaleur : le refuge contre la pluie, pour les marchandises et pour les acheteurs, est beaucoup plus explicable et plus vrai. Si donc l'admirable série de galeries qui commence à la rue Saint-Géry pour suivre la Petite-Place, la rue de la Taillerie, la Grande-Place, la Porte Saint-Michel, et revenir par l'autre côté de la Grande-Place, de la rue de la Taillerie et de la Petite-Place, à l'ancien marché de la Garance, qui rappelle nos Tapisseries d'Arras ; si, dis-je, cette admirable galerie rappelle un immense atrium ou cloître abbatial, elle n'a rien de commun avec les abris contre le soleil, que l'on cherche, du reste, sans les trouver clairement, soit en Espagne, soit en Italie.

Quant aux façades, leur mode de construction et de décoration vient pour beaucoup, selon l'auteur, des divers matériaux qui ont successivement servi à les construire.

Avec le bois et la brique, on a eu les pas de moineaux ou les redents ; avec la pierre, on a pu facilement avoir

Digitized by Google

les courbes et les volutes ou consoles qui ont succédé aux redents. A l'aide de dessins authentiques et comparés avec beaucoup de sagacité, l'auteur explique sa pensée et la précise d'une façon très-claire. Puis il aborde la question essentielle des dates.

Dès 1531, il trouve à Gand, dans la Maison des Bateliers, un exemple de ces pignons à lignes ondulées ; il en suit l'histoire à Bruges et ailleurs, aux dates de 1535, 1541, 1550, etc. et il prouve, selon nous, d'une manière formelle, l'existence de ce style en Flandre, avant la naissance de la Compagnie de Jésus, et par conséquent avant la construction de l'église du Gesù à Rome. Il faut donc renoncer à voir ici l'influence des Jésuites, puisque les Jésuites n'existaient pas, et comme d'autre part l'Espagne est mise hors de cause, nous en revenons purement et simplement à notre propre invention locale, ce qui est plus digne d'ailleurs, plus patriotique et plus vrai. On ne comprend rien vraiment à cette habitude invétérée d'aller toujours demander aux étrangers la raison d'être de nos coutumes. Depuis deux siècles on s'écrie :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

Et pourtant c'est à qui le premier se soumettra au joug : soyons de notre pays, soyons nous-mêmes, nous avons assez de titres pour avoir droit à l'existence indépendante, autonome, en fait d'art et d'initiative, dans ces pays du Nord qui ont donné naissance à tant de grandes institutions, nous pouvons, sans fausse modestie, revendiquer hardiment notre place au soleil de l'histoire : car l'histoire est belle pour nous.

Digitized by Google

Pardon, Messieurs, de ces considérations, qui naissent d'ailleurs des entrailles mêmes du sujet : elles nous mènent droit à la conclusion de l'auteur, qui réclame pour l'architecture de nos Places une origine purement locale, flamande. Si on peut, à la rigueur, conserver à ce style quelque chose du mot *Espagnol*, c'est seulement en ce sens que ces constructions ont eu lieu principalement pendant que les Espagnols, comme Ducs de Bourgogne, gouvernaient ce pays.

Je n'ai pu que résumer la thèse de l'auteur, en regrettant qu'il n'ait pas donné son appréciation de ce style au point de vue de l'esthétique et je me hâte de passer à la troisième partie de son travail.

Ici, Messieurs, je suis effrayé et je recule devant ma tâche. Comment analyser deux gros in-4° et un in-folio de 181 planches. Comment suivre, un à un, l'inventaire de 72 maisons à 182 colonnes pour la Grande-Place, de 28 maisons et 54 colonnes pour la rue de la Taillerie, de 57 maisons et 109 colonnes pour la Petite-Place ? Tout y est, dans cet inventaire. On donne les propriétaires successifs, on entre dans les maisons, on examine les cours, où souvent on trouve les détails les plus curieux, détails qui ne sont pas assez examinés sous le rapport de l'archéologie, lacune qui devra être nécessairement comblée lors de l'impression. On descend aussi partout dans les caves et les boves, et là encore on rencontre des chapiteaux, des arcades, des voûtes, des escaliers, des galeries et de vastes pièces. Tout cela est décrit, tout cela est dessiné, tout cela devra être repris en sous-œuvre au point de vue de l'art.

Sous cette seule réserve, à laquelle il sera facile à

Digitized by Google

l'auteur de faire droit, nous pensons, Messieurs, que rarement on a envoyé à l'Académie un travail aussi bien preparé, aussi complet. Nous vous avons demandé pour l'auteur la plus grande récompense possible, et vous avez accueilli la demande de votre Commission en lui décernant une grande médaille d'or.

Digitized by Google

RAPPORT

sur le

CONCOURS DES SCIENCES

par

M. P. LECESNE

Membre résidant.

MESSIEURS,

L'Académie avait, dès l'année 1877, inséré parmi les sujets mis au Concours, l'*Histoire de l'invention et de l'exploitation de la houille dans le département du Pas-de-Calais.*

L'année 1878 s'est écoulée sans qu'aucun mémoire vous ait été adressé. Cette année, un travail et, je me hâte de le constater, un bon travail vous a été présenté.

Est-ce à dire cependant qu'il réponde entièrement à la question que vous avez posée? L'auteur lui-même ne l'a pas pensé ; il déclare *n'apporter qu'une petite pierre formée de quelques notes pouvant servir à l'histoire de la houille dans la petite patrie, c'est-à-dire dans le département du Pas-de-Calais.*

Digitized by Google

L'on doit regretter cette modestie, car les quelques citations, écrites en tête de ces notes, indiquent un esprit judicieux, qui nous eût certainement donné une œuvre sérieuse et complète. Nous n'en apporterons qu'une preuve : c'est le choix heureux des deux épigraphes qui résument pour ainsi dire l'histoire de la houille jusqu'à nos jours.

La première est ainsi conçue : *Le lithranthrax est une matière terreuse qui brûle comme du charbon ; on la trouve en Ligurie et en Elide, sur la route d'Olympie, au-delà des montagnes, elle est parfois utilisée par les forgerons.*

A cette phrase de Théophraste (*Traité des pierres*), l'auteur ajoute cette parole de Robert Peel : « *L'avenir est au pays qui produira le plus de houille.* »

Les cinq lignes de Théophraste sont-elles, comme le dit l'auteur, toute l'histoire de la houille au temps d'Alexandre (1) ?

Nous n'oserions l'affirmer, car il a dû exister quelque part, au beau temps de la scolastique, un savant docteur, pour établir qu'Aristote avait parlé du charbon de terre (2).

(1) Théophraste se sert aussi des mots Ανθραξ γαιωδης.

(2) Les Chinois, depuis un temps immémorial, exploitent la houille comme un combustible ordinaire et l'appliquent à l'industrie : les magnifiques porcelaines de la Chine, les très-anciennes surtout, sont cuites au charbon de terre ; dans certaines contrées, les habitants font descendre des sondes pour extraire le gaz inflammable que les couches distillent et s'en servent comme d'un moyen de chauffage ou d'éclairage. Partout existent des approvisionnements de charbon. Ainsi, à Pékin, dans un jardin de la ville rouge, au nord du palais impérial, on voit une montagne, en forme de pyramide, qui domine de plus de cent mètres la ville entière : c'est un gigantesque amas

Digitized by Google

Des Grecs, passons aux Romains. On peut croire qu'ils ont connu la houille. En effet, dans ces provinces si belles des deux Belgiques et des deux Germanies, plus romaines, aux derniers temps de l'Empire, que Rome, devenue le refuge des aventuriers du monde entier, le charbon se rencontre à fleur de terre. En Provence, le canal romain de Fréjus coupait tout le terrain carbonifère de l'Estérel; dans la Loire, l'aqueduc romain qui amenait à Lyon les eaux du Gier, passait à travers les gisements de charbon. Est-il à supposer que l'esprit pratique et positif des dominateurs du monde ait laissé cette richesse sans emploi? Cependant la plus grande confusion règne dans les textes. S'il est certain que l'anthracite, le lignite, la tourbe, le bitume et la houille, ont été brûlés par les Romains, il est facile de voir qu'ils n'ont jamais su les distinguer. Pline, entre autres, rapporte que le bitume se présente sous deux aspects : d'abord dans certains endroits, sous forme de limon *(limus)*, comme celui que l'on extrait du lac de Judée ; ensuite, dans d'autres, sous forme de terre *(terra)*, comme celui que l'on trouve aux environs de Sidon. Les deux espèces, dit-il, s'épaississent et forment une matière solide et inflammable (1).

de houille, de plus d'un million de mètres cubes. Suivant la tradition, un empereur le fit élever pour fournir le chauffage de la ville, au cas où, par suite d'un long siège, le combustible viendrait à manquer. Cette montagne, recouverte de terre végétale, plantée de pins et ornée de pavillons élégants, a servi longtemps de but pour les exercices des archers de la garde et des candidats au brevet de mandarins militaires.

(1) Pline, liv. XXXV, LI, 1. *Et bituminis vicina est natura (sulphuris): alibi limus, alibi terra ; limus Judeæ lacu, ut diximus, emergens, terra in Syria circa Sidonem oppidum maritimum. Spissantur hæc utraque et in densitatem coeunt.*

Digitized by Google

Le bitume terreux de Sidon paraît ressembler beaucoup à la houille; mais le même auteur emploie aussi le mot *terra* pour désigner la tourbe, dont se servaient les Chauques, peuple de l'embouchure du Rhin (1).

Quoiqu'il en soit des Grecs et des Romains, on paraît d'accord pour admettre que c'est à Liège, vers le XII^e^ siècle, que fut trouvé le combustible qui devait renouveler le monde.

L'an 1198 (2), sous l'épiscopat d'Albert de Cuick, un vieillard respectable par ses cheveux blancs et par sa barbe, couvert d'un habit blanc, passant dans une rue appelé *Coché*, rencontra un forgeron qui était à son travail, et, en homme poli, lui souhaita le bonjour et un gros gain. — « Quel gain, bon vieillard, lui répondit le forgeron, voulez-vous que je fasse ; tout ce que je tire de mon travail, je l'emploie, ou peu s'en faut, à acheter du charbon de bois, que l'on nomme en français de *cokis*; ainsi mon gain ne peut être que très-petit. » — « Mon ami, lui répartit le vieillard, allez au Mont-des-Moines, vous y trouverez à découvert des veines noires d'une terre très-propre à votre métier » ; après quoi le vieillard dis-

(1) Pline, liv. XVI, I, 3 : *Captumque manibus lutum ventis magis quam sole siccantes, terrâ cibos et rigentia septentrione viscera sua urunt.* Pline ajoute : « Voilà des nations, qui, si elles sont vaincues aujourd'hui par le peuple romain, disent qu'on les réduit en esclavage *et hæ gentes, si vincantur hodiè à populo romano, servire se dicunt.*

(2) D'après Brustème. 1200, d'après la chronique de Tongres et celle de Liège. Voir du reste, sur toute cette légende, *les Délices du pays de Liège*, t. I, page 267 et suiv. Elle aurait été empruntée par Brustème à Gilles d'Orval, en Chapeauville, t. II, p. 191.

Digitized by Google

parut. Le forgeron courut chercher de la terre et se convainquit par l'expérience que le vieillard avait dit vrai. Transporté de joie, il alla en faire part à ses voisins ; ceux-ci s'étant à leur tour assurés de la vérité, levèrent la première couche de terrain et, après avoir creusé pendant quelque temps, rencontrèrent des pierres de la même couleur, très-propres de leur nature à faire du feu. Le forgeron s'appelait *Hulloz Plenneval*. C'est de son nom que le charbon se serait appelé *Houille, Hulla, Hylla, Hyllae*.

La simplicité de cette légende lui donne un certain caractère de vérité : le merveilleux ne manqua pas de s'y ajouter. Nul doute, a-t-on dit, que le vieillard ne fût un ange. Mais l'érudition ne respecte rien. D'abord, un savant (1) prétendit que les copistes avaient pris un mot pour un autre, *angelus*, qu'on lit réellement dans les manuscrits pour *anglus* (2) ; le messager du Ciel n'aurait donc été, tout simplement, qu'un voyageur anglais. Le même savant ajoute que les mines de charbon étaient déjà exploitées en Angleterre en 1145. Cette opinion excita les colères des Liégeois, qui écrivirent beaucoup de pages pour la réfuter, et prouver qu'ils avaient sur les Anglais l'antériorité de la découverte. D'un autre côté, la gloire d'avoir donné son nom au charbon ne resta pas à Hulloz Plenneval : l'existence de ce forgeron fut même révoquée en doute, et Ducange soutint que le mot *houille* venait d'un mot saxon, qui signifiait charbon (3).

(1) Le P. Bouillé.

(2) Ce serait, retourné, le jeu de mot du Pape, qui, voyant à Rome des esclaves anglais *(angli)*, aurait dit : « Ce seront des anges *(angeli)*, » et envoya des missionnaires en Bretagne.

(3) M. Littré, *Dictionnaire*, mot *houille*, dit que l'étymologie est inconnue.

Digitized by Google

La houille forma bientôt la richesse du pays de Liège, qui, pendant plusieurs siècles, en exporta des quantités considérables dans les provinces voisines. Une juridiction presque aussi ancienne que l'invention du charbon, *les jurés du charbonnage*, était chargée de décider les contestations en cette matière, et l'on connaît un édit de l'Empereur Maximilien II, daté du 21 juillet 1571, qui a minutieusement réglé la procédure et l'appel des sentences de ce tribunal.

Il est assez curieux de rapprocher cet édit de la législation de Henri II, sur la matière. L'auteur de notre mémoire rappelle que les docteurs de la Sorbonne condamnèrent *le noir combustible, pour ses vapeurs sulfureuses et malignes*. Au premier abord, on serait tenté de reléguer cette décision dans le domaine de la fantaisie; cependant son existence est parfaitement attestée dans un ouvrage sur la houille, qui est devenu classique et populaire. (1).

Malheureusement, cette sentence amena un édit du roi, faisant défense aux maréchaux-ferrants d'employer le charbon de terre, sous peine de prison et d'amende.

Deux cents ans plus tard, les Parisiens n'étaient pas encore revenus de leurs préventions. En effet, dans l'année 1774, vu la rareté et la cherté du bois, on fit venir à Paris, aux ports Saint-Vaast et de l'Ecole, quelques bateaux de charbon qui se débitèrent assez bien. Cette fois, les médecins faisant partie des Académies de médecine et des sciences, donnèrent un avis favorable. Mais bientôt l'on remit en avant la malignité des vapeurs du charbon : on l'accusa de vicier l'air, de jaunir le linge, de provoquer

(1) *La Houille*, p. 53, par Tissandier.

Digitized by Google

les maladies de poitrine et surtout, crime impardonnable, d'altérer la fraîcheur des visages féminins.

Aujourd'hui on ne proscrit plus la houille, on la proclame le pain de l'industrie.

L'auteur du Mémoire fait remarquer que le monde entier produit deux cents millions de tonnes de houille, la moitié fournie par l'Angleterre, près de dix-sept millions par la France : Londres seul, brûle en un mois le chargement d'une flotte de plus de six cents vaisseaux. Si l'on pense, ajoute-t-il, que cette houille se transforme en travail dans nos machines à vapeur, qu'elle nous fournit le gaz d'éclairage, des sels ammoniacaux, les splendides couleurs d'aniline, de l'acide phénique, de la benzine, qu'elle réduit le fer dans les hauts-fourneaux, qu'elle fait courir les locomotives sur nos voies ferrées, nous répétons avec Robert Peel : Oui, l'avenir est au pays qui produira le plus de houille !

Nos pères avaient su apprécier tous les bienfaits de cette richesse minérale. A la fin du XVII^e^ siècle, cent vingt fosses étaient déjà exploitées par cinq mille ouvriers, aux environs de Mons. Aussi, lorsque le traité de Ryswick, en 1697, vint rattacher à la France la portion du Hainaut où n'existaient pas de mines de houille, ce fut, parmi les habitants, un deuil général. Menacés de manquer de cette précieuse ressource, ils se livrèrent à d'actives explorations, mais pendant plus de vingt ans, elles ne produisirent que des résultats négatifs ; enfin, le 3 février 1720, on atteignit le charbon à Fresne, le bassin du Nord était trouvé.

La découverte était due à l'indomptable énergie d'un homme qui est resté célèbre, Jacques, V^te^ Désandrouin.

Digitized by Google

Dès 1716, il avait formé une Société pour la recherche de la houille; ni l'insuccès des premiers sondages, ni les destructions successives de sept fosses par les inondations, ni des procès incessants ne parvinrent à le décourager et, en 1757, il fonda la Compagnie d'Anzin. La famille Désandrouin fut l'âme de cette puissante association durant tout le XVIII^e^ siècle et le commencement du XIX^e^; elle la dirigea avec une sûreté de vues étonnante, malgré l'invasion autrichienne, le pillage des magasins, l'abandon des travaux, la confiscation prononcée par le gouvernement révolutionnaire, et la reconstitua lorsque l'Etat se décida à rendre les fosses, moyennant deux millions et demi de livres. Le nom de Désandrouin n'est pas inconnu en Artois: Jacques fut seigneur de Bucquoy, dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, et un Désandrouin constitua par son testament du 8 thermidor an IX, sur une terre à Hardinghem, une rente de 1,200 francs, au capital de 24,000 francs, en faveur des ouvriers des fosses et verreries d'Hardinghem, avec faculté d'en distraire une partie au profit des pauvres de la commune. Cette rente vient seulement d'être remboursée par les nouveaux propriétaires du domaine, en vertu d'un arrêté du Conseil de Préfecture, du 15 février 1879.

A côté de la famille Désandrouin, il est juste de citer celle des Mathieu, qui l'accompagna sur le territoire français. Le sondage de Fresne fut commencé en 1716, par Jacques Mathieu, ingénieur de Charleroy. Après la réussite des explorations, ce fut lui qui, aidé de ses fils, inventa, en 1720, le cuvelage avec picotage, pour la retenue des eaux des niveaux, et qui, en 1732, fit la première application de la machine de New-Comen. Depuis

Digitized by Google

cette époque, le nom des Mathieu est lié à toutes les découvertes utiles à l'industrie houillère.

La Compagnie d'Anzin et la Compagnie d'Aniche, fondée en 1773, furent les seules qui, avant la Révolution, purent obtenir dans la Flandre et le Hainaut, des résultats fructueux.

Le Boulonnais avait aussi vu réussir ses efforts. La houille, trouvée à Hardinghem dès 1692, disent les uns, en 1720, 1730, 1739, disent les autres, était devenue l'objet d'une exploitation considérable pour le temps.

L'Artois n'était pas resté en arrière dans ce grand mouvement d'explorations. Dès 1741, les Etats de cette province avaient concédé à une Compagnie Dona, tout le territoire comprenant Lens et Arras. On était au centre de notre bassin houiller, et cependant les travaux n'eurent aucun succès. Reprises par le sieur de Villers, et étendues non-seulement autour d'Arras, mais à Pernes, Souchez, Monchy-le-Preux, les recherches furent toujours malheureuses.

Une Compagnie Willaume-Turner essaya plus tard de sonder à Rœux, sans plus de résultat. Deux de ses anciens associés, Havez et Lecellier, creusèrent à Fampoux en 1763, puis à Halloy près Doullens, enfin à Bienvillers et à Pommiers, en 1765; ils rencontrèrent, dit-on, le terrain appelé Tourtia, c'est-à-dire le terrain en contact avec le terrain houiller.

Tant de mécomptes ne découragèrent pas les Etats d'Artois : en 1768, ils prirent la résolution d'accorder 50,000 livres aux entrepreneurs qui seraient parvenus à trouver une mine de charbon dans la pro-

Digitized by Google

vince (1); et, en 1778, ils promirent une récompense de 200,000 livres, à celui qui exploiterait le premier, le charbon en Artois (2).

Trois Compagnies se mirent à l'œuvre en 1778 et 1779, Aniche, Anzin et la Société du duc de Guines. Le pays fut fouillé en plusieurs endroits, de 1781 à 1789 ; nous ne mentionnerons que les puits de Tilloy et d'Achicourt, qui furent poussés, mais inutilement, jusqu'au dessous du Tourtia (3).

D'aussi rudes leçons arrêtèrent pour longtemps toute velléité d'exploration dans le département du Pas-de-Calais ; de plus, les houillères belges, devenues françaises, envoyèrent jusqu'en 1815 leurs produits dans toutes nos villes. Le bassin d'Hardinghem conserva seul quelque activité; le 11 nivôse, an VIII, une concession fut accordée aux sieurs Cazin, et en 1837 et 1840, deux nouvelles sociétés s'y formèrent. C'est à cette époque que se déclare une véritable fièvre de recherches de houilles, motivée par les immenses succès obtenus dans le département du Nord, de 1820 à 1834. Les actions houillères deviennent l'objet d'une spéculation effrénée, analogue à l'engouement dont nous avons eu l'exemple tout récemment. Celles de Douchy, particulièrement, émises à 2,400 fr., montent à 300,000 francs. On rouvre les anciens puits creusés de 1735 à 1790 : ceux de Pernes, de Monchy-le-Preux, d'Achicourt, parce qu'on prétend, d'abord, que les

(1) Archives départementales. — Etats, 1er supplément, t. III.

(2) Archives départementales. – Etats, Registre aux délibérations de l'Assemblée générale de 1777.

(3) En 1788, un ouvrier d'Agny, Nicolas Fourmaux, avait été tué dans les travaux d'Achicourt (Archives de la cure d'Agny).

Digitized by Google

fouilles y ont été insuffisantes, ensuite, qu'elles n'ont été abandonnées, malgré des découvertes réelles, que par suite de l'achat de la Compagnie d'Anzin; le département se couvre de sondages.

Tous ces efforts furent aussi infructueux que les précédents et n'aboutirent qu'à des désastres financiers. Une seule personne conservait encore l'espérance : M. Dusouich, Ingénieur des Mines, qu'on peut appeler le père du Bassin houiller du Pas-de-Calais.

S'appuyant sur les données de la science, il continua à affirmer, avec une inébranlable conviction, l'existence du prolongement du bassin du Nord. Le hasard vint lui donner raison. M. Mulot, exécutant, en 1846, un forage pour fournir de l'eau au parc de Mme de Clercq, à Oignies, rencontra, tout-à-fait inopinément, le terrain houiller. L'embellissement d'une propriété avait été plus profitable que cent ans de labeurs.

S'emparant aussitôt de ce résultat considérable, la Compagnie de la Scarpe, fondée à Douai, en février 1847, s'établit sur une ligne droite reliant Oignies, au dernier puits de la concession d'Aniche. La réussite était certaine, car on avait reconnu le coude brusque des couches vers le Nord-Ouest, et le charbon fut trouvé en juin 1847. Dès cet instant on marche de succès en succès. MM. Mathieu fondent la Compagnie de Courrières, d'après les indications du sondage d'Oignies, M. de Bracquemont, celle de Nœux, M. Casteleyn, celle de Lens.

Les dates des concessions sont curieuses à noter, car elles s'avancent avec les explorations de l'Est à l'Ouest. Après Dourges et Courrières, 1852; viennent Nœux, Lens, Bully, 1853; Bruay, Marles, Ferfay, Auchy-au-Bois,

Digitized by Google

1855 ; Fléchinelle, 1858. Ici l'on est forcé de s'arrêter : on rencontre les terrains négatifs, et l'espoir d'une jonction avec le bassin du Boulonnais est ajourné sinon tout-à-fait perdu. Mais en même temps se poursuit le travail de délimitation du bassin, au Nord, par les concessions de Vendin, 1857 ; Annœulin, Meurchin, Carvin et Ostricourt, 1860 ; Douvrin, 1863 ; au Sud, par celles de Liévin, 1862 ; Cauchy-à-la-Tour, 1864 ; Drocourt et Courcelles, 1878.

En 1850, le Pas-de-Calais ne comptait que les trois petites concessions du Boulonnais ; en 1879, il peut citer avec orgueil ses vingt nouvelles concessions, et il nous est permis de dire, avec M. Vuillemin, que la découverte des gisements du Pas-de-Calais est un des événements qui marqueront, pour la France, la fin du XIX^e^ siècle, comme la découverte du bassin du Nord avait marqué la première moitié du XVIII^e^.

Notre beau bassin est-il dès maintenant entièrement reconnu, et n'a-t-il plus de secrets à nous révéler ? Non, chaque jour, chaque heure de travail, chaque déception même, apporte une indication utile. Si, parmi les nombreux sondages qui se sont effectués depuis trois ou quatre ans, bien peu sont arrivés à des résultats pratiques, les insuccès ont au moins servi à déterminer des points de repère parfaitement ignorés jusqu'ici. On sait que la formation houillère du Nord et du Pas-de-Calais, est le prolongement de l'immense couche géologique qui commence en Westphalie, passe à Aix-la-Chapelle, et se continue en Belgique, par Liège, Charleroy et Mons. Elle entre en France par Condé et Valenciennes et descend du Nord-Est vers le Sud-Ouest jusqu'à Douai ; là, elle fait un

Digitized by Google

coude brusque vers le Nord-Ouest, (ce coude qui fut la cause de tant de déceptions, car on s'obstina longtemps à suivre la direction Nord-Est — Sud-Ouest) ; puis elle remonte jusqu'à Lens et Carvin, s'avance alors de l'Est à l'Ouest, par Béthune, pour disparaître à Fléchinelle ; elle se retrouve enfin dans le bassin du Boulonnais, qui est comme l'avant-garde des riches bassins de l'Angleterre. Cette immense vallée de 420 kilomètres de long, dont 60 dans le Pas-de-Calais, offre d'abord une largeur de 8 à 12 kilomètres, pour se rétrécir ensuite, jusqu'à quatre et même un kilomètre. Elle a été remplie par des dépôts successifs de schistes et de grès houillers, alternant avec des couches de houille, dont l'épaisseur, dans le Pas-de-Calais, varie de $0^{m},50$ c. à 3 mètres. Puis des terrains plus modernes, la craie, les terrains tertiaires, les alluvions, se sont déposés sur une profondeur qui, de 45 mètres 50 à l'Est, atteint à l'Ouest jusqu'à 200 mètres. Les limites de cette vallée sont tracées au Nord par le calcaire carbonifère, au Sud par le terrain dévonien.

Mais bien des accidents ont modifié la régularité des couches : ils sont antérieurs ou postérieurs à la période houillère, soit même contemporains ; ils ont donné aux terrains une inclinaison générale vers le Sud, et cette allure en zig-zag qui a causé souvent le désespoir des exploitants.

Au nombre de ces accidents, le plus important est la faille de renversement que l'on rencontre au Sud du bassin. Pendant longtemps on avait cru que l'affleurement des terrains dévoniens marquait la limite définitive du terrain houiller ; mais, en 1862, il fut matérielle-

Digitized by Google

ment constaté à la fosse de Cauchy-à-la-Tour que ce terrain était recouvert au midi par des couches plus anciennes. Toutefois la conclusion n'apparut bien clairement que dix ans plus tard, par suite des sondages des Compagnies de Liévin et de Courrières; depuis cette époque, les Compagnies de Courcelles, d'Auchy-au-Bois, de Liévin, de Béthune et de Drocourt ont découvert le terrain houiller sous des calcaires carbonifères et des terrains dévoniens dont l'épaisseur a atteint jusqu'à 291 mètres. La Compagnie de Drocourt, notamment, a ses gîtes placés tout entiers au-dessous des terrains négatifs. Au premier abord, un semblable résultat paraît démentir tous les principes géologiques et attaquer, dans sa base même, l'ordre de succession des couches; il n'en est cependant que la confirmation la plus éclatante. En effet, ce renversement est dû à une pression d'une violence inouïe qui a forcé les couches inférieures à se relever et à se rabattre sur la formation houillère, et, chose curieuse, à travers leur bouleversement même, on peut retrouver l'ordre dans lequel elles se sont déposées. C'est là, comme l'a dit, M. Duporcq, l'accident géologique le plus important pour le bassin, au point de vue de ses richesses, et de l'extension possible de ses explorations au Midi.

Pareille surprise heureuse viendra-t-elle se produire de nouveau, soit encore au Sud, soit au Nord, soit à l'Ouest? Il y a là pour les explorateurs de l'avenir, un vaste champ d'études, d'espérances, et peut-être, de désillusions!

L'auteur du Mémoire qui vous est soumis, n'a traité ni l'histoire, ni la constitution géologique du bassin. Son travail s'est borné à la statistique. La méthode adoptée

Digitized by Google

par lui est celle des tableaux et des courbes, qui est aujourd'hui d'un usage général.

Elle a le mérite de supprimer ces interminables colonnes de chiffres qui rendaient les recherches si difficiles, et de permettre à la personne, même la moins familiarisée avec les calculs, de trouver d'un seul coup-d'œil le renseignement dont elle a besoin.

L'exécution graphique des tableaux est très-remarquable : les lignes, finement tracées par une main habile, conduisent sans efforts au résultat désiré ; tout est clair, précis, mathématique en un mot.

Quant aux courbes et aux cartes, elles ont été dressées d'après les documents officiels publiés par le Ministère des Travaux Publics, et d'après les nombres indiqués dans les rapports des préfets au Conseil général et dans les *Annuaires du Pas-de-Calais ;* les renseignements sont donc d'une rigoureuse exactitude.

Chaque tableau est de plus accompagné de notes courtes et substantielles, destinées à mettre bien en lumière les conclusions qu'on peut tirer de son étude. C'est un excellent procédé pour fixer dans la mémoire du lecteur le point principal qu'il doit retenir.

Mais puisque l'auteur bornait ses notes à la statistique, il aurait dû la donner complète. Malheureusement certaines matières, telles que les salaires des ouvriers, le prix de vente des charbons, le mouvement sur les chemins de fer et les canaux, la valeur des capitaux engagés, ont été négligées ; elles auraient fourni des tableaux très-intéressants, dans lesquels l'auteur aurait pu prendre pour guide le savant ouvrage de M. Vuillemin.

Six tableaux vous sont présentés.

Digitized by Google

Le premier résume l'industrie houillère dans toute la France, depuis 1787 jusqu'en 1878. Il se compose de quatre courbes : la première, indiquant la *production* et l'*importation* réunies ; la deuxième, la *consommation ;* la troisième, la *production* et enfin la quatrième, la *production* de la houille *dans le Pas-de-Calais.* On y voit qu'en 1878 notre département a produit autant de houille que la France en 1844, ou encore que la consommation totale de la France en 1836 ; dans la même année 1878, la production du Pas-de-Calais a atteint les vingt-deux centièmes de la production totale de la France. Cette production de 1787 à 1878 s'est accrue de 1 à 85, tandis que de 1787 à 1872 la consommation n'a augmenté que de 1 à 57,50. De là l'encombrement qui est une des causes de la crise qui sévit actuellement sur les houillères.

Le deuxième tableau représente, par département, la production pendant l'année 1877 des combustibles minéraux : il consiste en une carte à plusieurs teintes, montrant l'importance du Pas-de-Calais, au point de vue de la production de la houille. Quarante-quatre départements, comprenant quarante-six bassins, produisent 16,804,529 tonnes. Sur ce nombre, huit départements produisent moins de 1,000 tonnes ; sept de 1 à 10,000 ; quatorze de 10 à 100,000 ; dix de 100,000 à 1,000,000 ; cinq plus de 1,000,000. Le Pas-de-Calais extrait 3,435,041 tonnes, soit plus du cinquième de la production générale.

Le troisième tableau montre la production totale et la consommation de la houille par année dans le département du Pas-de-Calais. L'auteur, dans une partie de cette feuille, a figuré la production sous la forme de

Digitized by Google

carrés : nous y voyons que la production totale des bassins du Nord et du Pas-de-Calais a été, en 1878, de 6,978,790 tonnes, sur lesquelles le Pas-de-Calais seul en a fourni 3,829,639, c'est-à-dire plus de la moitié. Une courbe prouve aussi que de 1853 à 1859, il y a eu excès sensible de l'importation sur l'exportation, tandis que de 1859 à 1877, l'excès de l'exportation a augmenté dans des proportions inouies. L'auteur n'oublie rien, puisqu'il reproduit sur ce tableau, comme sur tous les autres, les formules algébriques, une entre-autres qui est très-pratique, c'est celle de la conversion des tonnes en hectolitres. $\frac{T}{H} = 11,91$.

Le quatrième est une carte à plusieurs teintes, indiquant l'exportation de la houille du bassin de Valenciennes dans les départements de France. En 1872, trente-trois départements consomment de la houille expédiée par le bassin de Valenciennes; six consomment moins de 1,000 tonnes ; neuf de 1 à 10,000 ; onze de 10 à 100,000 ; cinq de 100,000 à 1,000,000 ; deux plus de 1,000,000 ; au total : 5,801,850 tonnes, dont 1,082,100 dans le Pas-de-Calais et 2,845,410 dans le département du Nord. Sur ces 1,874,340 tonnes exportées du bassin de Valenciennes dans trente et un départements, 508,560 tonnes sont vendues dans le département de la Seine ; elles valent 25,428,000 fr. Ainsi, le bassin de Valenciennes, dit l'auteur, expédie sur Paris pour plus de 25,000,000 de fr. de houille; d'où, au point de vue de nos intérêts, nécessité absolue de créer un grand canal direct allant à Paris, si nous voulons conserver cet important débouché, menacé par la concurrence anglaise depuis le projet d'approfondissement de la Seine. L'Académie d'Arras,

Digitized by Google

qui vient de mettre au concours l'étude des différents projets proposés pour relier les voies navigables du Pas-de-Calais, soit à la mer, soit au centre de la France, ne peut que s'associer à ce vœu.

Le cinquième tableau donne la production comparée des concessions du Pas-de-Calais, de 1850 à 1876. Les différentes Compagnies y figurent avec leurs dates de concessions et leur étendue kilométrique ; des courbes font suivre le mouvement de l'exploitation, année par année : chaque concession est marquée d'une couleur différente, et c'est merveille de voir ces traits variés s'entremêler sans que jamais aucune confusion en résulte et que la facilité des recherches en soit retardée.

Le sixième et dernier tableau montre, au moyen de surfaces proportionnelles, la production totale des concessions depuis l'origine jusqu'à l'année 1876. Ces surfaces sont des cercles (1) concentriques. Lens vient au premier rang, représentant le cinquième de la production totale et le chiffre de 7,147,632 tonnes ; puis au deuxième et au troisième rang, Nœux et Courrières ; ensuite au quatrième, Bully ; au cinquième et au sixième, Bruay et Marles ; enfin, dans l'ordre suivant : Dourges, Ferfay, Carvin, Liévin, Meurchin, Vendin, Hardinghem, Fléchinelle, Ostricourt et Auchy, Douvrin et Cauchy-à-la-Tour.

Deux autres courbes très-ingénieuses sont jointes à ce tableau : celle de la production dans la concession de Lens, combinée avec celle du développement de la population.

Le rédacteur du travail pense, dit-il, avoir fait une

(1) Echelle : le diamètre en millimètres $= \frac{1}{10}\sqrt{\text{nombre de tonnes.}}$

Digitized by Google

toute petite œuvre, nous pensons qu'il a fait une belle et bonne œuvre, et nous nous joignons à lui pour demander que ces tableaux, qui parlent si bien aux yeux, soient introduits dans l'enseignement professionnel, afin de donner aux jeunes Artésiens une juste idée de la plus importante industrie de leur pays.

En résumé, le travail envoyé au concours, se distingue par un incontestable mérite, mais n'a traité qu'un des côtés de la question. Aussi votre Commission, appelée à se prononcer, a-t-elle jugé que, tout en adressant ses félicitations à l'auteur. elle ne pouvait cependant vous demander pour lui la plus haute récompense, et vous a-t-elle proposé de lui décerner une médaille d'or de la valeur de deux cents francs.

Digitized by Google

LES RÉALISTES

par

E. LECESNE

Membre résidant.

Un singe avait ouvert atelier de peinture.
Les singes quelquefois
Peignent de leurs dix doigts :
Chardin les a montrés en pareille posture.
Notre singe, palette en main,
Brossait et barbouillait sans fin.
Avec son bonnet grec, bien campé sur l'oreille,
Et sa longue barbe au menton,
Il croyait, sans prétention,
Des artistes du temps devenir la merveille.
Mais hélas! le sort inhumain
Lui faisait un autre destin.
Au lieu de figurer au Temple de Mémoire,
Il obtenait pour tout succès,
De se produire, non sans gloire,
Dans le salon des refusés.
Quant aux produits de sa fabrique,
Hôtel Drouot, ils se vendaient
Quelques écus, qui s'égaraient,

Digitized by Google

Lorsque l'on adjugeait de vieux fonds de boutique.
Mais, pour sa consolation,
Il traitait carrément, en secouant sa nuque,
Le jury de sale perruque,
Et l'amateur de polisson.
Près du logis du singe un canard demeurait,
Il faisait métier de sa plume.
Dans les journaux il écrivait,
Et même de ses vers remplissait un volume.
Malgré ses pieds fourchus et sa voix de chaudron,
Il avait aussi la lubie
D'être une nature accomplie.
Ses confrères l'avaient surnommé le plongeon :
C'étaient méchants propos et dictés par la haine ;
Cependant, par manque de veine,
Ses livres, toujours au rabais,
Ne se vendaient qu'aux bords des quais,
Et dans les journaux, par espace,
Il ne trouvait qu'une humble place :
Enfin, il pataugeait, pataugeait, pataugeait.
Mais, pour faire un trio parfait,
Au même toit prit domicile
Un corbeau cherchant un asile.
C'était un musicien tout palpitant d'espoir,
Qui jouait, sur une épinette,
Ses thèmes du matin au soir.
Il pensait de sa serinette
Tirer les plus heureux accents ;
Mais, en attendant, son ramage,
Quoique faisant un grand tapage,
Ne lui avait ouvert que les cafés chantants.
Un jour, qu'en fumant leur cigare
A l'estaminet, les voisins

Digitized by Google

Se plaignaient du sort trop avare,
Et se racontaient leurs chagrins,
Il leur vint une idée aussi grande que belle.
Pourquoi ne pas poursuivre une route nouvelle ?
Assez longtemps l'esprit humain
A demeuré dans le pétrin.
Il nous faut le tirer de son triste esclavage,
Et le faire aborder sur un autre rivage.
Est-il besoin de tant d'apprêt,
Pour désigner le moindre objet ?
De maîtres décrépits en suivant les paroles,
Dans un tas de détours se perdent les écoles :
Nous allons changer tout cela,
Et Dieu sait ce qu'il en sera.
Point de ménagements dans nos expressions !
Nous retracerons sans figure,
Ainsi qu'on la voit, la Nature:
Nous voulons appeler les choses par leurs noms !
C'est cela, dit le singe, à présent, dans mes toiles,
Je ferai tomber tous les voiles.
J'aurai des hommes aux bons poings
Avec des femmes à tous crins.
J'entends fonder le réalisme
Et même l'impressionisme!
Et moi, dit le canard, je pourrai donc enfin
Démontrer, en vers comme en prose,
Que tout n'est pas couleur de rose,
Et que le beau c'est le vilain :
Je me plairai dans la canaille,
Dans les taudis, dans la ripaille,
Dans les propos de crocheteurs.
A son tour, le corbeau sent bouillir ses ardeurs :
Désormais à bas l'harmonie,

Digitized by Google

Dit-il, et plus de mélodie !
Cela n'est bon que pour les sots.
Mes notes ne seront que de bruyants échos.
Je lancerai, tout d'une haleine,
Des sons forgés à la douzaine :
Voilà, pour la bien définir,
La musique de l'avenir !
Et chacun aussitôt d'entrer dans la carrière,
Annonçant, d'un ton résolu,
Que devant tous les yeux va jaillir la lumière,
Et que le nouveau monde est enfin apparu.
Mais que vit-on sortir de tant de hâbleries ?
En peinture des singeries,
Dans les lettres *des assommoirs*,
En musique des endormoirs.
Il est vrai, qu'après tout, les trois malins compères
Firent d'assez bonnes affaires :
Avec le réalisme ils avaient inventé
Le négoce des arts, dans sa réalité.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR

UN SUJET HORS CONCOURS

LA LÉGENDE DE L'ÉGLISE DE SAINT-MICHEL

par

M. RICOUART

Membre résidant.

MESSIEURS,

La Commission que vous avez désignée pour étudier la pièce hors concours, intitulée: *La Légende de l'église de Saint-Michel*, m'a chargé de vous rendre compte de son examen et de vous présenter les observations auxquelles ce travail a donné lieu.

La Légende de l'église de Saint-Michel est écrite en patois de Saint-Pol et suivie d'un glossaire explicatif des mots et des locutions usités dans le pays de Ternois. Elle est en vers assez savamment imités des vieilles cadences du moyen-âge, et cette recherche dans la forme nous avertit, dès l'entrée en matière, que l'auteur, si modeste qu'il puisse se faire dans sa lettre d'envoi, a pénétré par l'étude, plus qu'il ne semble le dire, dans les secrets de la langue d'autrefois.

Le sujet de la légende, déjà connu par les travaux de

Digitized by Google

M. Nicolas Lambert, qui fut un infatigable chercheur parmi les premiers pionniers de l'histoire locale, est fort simple d'action, comme vous pourrez en juger par une courte analyse.

Les habitants du village de Saint-Michel, ne possédant qu'une église, ou plutôt une humble chapelle, cachée dans les taillis de la forêt, où l'on ne pouvait arriver qu'en gravissant une pente escarpée, forment le projet de construire dans les terrains du Marais, avec l'aide et l'argent du châtelain de Saint-Martin, un asile pour la statue miraculeuse de la Vierge vénérée dans la chapelle. Les matériaux de l'édifice sont à peine déposés sur l'emplacement choisi, qu'ils se trouvent transportés, en une seule nuit, autour de l'ancien sanctuaire, dans l'ordre où l'architecte les avait rangés. Les ouvriers s'entêtent. Les pierres et le mortier sont ramenés dans la vallée et le maçon joue énergiquement de la truelle. Efforts inutiles! La nuit suivante, tout s'envole derechef vers le sommet de la colline. Et, cette fois, les veilleurs chargés de faire le guet voient, à n'en pas douter, saint Michel, armé de son glaive, conduire toute une légion d'anges travailleurs. Les yeux s'ouvrent, et, avec leur aide, les intelligences. Rien n'est plus évident ; la Vierge ne veut point abandonner sa demeure chérie, et c'est là-haut qu'il faut lui bâtir un temple digne d'elle. Tel est le froid résumé de cette pièce de vers, qui n'est pas dépourvue de verve et d'entrain, ni d'un certain feu poétique que le patois, par son peu de souplesse, empêche d'émettre ses rayons. Nous voudrions vous en faire apprécier l'ensemble en vous en citant un passage. Il faudrait, pour cela, selon le désir exprimé par l'auteur, vous le lire avec cet accent

Digitized by Google

qui lui communiquerait « comme une saveur locale, un parfum de terroir, » sans lequel toute littérature patoise perd une partie de sa valeur. Essayons néanmoins.

El jour s'foet bétot vèpe. Chincq homm' bien resolùs
Point eunne buque epeutès et n'étint point peuriùs
Ward'nté chés fondations, déchidès à veiller
Et pis tout inlèv'mint ed tous leus forch' impècher.
Mais dins l'nuit,
A minuit,
Ein éclair, tout d'ein cop, comme eune fauchile ed fu,
Cope chés neuèes d'bistincuin et vient raser leus yus.
Ech' tônerre buque et claque ! Nous gins épavaudès
Et d'terreur tout glachés, voettent chés muralles soulvès
Monter in l'air et l'vallée travercher
Pour s'in aller s'placher
Tout à l'intour d'chell' viell' capelle
Dù qu'in les avoet truvèes l'velle.
All's étoètent leumineusses; même chés gardiens crur't vir
In tét' d'eun' bell' troup' d'anch' saint Michel l'sé conduire,
Armè d'eune epè d'fu ! Et tout cho d'ein clin d'œulle,
Et pis cha s'o detâint cor pu vit' qu'el' fureulle.

Mais tout en reconnaissant l'originalité de l'œuvre, votre Commission a pensé que ce n'était pas cette poésie, si l'on veut bien lui accorder ce nom, qui devait attirer vos regards ; un travail bien autrement sérieux, à son avis, c'est le glossaire explicatif qui la complète.

Vous avez mis au concours, depuis plusieurs années, un glossaire du patois artésien, comprenant, autant que possible, des étymologies et des concordances avec les pays limitrophes et avec les langues étrangères. Vous n'aviez pas été heureux jusqu'ici et vous n'aviez pas même déterminé un effort de nos compatriotes compé-

Digitized by Google

tents. On pouvait craindre que cette question eût le même sort que l'explication des noms de lieux du département, grande tâche, du reste, dont l'étendue a fait reculer les plus vaillants. Mais voici que votre appel a suscité un travailleur sérieux, habile à manier les dialectes de nos contrées. Les chartes et chroniques du moyen-âge lui sont familières. Ces mots du vieil Artois qu'il entend de la bouche des paysans et des bourgeois de Saint-Pol, il les a lus dans Froissart, dans Monstrelet, dans les poésies d'Adam de la Halle, le bossu d'Arras, et dans les documents recueillis par les philologues les plus érudits. Son travail répand ce parfum si cher au bibliophile, cette odeur de poussière sacrée qui voltige dans le rayon de soleil sous les sombres arceaux des bibliothèques. Il y aurait bien à critiquer : mais faire la critique d'un glossaire ! Vous n'attendez certainement pas, Messieurs, que je vous le donne par le menu, ni que je vous fatigue des observations de détail, qui accompagnent, en guise de commentaires, le rapport de votre Commission. Mais nous ne vous cachons pas quelle a été l'impression que nous avons ressentie à la lecture. Disons, avant tout, que nous n'avons eu à juger que d'un essai. L'œuvre est enfermée dans des limites trop restreintes pour être considérée par l'Académie comme autre chose qu'un premier pas vers des résultats plus complets. En outre, l'auteur, sans aucun doute, a savamment étudié le patois de Saint-Pol ; mais l'a-t-il parlé lui-même, comme semblent le faire supposer les deux vers qu'il a pris pour épigraphe ? A-t-il bien gravé dans sa mémoire ce langage accentué, aigu, plus musical que le picard, plus précipité qne le rouchi ? Ou bien, une longue absence l'a-t-elle

Digitized by Google

tenu éloigné de l'Artois, ne laissant résonner à son oreille que les dialectes analogues, tous marqués d'un caractère différent. C'est, en effet, le vieux français qui lui fournit les éléments nécessaires pour expliquer l'artésien-picard, tandis que c'est ce dialecte, déformé par le temps, qui devrait servir à l'éclairer sur la signification et la prononciation de la langue des trouvères. Nous avons devant nous, non pas un paysan, mais un érudit. Et pourtant, d'un autre côté, quand il nous décrit les délicieuses solitudes des bois et les paysages pittoresques de Saint-Michel, quand il énumère ces villages aimés du Saint-Polois, et « semés pour le plaisir des yeux » le long de la charmante vallée de la Ternoise, on se persuade qu'il a gardé pieusement dans son cœur l'ineffaçable amour du pays natal ; je m'assure qu'il redit avec passion ce qu'autrefois Jadin, reconnaissant de l'hospitalité Saint-Poloise, écrivait, dans une spirituelle épître à M^me^ Mennessier-Nodier (dont vous connaissez tous, Messieurs, les poétiques sonnets) : « Le jardin que vous habitez est le plus joli coin du monde ! » Quoi qu'il en soit de la *nationalité* de l'auteur, il vient d'acquérir par son travail le droit de cité dans la patrie de Locrius, ou des titres certains à la sympathie des Saint-Polois et des amis de la science philologique.

Ne cessons point, Messieurs, d'encourager par nos appels persévérants et nos exemples de tous les instants, ces études attrayantes et arides tout à la fois, qui jettent un jour plus brillant dans les obscurités de notre langue et de notre histoire locale. Faisons entrer dans les convictions des hommes de travail et de recherches, cet aphorisme si vaillant dans sa paradoxale affirmation :

Digitized by Google

« Rien n'est fait quand il reste quelque chose à faire. » Disons à l'auteur de l'essai que nous avons sous les yeux : « La route vous est ouverte vers des champs plus vastes et vierges encore du sillon. Vous venez de faire preuve de savoir et de tenacité dans l'entreprise. Vous nous avez laissé deviner la lampe de l'étude brûlant avec persévérance dans le retrait propice à la méditation. Du fond de ce sanctuaire du silence et de la pensée, envoyez-nous encore quelques fruits de vos loisirs, complétez votre glossaire, et que l'Académie d'Arras, heureuse d'activer votre zèle, marque par des récompenses les étapes annuelles de votre marche en avant. »

Votre Commission, Messieurs, vous propose de décerner une médaille de vermeil, à titre d'encouragement, à l'auteur du travail hors concours, portant pour épigraphe :

Et sous le frais ombrage
Dont Saint-Michel s'enveloppe orgueilleux,
Je crois encor courir comme au jeune âge.

Digitized by Google

LAURÉATS DES CONCOURS

Histoire et Archéologie.

Grande médaille d'or :
M. Ad. de Cardevacque, à Arras.
Pour son travail sur les *Places d'Arras*.

Sciences.

Médaille d'or :
M. Duchaussoy, à Arras.
Pour son travail sur l'*Industrie houillère du Pas-de-Calais*.

Mémoire hors Concours.

Médaille de vermeil :
M. E. Edmond, à Saint-Pol.
Pour son travail sur le *Patois*.

Beaux-Arts.

Prix de Fondation d'un Membre de l'Académie :
Louis Noel (de St-Omer), statuaire à Paris.

Digitized by Google

SUJETS MIS AU CONCOURS

POUR 1880.

HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, TOPOGRAPHIE.

Faire l'histoire de la fabrication des Dentelles à Arras : décrire les Dentelles d'Arras et les apprécier au point de vue de l'art.

Histoire d'une Ville, d'une Localité importante ou d'une Abbaye du département du Pas-de-Calais.

Histoire d'une Société ou d'une Institution locale ayan rendu des services au pays.

ARRAS *(Cité)*. — Au temps de Louis XI la Cité se trouvait, ainsi que le dit expressément Robert Gaguin, distante d'environ cent pas de la Ville et sise sur un lieu plus élevé. Une porte et un fragment de l'enceinte de cette époque existent encore aujourd'hui. On constate de plus derrière les maisons des rues *Terrée-de-Cité*, d'*Amiens* et de *la Paix* une surélé-

Digitized by Google

vation de terrain prononcée, régulière, et qui paraît dénoter un ouvrage de l'homme. Rechercher la nature de ce dénivellement, le décrire, le relever, dire s'il accuse les limites de la Cité au temps de Louis XI, ou ces mêmes limites à l'époque Gauloise ou Gallo-Romaine. Voir si une surélévation analogue ne se reproduit pas derrière les maisons de la rue du *Vent-de-Bise*, et indiquer si c'est à un système de défense que doit se rattacher le monticule existant dans l'enclos de l'ancien *Hôtel-Dieu*.

ARRAS *(Ville)*. — Il existe en terres-pleins un pan de mur, et peut-être en substructions, des vestiges très-visibles et encore considérables du *Castrum* dans les enclos de *Saint-Vaast*, de l'*ancien monastère des Récollets*, de la *Prison* et de l'*hôtel du Châtelain*, et de la *Cour-le-Comte*; rechercher les vestiges, les relever, les décrire, déterminer à leur aide les limites précises du *Castrum* et constater ce qui reste aujourd'hui de cette forteresse romaine.

LITTÉRATURE.

Une pièce de 200 vers, au moins, sur un sujet laissé au choix des concurrents.

Eloge historique d'un personnage célèbre du département du Pas-de-Calais, artiste, poète, littérateur, historien ou juriste.

BEAUX-ARTS.

Histoire de l'art ou de l'une de ses branches dans l'Artois.

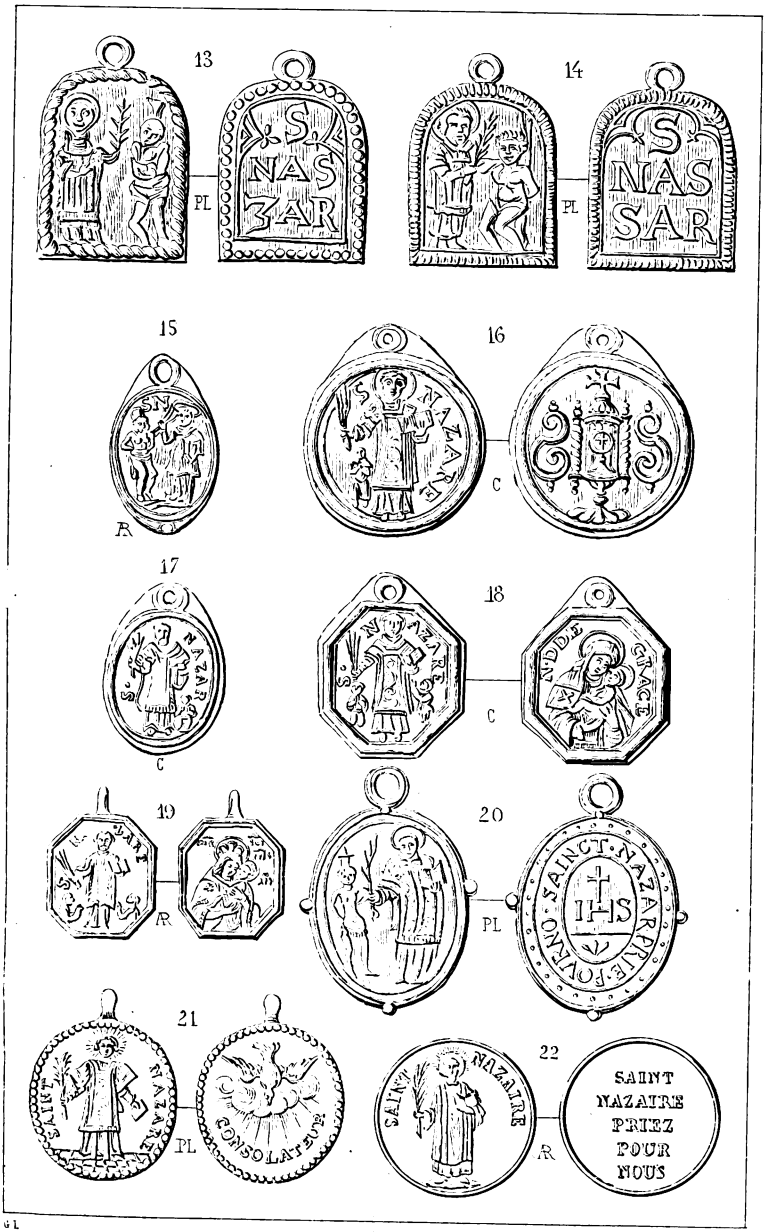
Biographies d'artistes artésiens.

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN
Digitized by Google

S^t NAZAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google



61

ST NAZAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

23

24

25

26

27

ST JACQUES LE MAJEUR. — ST JEAN-BAPTISTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

G L.

St JEAN-BAPTISTE.

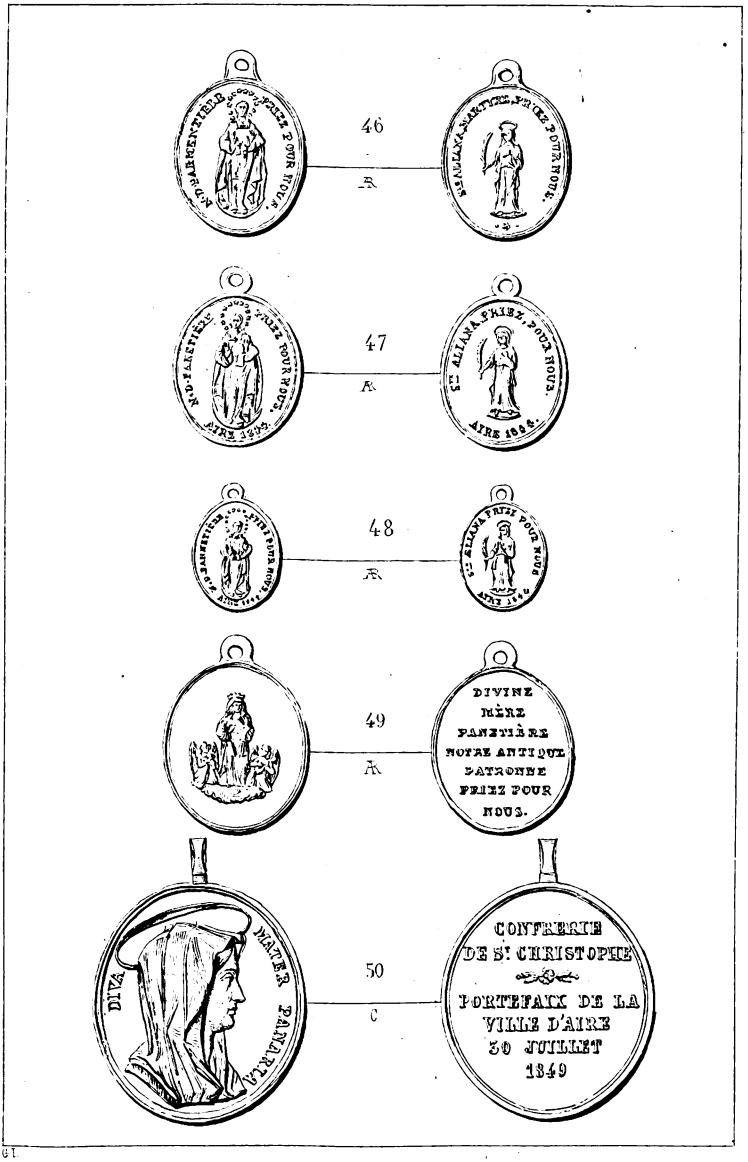
Digitized by Google

Digitized by Google

S'ADRIEN. — MÉDAILLE DU SIÉGE DE 1641.

Digitized by Google

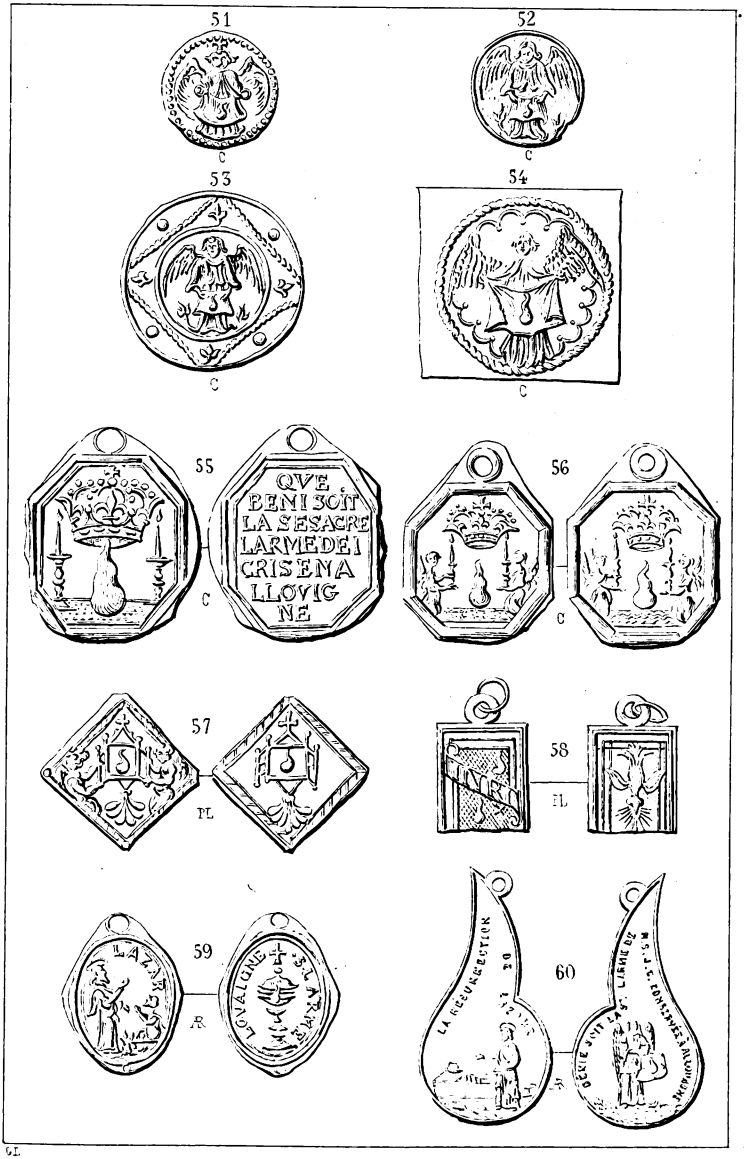
Digitized by Google



NOTRE-DAME-PANETIÈRE.

Digitized by Google

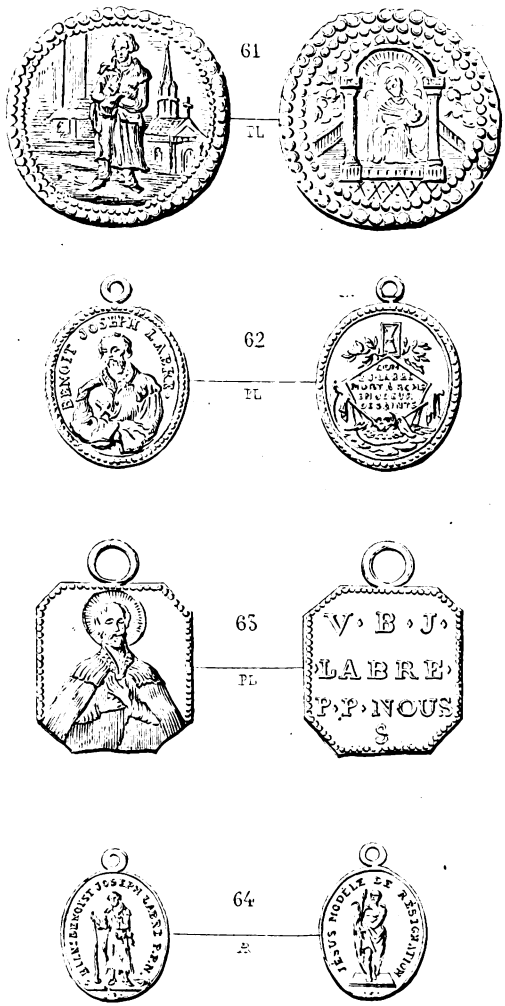
Digitized by Google



LA SAINTE LARME.

Digitized by Google

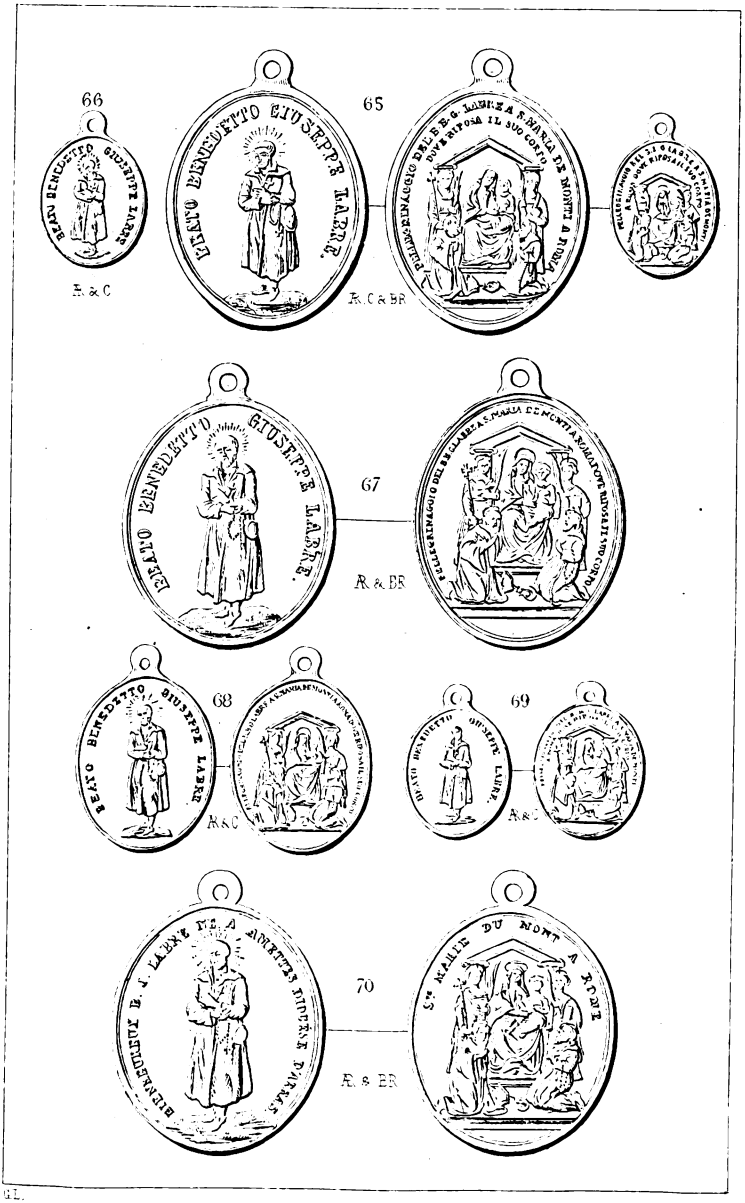
Digitized by Google



LE Bx BENOIT-JOSEPH LABRE

Digitized by Google

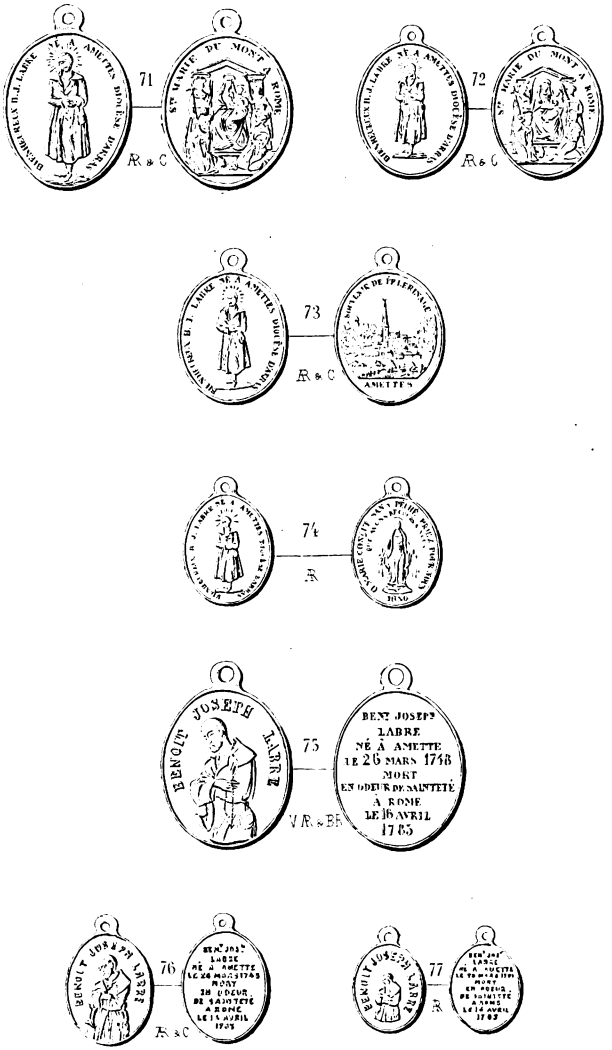
Digitized by Google



LE Bx BENOIT-JOSEPH LABRE.

Digitized by Google

Digitized by Google



LE Bx BENOIT-JOSEPH LABRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

78

C

79

R

80

R

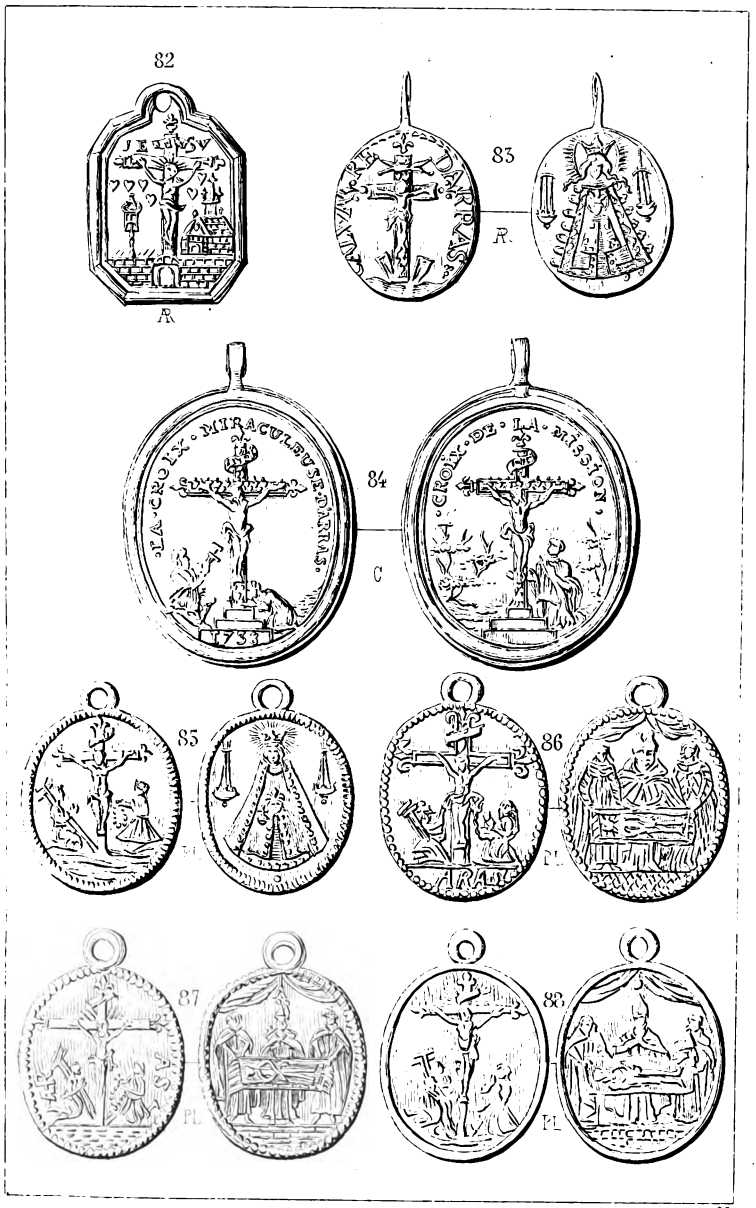
81

C

ST IGNACE.

Digitized by Google

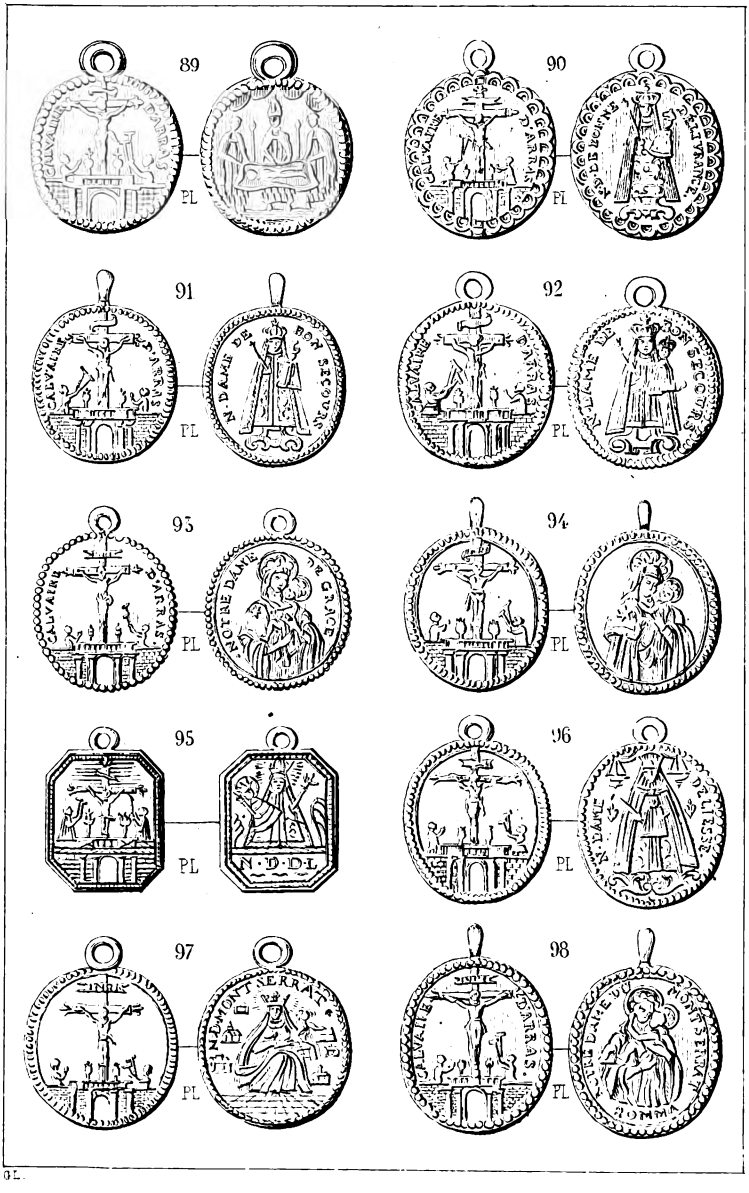
Digitized by Google



LE CALVAIRE.

Digitized by Google

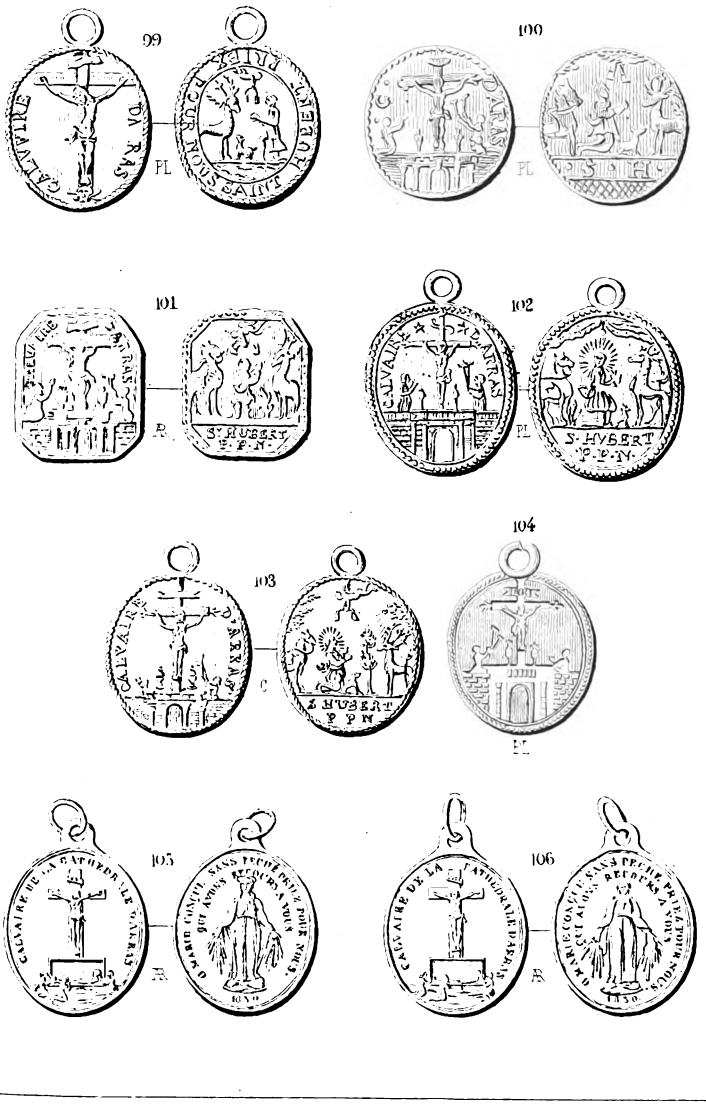
Digitized by Google



LE CALVAIRE.

Digitized by Google

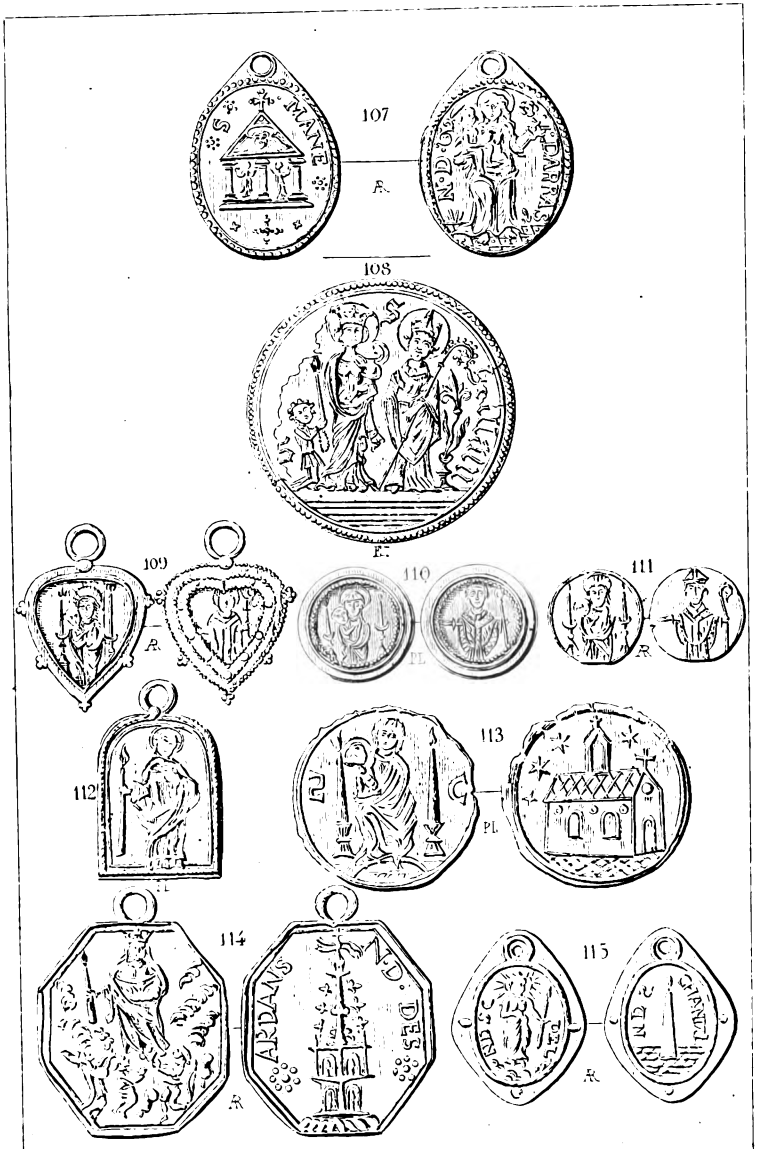
Digitized by Google



LE CALVAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

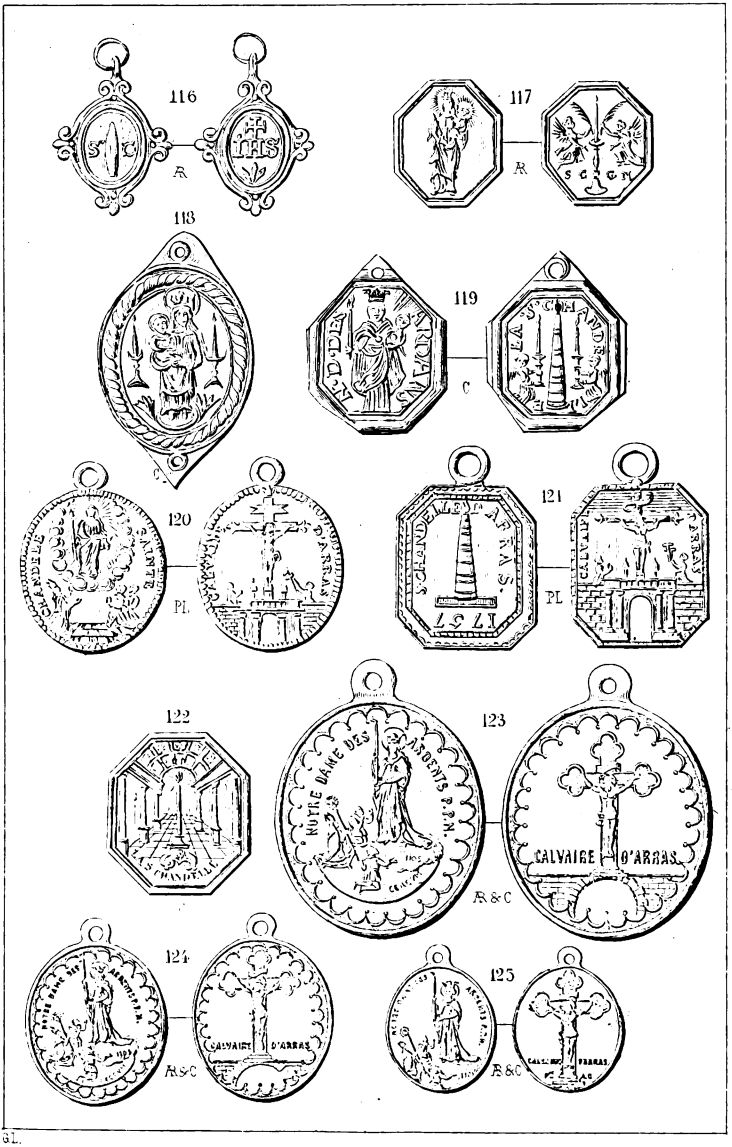


G.

LA SAINTE MANNE. — LA SAINTE CHANDELLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

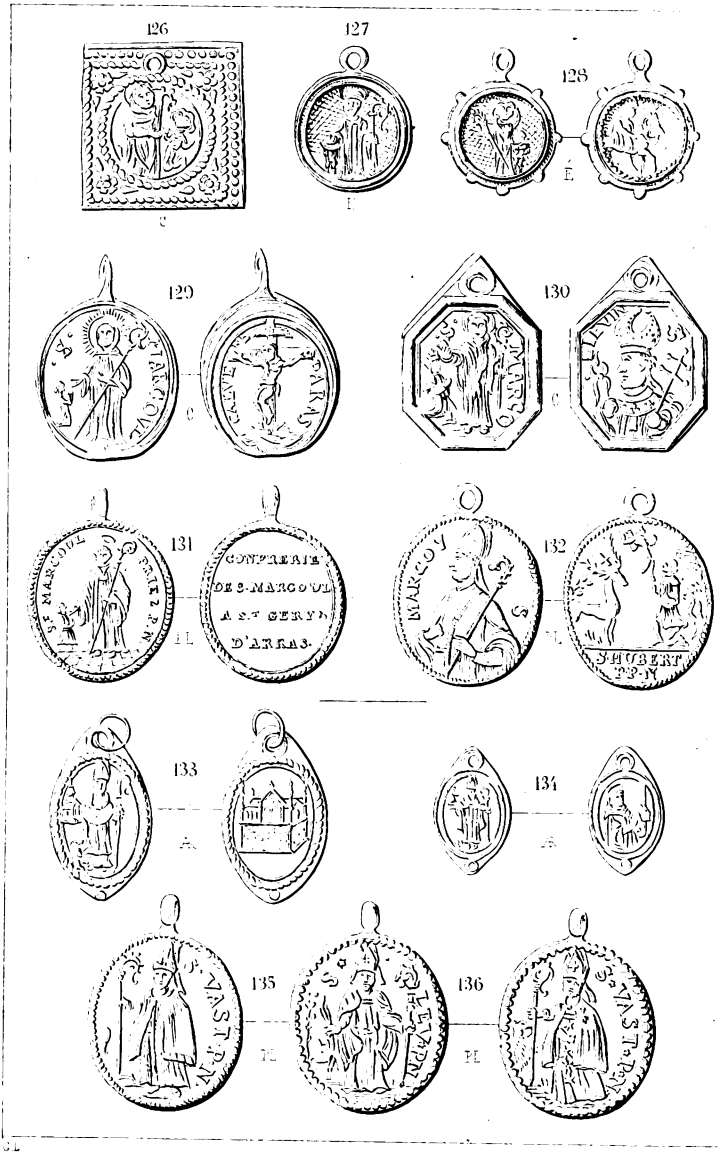


GL.

LA SAINTE CHANDELLE.

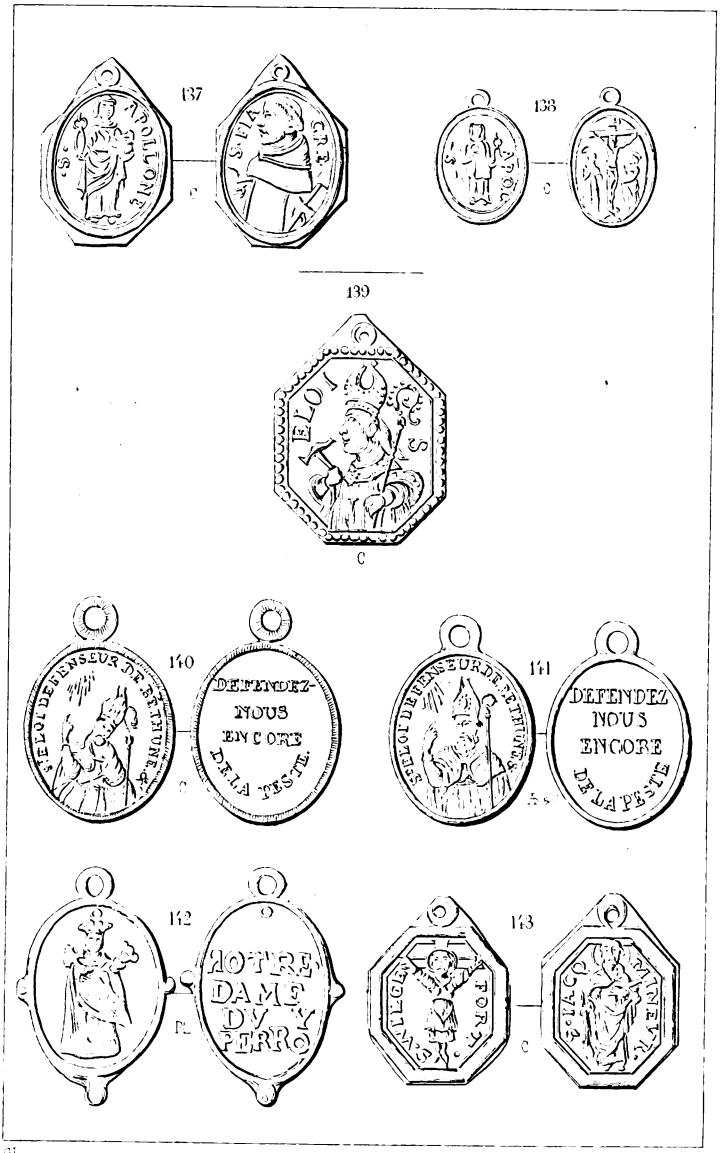
Digitized by Google

Digitized by Google



ST MARCOUL — STVAAST

Digitized by Google



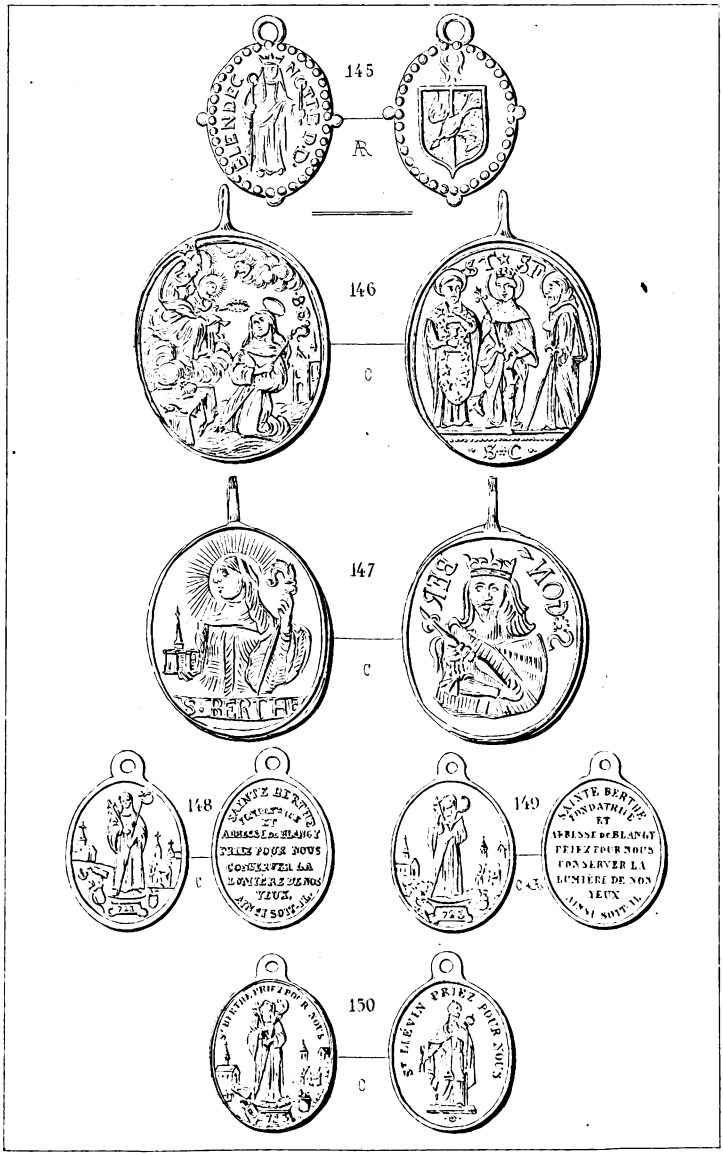
GL.

Ste APPOLINE.

St ELOI._NOTRE-DAME DU PERROY._Ste VILGE FORTE.

Digitized by Google

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE BLANDECQUES.

Ste BERTHE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google